

UN SIÈCLE UNE VIE

Jean Chassard

Jean CHASSARD

UN SIÈCLE, UNE VIE

Itinéraire d'un enfant solitaire

2004

Préface

En guise de préface à ces mémoires,
Cet hymne d'espoir
En l'Europe de demain,
Afin qu'hier ne soient pas morts pour rien
Mon père et les millions qui, comme lui,
Tombèrent au champ... d'horreur.

Hymne des enfants d'Europe

Célébrer encore vos victoires
Et faire vibrer dans nos chants
Ces noms sanglants couverts de gloire,
Ces noms glorieux couverts de sang !
Offrir nous aussi à la terre
L'holocauste de nos enfants !
Pardonnez-nous, mais on préfère
Aux héros morts de vrais vivants !

Refrain

Allons, fils d'Europe, debout !
Pour que finissent nos alarmes,
Qu'à jamais se taisent les armes,
Enfants d'Europe, unissez-vous !
Pour qu'à Paris, Madrid ou Amsterdam

Des mères ne soient plus en larmes,
Enfants d'Europe, embrassez-vous !

Jusqu'à quand les rues de nos villes
Auront-elles des noms maudits ?
Faut-il pour y trouver asile
Rappeler vos jeux interdits ?
Waterloo, Austerlitz, la Marne,
Sadowa, Magenta, Lodi,
Pardon si pour nous ils n'incarnent
Que les pleurs, la mort et les cris !

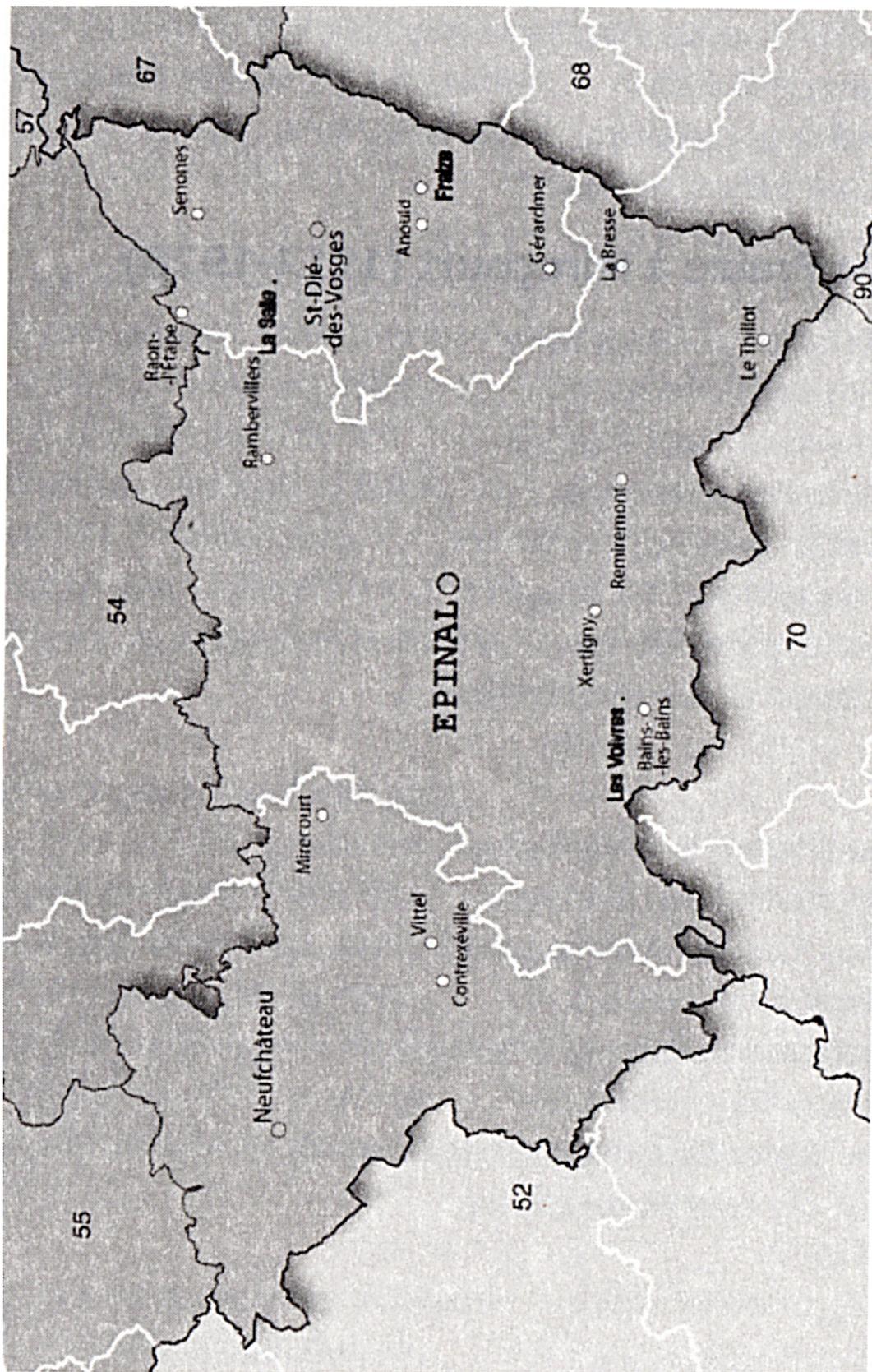
Nous avons vu partir nos pères,
La fleur au fusil, sans fureur,
Ils ont combattu, l'âme fière,
Sous leur drapeau et pour l'honneur.
Le ciel, déchaînant sa colère,
Muet, insensible à nos pleurs,
Est resté sourd à nos prières,
Ils sont tombés au champ d'horreur !

Partout se dressent sur nos places
Les monuments du souvenir.
Les noms gravés y trouvent place
De ceux qui n'ont plus d'avenir.
Des ennemis devenus frères
Était-ce bien là le désir ?
Était-il besoin d'une guerre,
Leur fallait-il vaincre ou mourir ?

Oui, nous garderons la mémoire
De tous les soldats inconnus,
De tous ceux qui firent l'histoire
Et qui n'en sont pas revenus.
Laissez-les en paix ! Qu'ils reposent
Et sur leurs tertres froids et nus
Nous irons déposer les roses
Des printemps qu'ils n'ont pas vécus.

Peuples de France et d'Allemagne,
Mettez un terme à vos rancœurs,
De Russie, d'Irlande ou d'Espagne,
Que l'amour unisse vos cœurs !
Pour que les lendemains qui chantent
Effacent la haine et la peur,
Célébrons aujourd'hui l'entente
Du peuple des enfants vainqueurs

De Fraize à Mirecourt (1912-1928)



Le département des Vosges

Chapitre 1. Émile et Jeanne nommés à Fraize

Je ne sors pas de la cuisse de Jupiter, et le suffixe péjoratif, dont est affublé mon patronyme, trahit l'humilité de mes origines. Enfant, il m'a souvent valu des quolibets, et même un jour, de la part d'un professeur, de peu flatteuses insinuations : « Chassard, cossard, rossard, ça rime ! » me disait-il.

Paysans culs-terreux, incrustés depuis des temps immémoriaux dans un petit village de la Vôge, tels étaient mes ancêtres, qui sans doute ne se doutaient guère qu'un jour, dans les premières années du XXème siècle, un « maître d'école » surgirait de leur lignée.

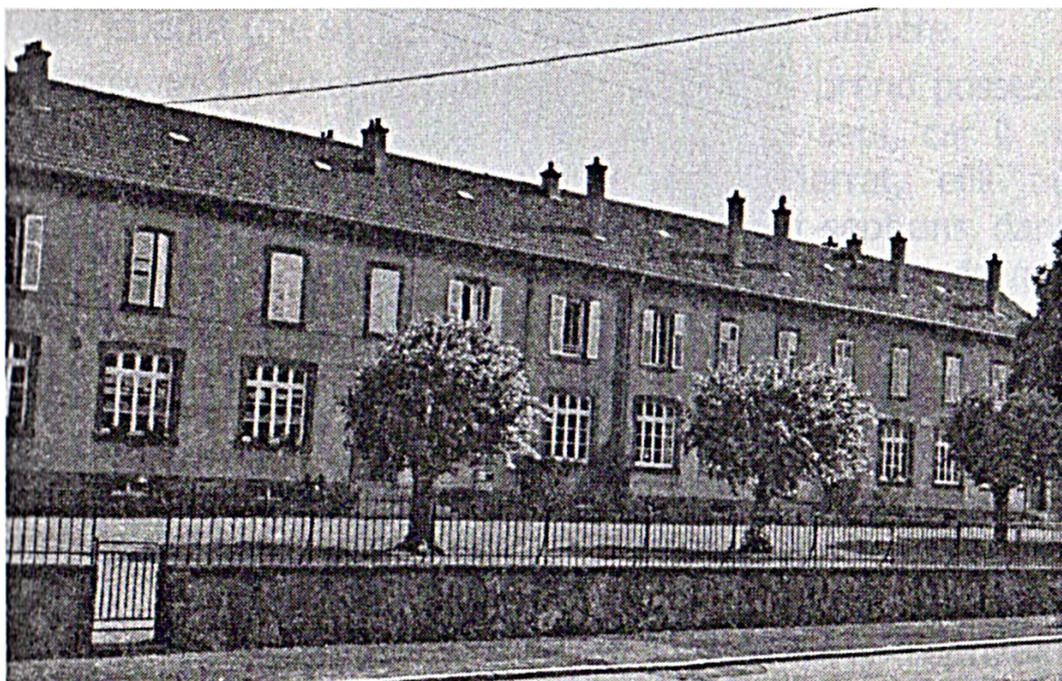
C'en est pourtant un qui, frais émoulu de l'École normale, vient occuper, en cette rentrée d'octobre 1908, le poste que lui réservait le cours complémentaire de Fraize, gros bourg de la haute vallée de la Meurthe, à deux pas de la « ligne bleue des Vosges ».



Duos Habet



Mon père

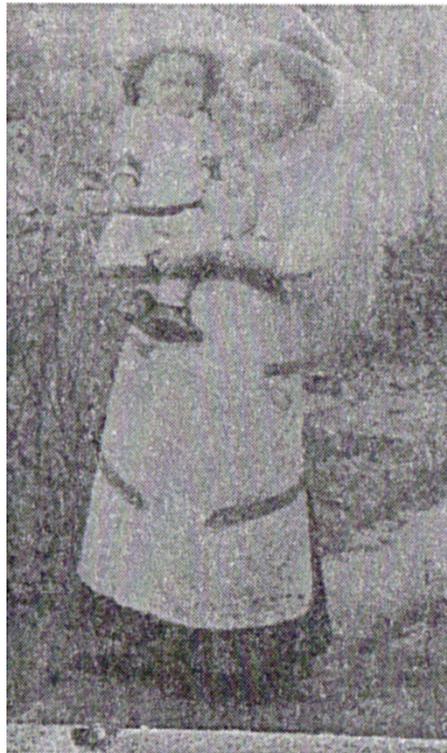


Les écoles (photo 2003)



Ma mère

Chef-lieu de canton dont la population s'est enrichie en 1871 d'un afflux de familles alsaciennes : les Schneider, Meyer, Umhauer, Ritzenthaler qui, après l'annexion, ont refusé la nationalité allemande, Fraize compte alors un peu plus de quatre mille habitants. Le courant rapide de la Meurthe, à peine sortie des montagnes, traverse le pays de part en part, que domine l'imposante masse cubique de la filature surmontée d'une haute cheminée où travaillent – hommes, femmes, enfants à partir de treize ans – la plupart des habitants.



Avec ma mère (1913)

Attenante à la place de l'église et au cimetière, entre l'agglomération centrale et le quartier dit « des Aulnes », doté lui aussi d'une imposante filature, se dresse l'école, long bâtiment moderne pour l'époque qui comprend, au rez-de-chaussée, six spacieuses salles de classe, et à l'étage les six appartements du personnel enseignant. Le sépare de la route une cour rectangulaire plantée de tilleuls et divisée en deux parties égales par une murette, à droite les garçons, à gauche les filles. Longeant la rue, et de part et d'autre de la murette de séparation, l'école maternelle,

ancien « vicariat », surmontée d'un appartement vétusté qui ne survivra pas à la Première guerre mondiale, et les classes réservées aux filles. Un dernier bâtiment, plus vétusté encore, occupe l'extrémité de la cour. Bordant la façade du bâtiment principal, une bande étroite, jalousement préservée, permet aux instituteurs d'entretenir avec un soin méticuleux des fleurs de toutes variétés : pivoines, œillets, capucines. Entre l'école et une petite ruelle qui la contourne par derrière, chaque famille enseignante dispose d'un jardin potager et d'une buanderie à usage commun qui prolonge une sorte d'appentis, réfectoire rudimentaire sommairement meublé d'une grande table et de deux bancs où les élèves « indigents », ou trop éloignés de leur domicile, trouvent à midi un frugal repas. On y accède depuis la cour des filles, par un tunnel qui passe sous le bâtiment. Des deux côtés s'étendent jardins et prairies jusqu'aux pentes de la montagne, le versant exposé au sud peuplé jusqu'à la crête de fermes dont les fenêtres brillent encore jusqu'aux derniers rayons du soleil, le versant exposé au nord, sombre, couvert de sapins jusqu'à sa base, et dont une seule ferme occupe l'unique clairière.

Lorsque, le 1er octobre 1908, Émile Chassard prend possession de son poste, il n'est déjà plus un homme seul, car il vient d'épouser un mois auparavant Jeanne Pierrat, elle aussi enseignante, dont le père exerce, depuis vingt-sept ans, dans le petit village de La Salle, les fonctions de secrétaire de mairie qu'il cumule avec son métier d'instituteur. Jeune, dynamique, ouvert sur le monde, Émile s'intéresse à la vie de la cité. Il anime une société paramilitaire dont le titre « La Revanche » est déjà tout un programme. Les progrès de la technique le passionnent, et il installe, dans le modeste appartement auquel tout poste double donne droit, un atelier de photographie. Enfin il voue à la musique un culte que ses dons naturels, et un talent de violoniste acquis au cours de ses études à l'École normale lui ont permis de développer.

Jeanne, de son côté, réalise auprès de petits élèves une vocation de pédagogue à laquelle son enfance studieuse, aux côtés d'un père enseignant lui-même, la préparait.

Ardemment souhaitée et longtemps attendue, la naissance, quatre ans après leur mariage, d'un fils consacre la solidité d'un couple dont le destin familial et la carrière professionnelle semblent désormais devoir se réaliser sans surprises, et sous les meilleurs auspices.

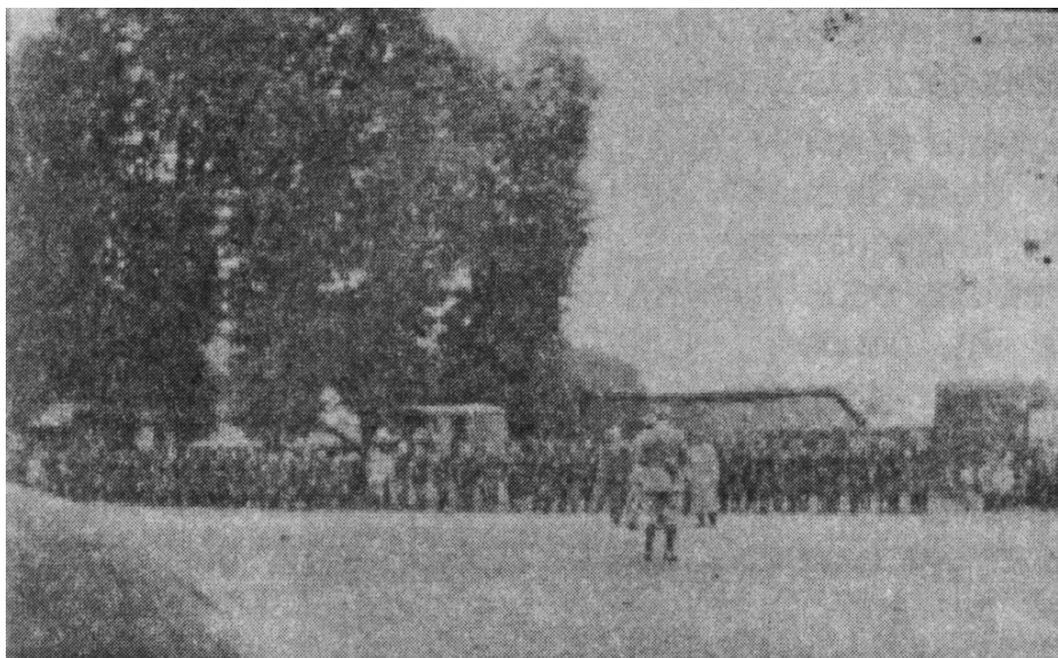
Mon père ne se doutait pas, ayant fait ses premières armes dans le métier qu'il avait choisi, que d'autres armes, plus redoutables, l'attendaient.

Chapitre 2. La guerre ; la mort de mon père

La guerre, la mort ! Dès mon éveil à la conscience, elles me sont l'une et l'autre devenues familières. Elles ne cesseront plus désormais de peupler mes cauchemars, et de hanter mes souvenirs.

3 août 1914. A La Salle, où mes parents ont coutume de passer leurs vacances, la veille déjà le tocsin a sonné. Mon grand-père a fait apposer sur le mur de la mairie-école l'affiche appelant à la mobilisation générale. Sans plus attendre, les hommes ont répondu, les uns résignés, d'autres soulagés par une décision qui, pour dramatique qu'elle fût, mettait fin à des semaines d'angoissante incertitude, tous persuadés que Noël verrait, avec la victoire, le retour à la Mère-Patrie des provinces perdues. Mon père part lui aussi. Destination : Châlons-sur-Marne.

Est-ce le lendemain déjà, ou au cours des journées qui suivirent, mais voilà que des bruits alarmants courent dans le village. Débouchant du col de Saâles et déferlant ensuite dans les vallées de la Fave et du Rabodeau, l'ennemi menacerait Saint-Dié, la ville voisine. D'aucuns assurent même qu'elle serait d'ores et déjà occupée, et que plusieurs



Parade militaire à Fraize

détachements, ayant franchi le col de la Chipotte, prendraient pour objectifs Rambervillers et au-delà la trouée de Charmes.



Carte : La Salle et ses environs

Les anciens de La Salle qui, quarante ans auparavant, ont déjà connu l'invasion, se souviennent. Gravée sur le mur du cimetière voisin de Nompattelize, une inscription rappelle que leur sol fut alors champ de bataille, et leur village réduit en cendres. A la hâte, ils enterrent dans leur jardin quelques objets précieux : vaisselle, argenterie, souvenirs de famille, entassent, qui sur un char à bancs attelé, qui sur une charrette à bras : meubles, matelas, vêtements. Gagnés par la panique, de plus jeunes suivent le mouvement. Commence alors l'exode vers le sud des gens de tout un village qu'affolent les grondements sourds de la bataille qui d'heure en heure se rapproche, et plus encore les rumeurs : incendies, viols, massacres d'otages, propagées par d'autres qui les ont précédés dans leur fuite.

Mes grands-parents ne disposent pas d'un char à bancs, ni même d'une brouette ; mais ils sont l'un et l'autre jeunes encore, la cinquantaine, et une lourde valise à chaque bras ne leur fait pas peur. Au près d'eux ma mère, qui n'a pas encore trente ans, pousse la petite voiture où dort, inconscient du drame qui se joue, son fils qui vient d'avoir deux ans.

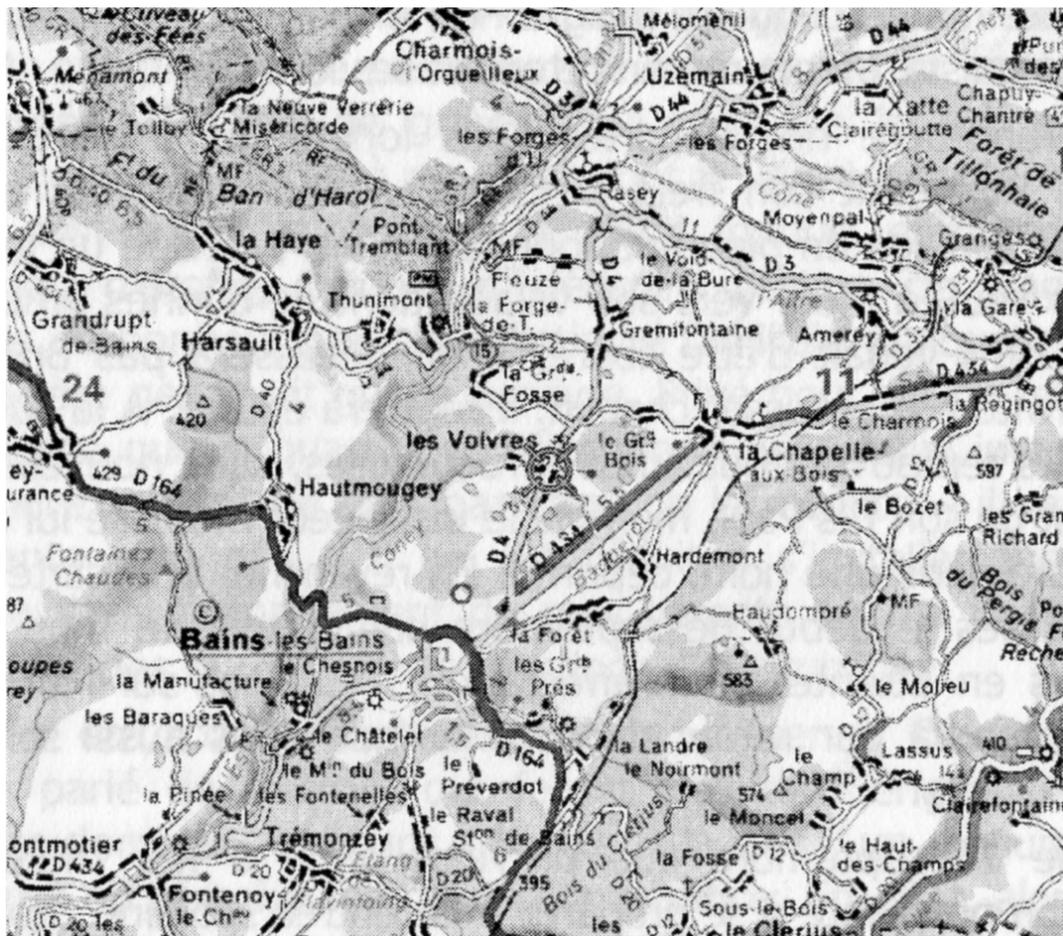


Ma mère (1915)

Des deux premières années de sa vie, on ne garde pas de souvenir, si ce n'est celui de récits, maintes fois mais distraitemment entendus, et que, l'âge venant, on regrette de n'avoir pas enregistrés, afin de les fixer dans leur moindre détail. Je sais seulement qu'en deux jours, nous avons parcouru à pied près de soixante kilomètres, d'abord à travers la forêt des Rouges-Eaux, nom prédestiné qui pour moi, enfant, a toujours évoqué, non point la couleur gaie du grès rose tapissant le lit du torrent, mais le sang qui ruisselle d'une blessure, pour atteindre dans la soirée le petit village de Deycimont où nous reçûmes l'hospitalité d'un collègue instituteur.

Que de fois j'ai entendu plus tard ma grand-mère célébrer les mérites de ce Bon Samaritain dont j'aimais fredonner le nom aux sonorités chantantes : Gremillet, guilleret, gentillet ! ... Dans son manichéisme naïf, elle l'avait définitivement rangé parmi les « gentils », dont l'espèce risquait bientôt de disparaître sous la prolifération des « méchants », uniformément qualifiés de « boches » ! Comme un havre de paix nous était apparue sa demeure au terme d'une journée harassante de fatigue et d'angoisse.

Mais nous n'étions encore qu'à mi-chemin. Le lendemain devait reprendre la longue marche. Lorsqu'enfin nous arrivons fourbus devant la ferme de mes grands-parents paternels, aux Voivres, deux femmes nous accueillent dans la consternation. Marie, sœur de mon père, veuve depuis peu, élève seule un garçon qui n'a pas encore l'âge scolaire. Il lui faut en outre, avec l'aide de sa mère, veuve elle aussi, assurer le fonctionnement d'une importante exploitation



Carte : Les Voivres

agricole. Trop éloignées de la guerre pour en avoir déjà perçu les échos, elles ont, tout en vaquant à leurs occupations quotidiennes, vu partir les hommes de leur village, mais ignorent tout encore de la bataille des frontières. Notre soudaine apparition les renseigne éloquemment.

Après la stupeur, les lamentations, très vite aussi le soulagement. La chaleur de l'accueil fait oublier pour un temps aux réfugiés leur dramatique odyssée. La simple présence de l'enfant que je suis, celle de mon cousin Roger, imposent aux adultes de maîtriser leur souffrance, de feindre même une gaieté factice. On me prêtera plus tard des mots d'enfant. Lors de notre arrivée, à la vue de ma tante accourant vers ma mère qui me tient dans ses bras, je me serais écrié : « Toi, je te reconnais à tes cheveux frisés ! » Et Marie – elle est aussi ma marraine – restée coquette malgré – ou à cause de – son veuvage, aurait esquissé un sourire en retenant ses larmes.

Mon grand-père ne supportera pas longtemps cette oisiveté forcée. Rongeant son frein en silence, tandis que ma grand-mère se soulage en pleurant abondamment, il décide un jour de repartir seul, à pied, vers son village dont de bonnes âmes ont assuré qu'il venait d'être libéré. Il ne dépassera pas Bruyères d'où, invité à rebrousser chemin, il rentrera épuisé. A la suite de plusieurs tentatives tout aussi infructueuses, sans nouvelles qui plus est de son fils Paul, mon oncle instituteur mobilisé lui aussi, il sombre dans une noire déprime. En revanche, une carte nous rassure dès le début de septembre sur le sort de mon père, toujours en attente d'une affectation à Châlons-sur-Marne, et qui apprendra par retour du courrier que nous aussi sommes sains et saufs.

C'est le 16 septembre que parvient enfin à ma mère une invitation pressante à se préparer à la rentrée scolaire. Stoppée, puis repoussée, l'offensive allemande a fait long feu. Seules quelques vallées vosgiennes sont encore, et resteront jusqu'aux derniers jours de la guerre, occupées, mais Fraize n'a jamais vu un seul soldat ennemi. « Il n'y a plus de danger, tout le monde rentre ». Tel est le mot



En costume de marin (1915)



Avec ma mère (1914)

d'ordre auquel nous nous empressons d'obéir. Par chemin de fer jusqu'à Bruyères, à pied ensuite, nous refaisons en sens inverse la route de l'exode.

Première étape : La Salle. Dès la sortie de la forêt, on guette dans le lointain la silhouette indistincte du village, mais déjà on respire l'odeur acre indéfinissable qui émane des pierres éclatées, des cendres refroidies. Quelques pas encore, et le spectacle se dévoile dans toute son horreur : de la plupart des maisons ne subsistent que pans de murs noircis, façades dont les fenêtres s'ouvrent sur le vide, poutres à demi consumées restées accrochées à des lambeaux de toits. La mairie-école n'a pas échappé au désastre. Dans le jardin devenu forêt vierge, ma grand-mère creuse en vain le sol pour retrouver ses trésors enfouis. D'autres, des voisins peut-être, renseignés par un coup d'œil discret donné à la ronde lors du grand branle-bas de départ, ont préféré ne pas suivre le mouvement et se les sont appropriés ! Du tas de gravats qui recouvre le sol, elle ne retirera qu'un vieux fer à repasser dont je verrai jusqu'à sa mort entre ses mains la poignée à demi fondue entourée d'un manchon d'étoffe, unique et dérisoire vestige de vingt-sept années de bonheur paisible, d'intimité familiale auxquelles mon grand-père ne devait guère survivre. Privé pour raison majeure d'un poste que la quasi-désertification du village lui interdit de reprendre, atteint de plus par l'âge de la retraite – il va avoir cinquante cinq ans – il en est réduit à s'installer avec son épouse dans l'appartement de mes parents où ma mère peut reprendre dès la rentrée ses fonctions d'institutrice.

Fraize a été, contre toute espérance, préservé. D'aucuns ont même parlé de miracle, qui feront plus tard ériger, sur une terrasse dominant le bourg à l'orée de la forêt, un monument à la Vierge en témoignage de reconnaissance. En effet, alors que Saint-Dié, occupé pendant plusieurs semaines, garde la trace de bombardements, que le village voisin de Saulcy a subi les ravages de l'incendie, que de furieux combats se sont déroulés sur les crêtes, l'ennemi n'a jamais réussi à prendre pied dans la haute vallée. Certes des bombardements ont fait plusieurs victimes : une famille du hameau de La Costelle a été décimée, plusieurs

personnes ont trouvé la mort dans un magasin du centre, mais tous les immeubles sont intacts. La population, qui n'a pas connu l'évacuation, s'en est tirée avec une belle peur, et la vie a repris, à quelques kilomètres du front, sous la menace permanente des canons dont on entend sans cesse le grondement. A l'école, la rentrée a lieu, presque comme à l'habitude. Ne manquent à l'appel que les quelques mobilisés, dont Émile Chassard, son cousin Léon Faivre et mon oncle Paul. Tous les autres enseignants, qui ont dépassé l'âge d'être appelés sous les drapeaux, sont à leur poste.



Carte : Fraize

L'appartement de mes parents se compose de quatre pièces séparées deux à deux par un couloir. Orientées vers le nord

et donnant sur le jardin : une cuisine et la chambre d'enfant ; dominant la cour et dirigées vers le sud : la salle à manger et la chambre des parents. Ni salle de bains, ni même de W.-C. : ceux de la cour, mitoyens de ceux des élèves, doivent suffire aux... besoins des adultes. Ma mère n'envisage pas sans inquiétude la cohabitation d'un enfant et de trois personnes adultes dans un espace vital aussi restreint, cela d'autant plus que l'autorité militaire, considérant le secteur des Hautes Vosges comme zone de calme relatif, a décidé d'y envoyer chez l'habitant, munis de bons de réquisition, des militaires en permission de convalescence. Il s'agit le plus souvent de réservistes, âgés pour la plupart, originaires du sud de la France. Force est donc à ma mère de libérer la grande chambre pour s'installer à mes côtés dans celle qui m'est réservée, tandis que mes grands-parents occuperont un lit de camp installé tant bien que mal dans la cuisine.

Que cet inconfort ait contribué à aggraver l'état dépressif de mon grand-père, déjà condamné par l'inaction à ressasser les mêmes idées noires, n'est pas douteux. Une dramatique nouvelle, dès le début de 1915, devait à nouveau le frapper. Son fils Paul, engagé sur le front de Picardie, est grièvement blessé à la cuisse le 14 janvier au cours d'un assaut. Il n'est relevé qu'au bout de trois jours et transporté à l'hôpital militaire de Berk-Plage. Pendant plus d'un an, passant d'un hôpital à l'autre, il subira de multiples opérations, et se retrouvera enfin à Deauville où il attendra jusqu'en mai 1916 un appareil de prothèse muni d'un pilon destiné à allonger sa jambe raccourcie de dix centimètres. Dès le 7 avril 1915, sa femme Alice lui rend visite. Un mois plus tard, c'est au tour de son père d'aller le voir à Fort-Mahon. Il en revient profondément affecté. Désormais rien ne le fera plus sortir de sa prostration, pas même les cartes presque quotidiennes de son fils, toujours optimistes, où il assure à ses parents que sa santé « est bonne », que ses plaies « vont bien », que son appareil lui permettra bientôt de marcher à nouveau. Après la destruction de tous ses biens, la certitude de revoir son unique fils « estropié pour le restant de ses jours » lui donne le coup de grâce. Il se referme de plus en plus sur lui-même et meurt à la fin de cette même année 1915.

A trois ans et demi, j'apprends ce que c'est que la mort. Elle se révèle à moi symbolisée par ce cercueil, recouvert d'un voile noir, qui attend d'être emporté au cimetière du petit village voisin de Clefcy, berceau de ma famille maternelle. Une flaque de sang qui, sous le cercueil du « pépère », a maculé le parquet, fascine mon regard. Quelqu'un murmure derrière moi : « Le cercueil était trop étroit pour le corps. Il a fallu le faire entrer de force. Ça n'a pas été facile ! »

Mais j'anticipe ici quelque peu, et il me faut revenir en arrière, relater un événement dont aujourd'hui encore le temps n'a pu effacer le souvenir. Mon père mobilisé, mes parents ont voulu, ne fût-ce qu'une fois, se revoir. Adressées à La Salle où ma mère n'était déjà plus, plusieurs cartes l'ont invitée à se faire établir « un passeport en règle ». Une rencontre aurait même eu lieu, peut-être déjà en septembre à Jorquenay, en Haute Marne, favorisée par l'entremise de l'instituteur du village. Une chose est certaine : le 14 décembre 1914, mon père quitte Châlons et arrive à Marseille où il est hospitalisé au Château des Fleurs, Rond-Point du Prado. Sans doute quelque maladie, dont pourtant aucune lettre ne fait mention, avait-elle exigé une longue convalescence. Toujours est-il que, pendant toute mon enfance, j'ai longuement rêvé sur les cartes qu'au cours des mois d'hiver qui suivirent, il nous écrivait chaque jour, nous assurant, ma mère et moi, en termes passionnés, de son amour, envois quotidiens auxquels il joignait parfois quelques brins de mimosa, une boîte de fruits exotiques. Marseille, au nom magique, dont je garde trois images, fugitivement enregistrées lors du voyage qu'y fit ma mère au début d'avril 1915.

Tout d'abord, émergeant de la nuit, un immense escalier dont, mêlés à d'autres voyageurs, nous descendons lentement les marches de pierre blanche, tandis qu'éclatent de toutes parts à nos pieds les lumières de la ville. Plus tard, le lendemain peut-être, debout sur le marchepied d'un tram, la haute silhouette d'un soldat au teint basané, au visage enturbanné – un Hindou, me dira-t-on – dont, encouragé par le sourire de ma mère, je finis par saisir la main qu'il tend vers moi afin de me hisser sur la plateforme. Dernier souvenir : nous sommes au théâtre. Sur la

scène, une femme âgée tricote, et son intarissable monologue distille un tel ennui que je m'endors avant la fin.

Fallait-il faire un sort à ces images, épaves dérisoires échouées sur les plages d'un lointain passé ? Peut-être, car elles sont les premières qui ne doivent rien à des récits ultérieurs. Enregistrées à mon insu par ma mémoire d'enfant, elles en sont le reflet fidèle. Curieusement, aucune d'entre elles n'évoque celui que ma mère et moi étions allés voir dans cette ville lointaine qu'il allait bientôt quitter. Et pourtant nous ne devons plus qu'une seule fois le revoir.

Une fois seulement, sans doute au début de 1916, il réapparaîtra inopinément. C'est le soir. La porte de la cuisine s'ouvre brusquement, en même temps qu'une pile de boîtes de conserve s'échappent de ses bras, dégringolent et roulent bruyamment sur le plancher. Il est là, en uniforme bleu horizon. Une épaisse barbe recouvre son visage que ma mère reconnaît à peine. Le premier moment de stupeur passé, elle se jette dans ses bras. Il nous quittera le lendemain pour le front d'où il ne reviendra pas.

Au fil du temps, mes souvenirs deviennent plus précis. La plupart sont liés à la guerre que la proximité du front ne permet pas d'oublier. Rares sont les bombardements qui pourtant, de temps à autres, obligent à des descentes précipitées à la cave où nous passons parfois toute une nuit. Un militaire que nous logeons nous tient compagnie, va s'enquérir à tout moment de ce qui se passe à l'extérieur, et redescend pour nous rassurer. Le lendemain, on apprend que des obus sont tombés, ici ou là, dans les champs, et on ramasse dans la cour de l'école de ces petites boules de plomb grossièrement sphériques appelées « schrappnells » dont on se sert pour jouer aux « chiques ». Il arrive qu'à la suite d'un bombardement plus sérieux une maison soit incendiée. Lors d'une promenade, nous assistons en plein jour à la chute de la « saucisse », ballon captif qui surveille les crêtes et qu'un projectile vient d'atteindre de plein fouet. Mais surtout nous vivons, avec toute la population du pays, sous la menace constante d'un retour de flamme sur ce front inexplicablement endormi, et dont des rumeurs incontrôlées prédisent dans cesse le

réveil. Des voix mystérieuses n'ont-elles pas annoncé le jour et l'heure où tel village serait bombardé, et même l'ampleur des destructions ?

Pourtant, malgré la guerre, les souffrances, les deuils, la vie continue, et je dois sans doute à mon inconscience, et au solide équilibre de ma mère, que ma petite enfance se déroule dans une relative sérénité. Après m'avoir confié à la garde de « la Félicie », jeune mère célibataire qui, pendant les jours de congé, me reçoit dans sa petite maison de La Costelle, ma mère décide de me mettre à trois ans à l'école maternelle.

Celle-ci comprend deux salles qui communiquent entre elles, car le poêle à charbon leur est commun. L'une qui donne sur la cour est destinée aux tout petits qui jouent avec des cubes ou regardent les images coloriées que leur montre Mademoiselle Hérold, vieille fille dévouée qui, jusqu'à sa retraite dans les années vingt, descendra chaque jour à bicyclette d'un lointain hameau situé dans la montagne. Une femme de service la seconde. L'autre salle qui donne sur la rue est réservée aux grands. Elle comporte des gradins disposés en amphithéâtre autour d'un tableau noir devant lequel officie Madame Petitdemange, la directrice, une « vieille » dame – elle peut bien avoir quarante ans – toute vêtue de noir dont je redoute les froncements de sourcils. Armée d'une longue baguette, elle désigne les lettres qu'elle énonce d'une voix sonore, accompagnée en écho par quarante voix discordantes. Malheur à celui ou celle dont les lèvres restent obstinément closes, ou dont l'attention se relâche, son regard de basilic a tôt fait de le figer sur place, « honteux et confus » comme le corbeau de la fable. Pour avoir salué d'un sourire de connivence ma grand-mère traversant la rue sous les fenêtres de l'école, je me suis vu un jour relégué dans le fond de la salle, parmi les cancre tout juste bons à crayonner sur leur ardoise d'informes « bonhommes » ou des maisons aux murs bancals.

Le 20 novemb

entré au pays



Ma mère et ma tante Alice (1914)



Ma mère, ma tante, mon oncle et moi (1916)

Au début de 1917, mon père se retrouve au Chemin des Dames. Il est question dans les communiqués de violentes offensives qui, dans ce secteur, devraient assurer à bref délai la victoire ; mais le prix à payer sera lourd. Les lettres du front qui se sont raréfiées cessent dès avril de nous parvenir. Je suis témoin, à maintes reprises, de conversations inquiètes entre ma mère, ma grand-mère et la cousine Séraphine Aubert, dont le mari, un notable – il est greffier du juge de paix – doit à son âge de ne pas être mobilisé. Tour à tour on craint, on espère. On apprend enfin que, désigné ainsi qu'un camarade pour exécuter une mission périlleuse en direction du plateau de Californie, au-dessus de Craonne, le sergent Chassard n'est pas rentré dans les lignes. Est-il prisonnier ? Victime d'un tir de barrage ? On ne le saura jamais. Nul ne retrouvera sa trace. « Disparu », dit le document officiel. « Vermisst », disent les Allemands, et ce terme, plus que le mot français, traduit l'irréparable perte d'un être cher. Ma mère s'habitue peu à peu à sa condition de veuve de guerre. Quant à moi, j'ai trop peu connu mon père pour avoir conscience de l'avoir perdu. Plus tard seulement j'ai compris combien il aimait ma mère, et à quel point j'étais tout pour lui.

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom CHASSARD

Prénoms Jésu, Émile

Grade Sergent

Corps 11^e Rég^{te} d'Infanterie 11^e

N^o Matricule. { 01134 au Corps. — Cl. 1903

{ 444 au Recrutement Épinal

Mort pour la France le 8 mai 1914

à la plaine de Colifournie (Bramme Ais)

Genre de mort Fuè à l'ennemi

Né le 17 avril 1883

à Voivre Département Vosges

Arr^o municipal (p^o Paris et Lyon) }
à défaut rue et N^o }

Jugement rendu le 26 Janvier 1921

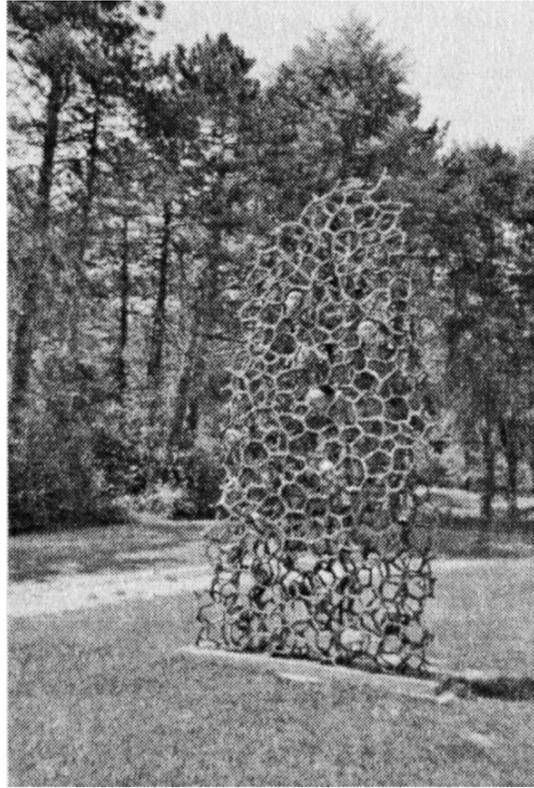
par le Tribunal de Saint-Dié

ou jugement transcrit le 23 Janvier 1921

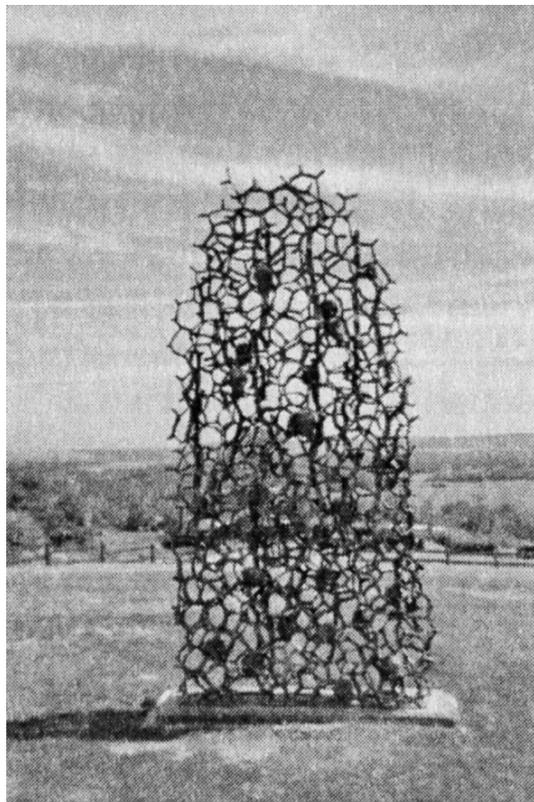
à Gravel Vosges

N^o du registre d'état civil _____

Ce jugement
n'est pas à remplir
par le Corps.



*Plateau de Californie : Monument
(photo 2004)*



Bienheureuse faculté d'oubli, privilège de l'innocence enfantine ! Sans doute a-t-il fallu que deux femmes veuves sachent me dissimuler leur souffrance pour que je n'en sois pas submergé. Je la pressens pourtant, à certains regards, signes impondérables, mais elle ne m'atteint pas. Si d'autre part le statut de « fils de héros » qui m'attend n'est pas encore officialisé, je bénéficie déjà d'un préjugé favorable. Je suis objet de la considération apitoyée de ceux qui – collègues, amis, anciens élèves – ont connu mon père, et je dois m'en montrer digne. C'est sans doute ce qu'on pense autour de moi, et qui m'interdit de chercher des compagnons de jeux parmi les enfants d'ouvriers d'usine, mal vêtus et peu fréquentables, que je coudoie pourtant chaque jour. Je dois me contenter de fils et filles de collègues, par définition « bien élevés », mais dont l'espèce est fort rare. Il en est deux pourtant qui me suffisent, car ils sont calmes, discrets et doués d'une imagination féconde.

Jeanne Clochette habite, avec sa mère institutrice, dans l'appartement voisin du nôtre. Plus âgée que moi, elle m'initie à des jeux silencieux, dont celui des épingles à cheveux qu'il faut retirer, l'une après l'autre, du tas où elles s'enchevêtrent, sans en faire remuer une seule. Parfois nous chantons ensemble des comptines, mais aussi des chansons patriotiques de Botrel, ou des rengaines d'un goût douteux qui ridiculisent le « Kaiser », et célèbrent la gloire de Poincaré :

« As-tu vu Guillaume	Le canon éclate,
Sur le pont de Charenton,	Guillaume est foutu,
Qui fumait sa pipe	Poincaré l'attrape
Au bout d'un canon ?	Par la peau du c... »

De Jean Brocard, fils lui aussi d'une institutrice, je garde le souvenir d'un garçon « sage », studieux, toujours tiré à quatre épingles. Ma grand-mère me le donne volontiers en modèle, et m'invite à l'accompagner dans ses activités studieuses. Une fois par semaine, Monsieur Jacquot, l'instituteur du cours moyen, organise un cours d'adultes

qu'il fait suivre, pour nous deux, d'une séance de projections à l'aide d'une « lanterne magique ». Sur l'écran défilent des vues en couleurs dont certaines me font battre le cœur : le casino de Deauville (« c'est là qu'on a soigné mon parrain ! »), l'escalier de la gare Saint-Charles à Marseille (« je l'ai descendu avec maman ! »). Pour terminer, d'amusantes caricatures d'animaux, toujours les mêmes, mais nous ne nous en lassons pas – je revois autour d'une mare des grenouilles hilares –, apportent à cette séance éducative leur note de gaieté.

Je reste malgré tout le plus souvent un enfant solitaire, peu expansif, plutôt rêveur. Élevé par des femmes, je me plie sans effort à leurs exigences dictées par une sollicitude qui me fragilise. Je ne quitte guère les jupes de ma mère que j'accompagne aux promenades du dimanche. Prenant au passage, dans leur coquette villa proche de la gare, Séraphine Aubert et son mari, nous nous dirigeons invariablement vers le bourg voisin de Plainfaing, et passons une heure dans la salle enfumée du café Parisse dont la tenancière, intarissable bavarde, m'assaille de questions que je connais par cœur, et auxquelles, moins par timidité que par défi, je refuse de répondre. Que lui importe de savoir si je suis passé « par La Beurrée ou Les Sèches Tournées », hameaux perdus aux noms burlesques où elle sait pertinemment que je n'ai jamais mis les pieds ! Mon silence obstiné qui lui cloue le bec et la prive de son effet lui apprendra qu'on n'exploite pas impunément la naïveté d'un enfant. Je n'endosserai pas le rôle de faire-valoir qu'on voudrait me voir jouer, et les adultes en seront une fois encore pour leurs frais. Il est vrai qu'une replongée dans la solitude sera ma rançon. J'y suis habitué, et je dois avouer que je n'en souffre guère.

Les images du pays du soleil, tant de fois contemplées sur les cartes postales illustrées que ma mère garde pieusement, ont fait naître en moi la nostalgie des voyages. Elle ne me quittera plus désormais. Longtemps interrompues, les communications ferroviaires n'ont repris que lentement. En 1916, entre Fraize et Saint-Dié ne circule plus aucun train. Qui veut se rendre à Épinal doit franchir, à ses risques et périls, le col du Plafond, menacé par les

canons ennemis qui occupent les crêtes, pour gagner ensuite la petite gare de Corcieux d'où part l'unique train réservé aux voyageurs civils. La première partie de cette équipée s'effectue de nuit, silencieusement, dans une voiture de l'armée, entre deux haies faites de branches de sapin entremêlées soutenues par des fils tendus qui dissimulent la route. Trop jeune encore pour m'en souvenir, j'ai maintes fois entendu ma mère évoquer, non sans réprimer encore un frisson, son premier retour à la ferme de ses beaux-parents si éloignée du front qu'on en oubliait la guerre. Elle en aimait l'atmosphère paisible, l'activité laborieuse à laquelle elle-même prenait part. Tous s'accordaient à louer sa simplicité, son courage, sa gentillesse. Elle s'était fait une amie de la « marraine Mathilde », seconde épouse du « parrain Émile », frère de ma grand-mère qui, dans le hameau voisin de Gremifontaine, berceau de la « tribu Chassard », tenait une épicerie-mercerie. Enfin elle s'entendait à merveille avec sa belle-sœur, ma marraine, et avec sa belle-mère, « mieux qu'avec sa propre mère », prétendaient malignement certains.

Lorsque, la guerre s'étant éloignée, le voyage vers la ferme paternelle eut cessé d'être une entreprise périlleuse, nous y avons, ma mère et moi, passé régulièrement les vacances d'été, et j'ai conçu pour elle, et le cadre qui l'entoure, un amour qui survivra bien au-delà de mon adolescence. Que de longues après-midis passées contre le mur ensoleillé et tapissé de roses trémières de la petite maison voisine de Scolastique, la vieille et truculente paysanne dont j'écoute, sans bien les comprendre, les chansons grivoises et les patoisantes histoires. Que de soirées à courir à travers les champs avec mon cousin Roger, ou à garder vaches et brebis dans la pâture que traverse un ruisseau, tout en interpellant, de la voix et du geste, la grosse Madeleine Vilmont qui, sur l'autre rive, garde un troupeau tout semblable ! Les Voivres sont et resteront mon domaine réservé, mon jardin secret dont toute l'année je ne cesse de rêver.

Ma grand-mère maternelle – ma grand-mère de Fraize, comme je l'appelle désormais – a ses racines à Clefcy, le

village voisin où elle est née, où reposent ses ancêtres, où vivent ses amies, ses parents les plus proches. C'est là son port d'attache, où elle revient sans cesse. Elle a bien tenté de revoir La Salle, m'entraînant avec elle dans un ultime pèlerinage, mais elle n'a rien retrouvé de son passé, si ce n'est, au milieu de pierres mortes, logés dans des baraquements de fortune, quelques survivants de la débâcle. Quant à moi, je revois encore, dans le grenier d'une des rares maisons restées debout parmi les ruines, une sorte de chapelle ardente tapissée de tentures tricolores, improvisée à la mémoire des morts. La ville de Saint-Dié a connu, pendant quelques semaines, l'occupation ennemie qui y a laissé des traces. Libérée, elle est néanmoins restée coupée de la haute vallée. Seul pouvait s'y rendre celui qu'on appelait alors le « commissionnaire », personnage quasi officiel, doté d'une voiture à cheval, qui chaque soir rapportait au domicile de ses clients les commandes reçues le matin même. Plus tard il fut autorisé à prendre avec lui quelques voyageurs assez audacieux pour risquer l'aventure.

A l'automne de l'année 1917, les restrictions entraînées par la guerre commencent à peser sur la vie quotidienne des habitants. Certaines marchandises, le sucre, le café, sont devenues rares ; d'autres, chaussures et vêtements, manquent totalement ou sont à des prix exorbitants. Ma mère décide un beau matin de recourir au « commissionnaire » pour aller elle-même se réapprovisionner en ville où, dit-on, la pénurie se fait moins sentir. Mon oncle Paul, ma tante Alice qui nous accompagnent nous quittent à l'arrivée, avant que ne commence la course interminable dans les magasins. Au milieu de l'après-midi, on se prépare à regagner la Place de la Gare où nous attend le commissionnaire, lorsque se font entendre des bruits suspects dont ma mère a vite fait d'identifier la nature.

Sans aucun doute, c'est le canon qui tonne. Nous nous précipitons dans la première cave venue, au moment où une énorme explosion secoue toute la rue, ébranlant le sol et faisant éclater çà et là les vitrines des devantures. Un lourd silence lui succède qui se prolonge. Prudemment nous

quittons notre refuge et, tantôt rasant les murs, tantôt évitant les trottoirs jonchés de débris de verre, nous fuyons sans demander notre reste. Quand nous repassons devant le Café alsacien où, il y a moins de deux heures nous avons déjeuné, nous détournons les yeux, horrifiés, à la vue de l'énorme trou béant qui défigure la façade. Sagement le commissionnaire, pour qui de tels incidents sont monnaie courante, nous a attendus, tout comme mon oncle et ma tante qui, pour consoler mon désarroi, me promettent une surprise.



« La » voiture

Pendant tout le voyage de retour, je m'interroge sur la surprise. Harcelé de questions, mon oncle finit par manger le morceau : ce sera une « automobile », mais je n'en sais pas plus. Je me représente un petit jouet, une auto miniature dont une clé remonte la mécanique, et qui roule quelques secondes sur un parquet ciré. Il n'en est rien. Pour extraire l'automobile en question du coffre où l'a entreposée le commissionnaire, il ne faudra pas moins de quatre bras solides. Reproduction fidèle des voitures de marque Ford existant à l'époque, haute sur roues, pourvue d'un

marchepied, vernie d'un rouge éclatant, mon auto a fière allure. Certes elle ne fonctionne pas encore à l'essence, mais à l'huile... de jarrets, et il faut appuyer fort sur les pédales pour la mouvoir. Mais je suis assis sur de vrais coussins, manœuvre un vrai volant.

Elle prendra place hélas, soigneusement bâchée, dans le grenier de mon oncle, d'où elle ne sortira guère. Enfant fragile, toujours à la merci de ce que ma grand-mère appelle un « chaud et froid », il ne me sera donné d'en user que trop rarement, toujours clandestinement et sous la protection de ma tante qui, lorsque j'aurai effectué quelques tours de cour, devra chaque fois me frictionner vigoureusement le dos avec une serviette, afin d'en essuyer la sueur. Restée intacte pendant des décennies, ma voiture rouge, après avoir fait la joie de mon fils Dominique enfant, terminera sa carrière dans les années cinquante, et disparaîtra, morceau par morceau, dans la chaudière du chauffage central. En gardent la mémoire quelques photos, prises dans notre jardin par un militaire que nous logions alors : rangés en rang d'oignons y posent pour la postérité mon oncle, ma tante et moi-même coiffé d'un béret, la main du propriétaire posée sur le capot de l'automobile pavoisée d'un petit drapeau.

J'ai heureusement d'autres jouets. Ils s'accumulent en tas dans un coin de la cuisine et s'enrichissent de cadeaux divers, dont celui traditionnel de Saint Nicolas auquel je crois dur comme fer, même lorsqu'il me semble deviner, sous la barbe cotonneuse du bon patron des enfants lorrains le sourire amusé de la tante Alice.

Au début de 1918, la guerre s'est éloignée. Ma mère semble avoir abandonné l'espoir de revoir jamais son mari. Peut-être est-elle déjà résignée. De ce père en tout cas, dont ma mémoire parvient à peine à retrouver les traits, on ne me parle guère. Ma grand-mère, définitivement installée, a repris de nouvelles habitudes et se lamente beaucoup plus sur la blessure de son fils et la « méchanceté de sa bru », que sur la disparition de son gendre. De son côté, mon oncle a réappris à vivre, d'une vie monotone, étriquée, rythmée par ses heures de classe et, à la maison, les

humbles tâches ménagères que lui abandonne généreusement une épouse requise, en vertu de ses dons intellectuels, par de plus nobles activités.



En costume d'écolier (1917)

Succédant à l'entrée en guerre des États-Unis, le pays a vu apparaître des soldats jusqu'alors inconnus, dont l'allure désinvolte, la démarche dégingandée, fort peu militaire, intriguent tout autant que l'uniforme kaki et le chapeau bosselé à larges bords. Nous hébergeons l'un d'entre eux, et je l'entends encore exprimer un beau matin, en un français approximatif, son étonnement de voir la cour envahie par une foule insolite de filles et garçons endimanchés venus des quatre coins du canton : « Beaucoup d'enfants dans la cour » ! Et ma mère de lui expliquer longuement, avec une infinie patience, que le certificat d'études, cérémonie laïque, ne le cède en rien à cette autre cérémonie, religieuse celle-là, qu'est pour un chrétien la confirmation.

D'autres ont pris le relais, mais s'ils sont aussi des soldats, sont-ils bien encore des hommes ? A leur visage d'un noir d'ébène, à leurs dents blanches de cannibales, on pourrait en douter. Ma grand-mère, qui en a une peur bleue, les fuit comme la peste, l'un d'entre eux surtout, qui l'oblige à faire un long détour lorsqu'elle l'aperçoit de loin, assis sur une borne, sur le chemin de la ferme où chaque soir elle va chercher son lait.

Vacances d'été 1918 ! Dernières vacances de guerre ! Nous sommes comme chaque année aux Voivres où ma mère va devoir s'initier à un nouveau métier fort inattendu : une des brebis qu'élève ma grand-mère, et dont la tonte permet de pallier la pénurie de cette précieuse laine qu'on réserve aux soldats, doit être abattue. La viande de boucherie est rare. Débitée, la bête sera offerte aux habitants du village. Ma mère se charge de la vente, reçoit les clients, pèse la marchandise, calcule les prix, et tout le monde la félicite de ses talents de commerçante, de sa bonne humeur qui a résisté à tant d'épreuves. Elle est alors, à trente-trois ans, « à la fleur de l'âge », très grande, « belle », c'est-à-dire de robuste constitution, solide comme un roc, corpulente, le teint coloré, la chevelure brune, volumineuse, retenue par un chignon. On loue son courage et plaint ses malheurs. Deux mois plus tard elle était morte.

Chapitre 3. La mort de ma mère

La mort de ma mère est sans doute l'événement qui a le plus profondément marqué ma vie. Plus rien après ne sera jamais comme avant. C'est aussi le premier souvenir dont je suis sûr que rien, par la suite, n'est venu l'altérer. Aussi ne chercherai-je pas à édulcorer ou à enjoliver, moins encore à dramatiser le film de ces trois journées qui ont laissé dans ma mémoire une trace indélébile .

Depuis la rentrée, j'ai quitté la maternelle. Je fréquente désormais le cours préparatoire, la plus petite classe de la « grande école » située dans le vieux bâtiment au fond de la cour. L'institutrice en est Mademoiselle Diolez, jeune femme avenante dont la gaieté contraste avec l'austérité de Madame Petitdemange. Il semble du reste, en ce début d'octobre, que cette gaieté soit contagieuse.

On le ressent confusément à certains signes : ainsi le personnel enseignant vient de célébrer le retour d'Aimé Klein, l'ami de mon père qui, réformé à la suite de graves blessures, a tenu à garder le pimpant uniforme bleu de chasseur alpin dans lequel il parade devant ses grands élèves. Chargé, entre autres disciplines, de l'éducation physique, il ponctue de coups de sifflet stridents ses commandements militaires et transforme chaque matin la cour de l'école en cour de caserne. Sa voix claironnante procure déjà à chacun comme un avant-goût de la victoire. Tout indique en effet qu'elle est proche. En témoigne la propre famille d'Aimé Klein qui, détenue pendant quatre années à Moussey, dans la vallée du Rabodeau occupée par l'ennemi, vient enfin de recouvrer la liberté et de faire retour au pays.

Depuis la maternelle, je sais lire, et j'apprends depuis peu à écrire. En ce mercredi 17 octobre, je m'applique comme chaque jour après quatre heures, dans la classe de ma mère, à reproduire des lignes de copie, tandis que celle-ci corrige ses cahiers. Elle se sent fatiguée, fiévreuse, et nous rentrons plus tôt que d'habitude à la maison où elle se couche aussitôt. Le lendemain matin, elle ne se lève pas, mais demande à ma grand-mère d'appeler le médecin, le vieux docteur Hartmann qui, déjà presque impotent, se fait transporter, affalé dans le fond de sa calèche, par José, son

fidèle cocher, jusque dans les hameaux les plus reculés de la commune. Il ne décèle rien de grave, une angine tout au plus, mal dont ma mère est coutumière à chaque rentrée scolaire. Il ordonne des ventouses et de garder le lit. La journée passe, paisible. Commence alors une longue, interminable soirée. Sans doute m'a-t-on oublié, car je suis seul, à la table de la cuisine, plongé dans l'une de mes lectures favorites : « Francinet », un de ces ouvrages naïvement édifiants grâce auxquels les instituteurs du début du siècle entendaient parfaire l'éducation morale et civique des futurs citoyens. Par la porte entrebâillée de la chambre voisine, j'aperçois ma grand-mère qui, étrangement silencieuse, s'affaire autour du lit. J'entrevois même ma mère, en longue chemise de nuit, qui un instant se lève, semble hésiter. Nos regards se croisent. Elle a pour moi un sourire gêné que je ne lui connaissais pas, puis se recouche sans un mot.

Le vendredi, c'est ma grand-mère qui me prépare pour l'école. Mais quand, après le déjeuner, je m'apprête à repartir – la classe recommence à une heure – elle me fait entrer dans la chambre, et je vois alors, se détachant sur la blancheur de l'oreiller, un visage inconnu. Ce regard fixe, ce teint olivâtre, est-ce bien elle ? Elle non plus ne me reconnaît pas. « Qui est-ce ? » balbutie-t-elle, tandis que ma grand-mère prononce mon nom avec insistance : « Mais c'est Jean, voyons, c'est Jean ! » et rit, rit aux larmes, comme d'une plaisanterie bien drôle à laquelle elle ne résiste pas. Glacé par ces rires qui sans doute sont des sanglots, je détourne la tête et m'enfuis.

A la récréation de trois heures, j'ai déjà tout oublié, et je remarque à peine, au bas de notre escalier, la calèche du docteur Hartmann en attente. C'est alors qu'un gamin que je ne connais pas s'approche de moi et dit : « Ta mère est morte ! » Sans doute répète-t-il, avec l'innocente cruauté de cet âge, une parole qu'il vient d'entendre, mais cette révélation ne trouve en moi aucun écho. Je ne comprends pas, ou refuse de comprendre.

Lorsque, la récréation terminée, la classe reprend, j'ai une fois encore oublié, car j'attends tous les soirs, avec la même

impatience, le moment privilégié où Mademoiselle Diolez fait chanter ses élèves : « Dormez-vous encore, mes gentils cousins », ainsi commence la chanson dont j'aime le rythme entraînant, et dans une joyeuse émulation, je mêle ma voix à celles de la maîtresse et de mes camarades.

A quatre heures, tout le monde sort ; mais au moment de passer le seuil, Mademoiselle Diolez se tourne vers moi, me prend la main et m'emmène avec elle jusqu'à l'appartement qu'elle habite avec une autre dame qui est je crois sa sœur. Et voilà que ces deux dames que je connais à peine m'accueillent chez elles à bras ouverts. On me fait fête. On me montre des livres d'images, me raconte des histoires. Jamais je ne me suis senti aussi entouré, et à plusieurs reprises, j'éclate de rire, encouragé par les deux demoiselles qui rient avec moi, plus fort que moi, et dont je ne m'aperçois pas que les rires sonnent faux. Vers six heures, on frappe. Entre Monsieur Klein dont l'air grave jette soudain un froid. Il me prend la main et doucement me dit : « Jean, viens voir ta maman ! » Le ton de cette voix, la gravité de ce visage ! Cette fois j'ai compris, et je suis docilement, sans prendre congé des deux femmes qui n'ont plus de raison cette fois de retenir leurs larmes. Nous montons l'escalier, pénétrons dans le vestibule ; mais au lieu de nous diriger vers la chambre d'enfant où, au début de l'après-midi, j'ai encore vu ma mère, c'est à la grande chambre des parents, inoccupée depuis plusieurs mois, que Monsieur Klein me conduit. Il y règne un silence de mort. Et pourtant il y a du monde : assises contre le mur du fond, plusieurs personnes se tiennent immobiles, muettes, qui me fixent des yeux, et parmi lesquelles je reconnais Madame Jacquot, la directrice. A peine ai-je eu le temps de revenir de ma stupeur que ma grand-mère m'a pris dans ses bras. Ses sanglots bruyants déclenchent les miens et contaminent l'assistance. Pendant plusieurs minutes elle me tient serré contre elle, puis me mène vers le lit.

Alors seulement j'aperçois ma mère, les mains jointes, d'une pâleur de cire, mais dont cette fois je reconnais les traits. Je reste là un moment, hébété et soudain les yeux secs ; tous ces regards qui m'observent, me plaignent, peut-être me jugent, et plus tard me reprocheront d'avoir si

peu pleuré, pèsent sur moi. On m'emmène enfin. On me conduit chez mon oncle où je passe la nuit, couché dans le même lit que Rose, la jeune bonne. Ma tante est elle aussi alitée, atteinte du même mal dont j'apprendrai plus tard que c'était la « grippe espagnole ». Mais elle s'en tirera sans dommage, et ma grand-mère regrettera toujours que la mort ait frappé son unique fille resplendissante de santé, et épargné sa chétive et malingre bru.

Des jours qui suivirent je ne garde qu'une image : celle de ce long cortège silencieux cheminant à la nuit tombante sur une route déserte. Il fait froid et il pleut. Derrière le corbillard, auprès de mon oncle dont le pilon martèle le sol, ma grand-mère, le visage voilé de crêpe, me tient la main, et nous marchons longtemps, évitant les flaques d'eau, jusqu'au village de Clefcy où, sous le porche de l'église, immense hall glacé, nous attend le prêtre assisté de son chantre sacristain dont la voix fausse et nasillarde m'écorche les oreilles. Je la réentendrai souvent, aux messes de quarantaine, d'anniversaire, et surtout lors de ces sinistres soirs de Toussaint qui, pendant des années, verront se renouveler, avec l'assistance aux vêpres des morts, le même pèlerinage sur la tombe familiale.

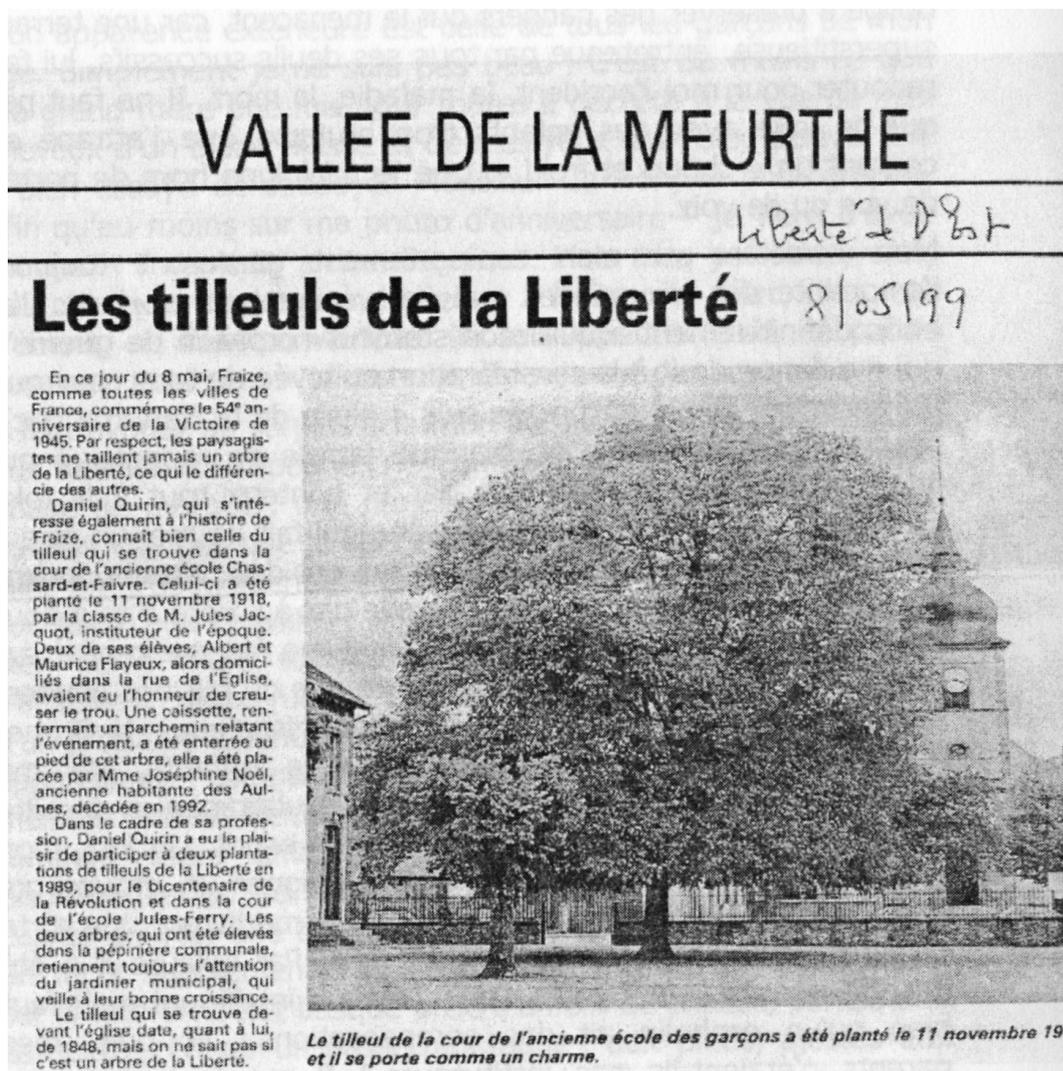
Chapitre 4. Nous quittons l'école

Un mois à peine s'est écoulé lorsque survient l'événement que ma grand-mère s'obstinera toute sa vie à appeler « l'amnistie ». Je me revois sur le sentier qui, coupant à travers la prairie, mène au centre du bourg, au moment où un jeune ouvrier, surgissant de la filature, bondit vers la cloche qui tous les matins appelle au travail, et se met à l'agiter frénétiquement : « La guerre est finie ! La guerre est finie ! »

Pour certains en effet, la guerre est finie, et la vie peut reprendre, presque comme avant. Pour d'autres, et ils sont nombreux, qui ont connu la ruine, le deuil, il faut repartir à zéro. Mais peut-on à tout âge refaire sa vie ?

A la mort de ma mère, ma grand-mère a cinquante-quatre ans. Elle en paraît, dit-on, dix de moins. Elle a été, et elle s'en vante encore, une belle et forte femme dont la fille était tout le portrait. Ses malheurs ne l'ont pas vieillie prématurément. Pourtant elle ne portera plus désormais que des vêtements austères : longue robe noire, châle et fichu noirs, parfois un tablier bleu noué à la taille, le dimanche un chapeau dont le choix à l'achat a exigé de laborieuses réflexions. Son caractère déjà difficile s'est aigri. Elle est volontiers médisante, rancunière, autoritaire, parfois brutale. Pratiquement ignare, elle ne lit jamais, même le journal, peut à peine écrire, mais elle sait compter, et s'intéresse de façon mesquine à l'argent. Rebelle à tout raisonnement de simple bon sens lorsqu'il risque de battre en brèche ses préjugés, elle reste imperméable à l'expérience lorsque celle-ci l'obligerait à modifier ses habitudes. Elle répugne à toute vie sociale, et ses relations se limitent à la fréquentation assidue des commères de son âge, veuves d'instituteur de préférence, ou encore camarades d'enfance, vieilles parentes (« la tante Mélanie », « la tante Joséphine ») qu'elle rencontre soit à Clefcy, soit sur la place voisine où, le vendredi jour de marché, elle aime s'entretenir avec elles, en patois, des derniers potins entendus, médire de sa bru, et pleurer ses malheurs. Elle m'aime à sa façon, possessive, tyrannique, comme un objet en péril que sa fragilité oblige à préserver des dangers qui le menacent, car une terreur

superstitieuse, entretenue par tous ses deuils successifs, lui fait redouter pour moi l'accident, la maladie, la mort. Il ne faut pas que je joue avec des enfants trop brutaux, que j'attrape en courant un « chaud et froid », que je m'éloigne hors de portée de vue ou de voix.



Les tilleuls de la liberté

Mon caractère et mon comportement garderont toujours l'empreinte des dix années que j'ai vécues auprès d'elle. J'ai enfin définitivement acquis mon statut d'« orphelin de guerre » qui me donne droit à la considération apitoyée de tous ceux que je rencontre. Mieux encore, je suis « pipile de la Nation » (sic), ce que ma grand-mère ne manque jamais de rappeler à qui feindrait de l'ignorer. J'en suis fier et

honteux tout à la fois. Cette sollicitude obséquieuse me gêne qui fait de moi un être à part, très différent des autres, ceux qui ont des parents, jouent librement, et que leur mère ne rappelle pas à l'ordre à tout bout de champ. Ce sentiment d'être différent me fait me replier sur moi-même. Introverti, moins par nature que du fait des adultes, je suis la plupart du temps timide, silencieux, taciturne. Pourtant il m'arrive, au milieu d'autres enfants, de me déchaîner, de me laisser aller à une exubérance si insolite qu'elle fait craindre pour l'équilibre de mon esprit. Un jour, mon oncle, au cours d'une récréation, doit éloigner un groupe qui s'est rassemblé autour de moi alors que je me livre à une sorte de danse sauvage en poussant des cris. Par ailleurs il a été décrété une fois pour toutes que j'étais « intelligent ». Il faut bien qu'un orphelin ait des compensations ! Et puis, mes parents n'étaient-ils pas instituteurs ? Il me faut donc me conformer à l'image avantageuse d'enfant doué et studieux qu'on m'a fabriquée. Je m'y emploie, et j'y parviens sans trop de peine. Je suis tellement convaincu d'être « intelligent » que, induit en erreur par la similitude des consonances des deux adjectifs, je vais un jour manger à la cantine le plat de haricots réservé aux... « indigents ». Furieuse et humiliée, ma grand-mère m'en gardera longtemps rancune.

Mon apparence extérieure est celle de tous les garçons de mon âge. Simplement je ne suis pas beau ! C'est du moins ce que ma grand-mère une fois pour toutes a décrété à la vue de mes cheveux d'un blond filasse et de mes yeux d'un bleu délavé. Elle a bien essayé de soudoyer Monsieur Carillon, le photographe, afin qu'au moins sur ma photo d'anniversaire – je viens d'avoir six ans – il remédie à ces disgrâces. Mais mes yeux de braise, pas plus que ma longue chevelure à la Jeanne d'Arc, d'un noir d'ébène, ne l'ont convaincue. Je suis « peut » (laid, en patois vosgien), et « peut » je resterai. On ne peut pas tout avoir !

Il faut avouer au surplus que mon accoutrement, s'il correspond aux normes de l'époque, ne contribue guère à améliorer mon image de marque : une flanelle sur le corps qu'il faut changer au plus vite dès que je suis en sueur, l'hiver un long caleçon de laine pittoresquement baptisé

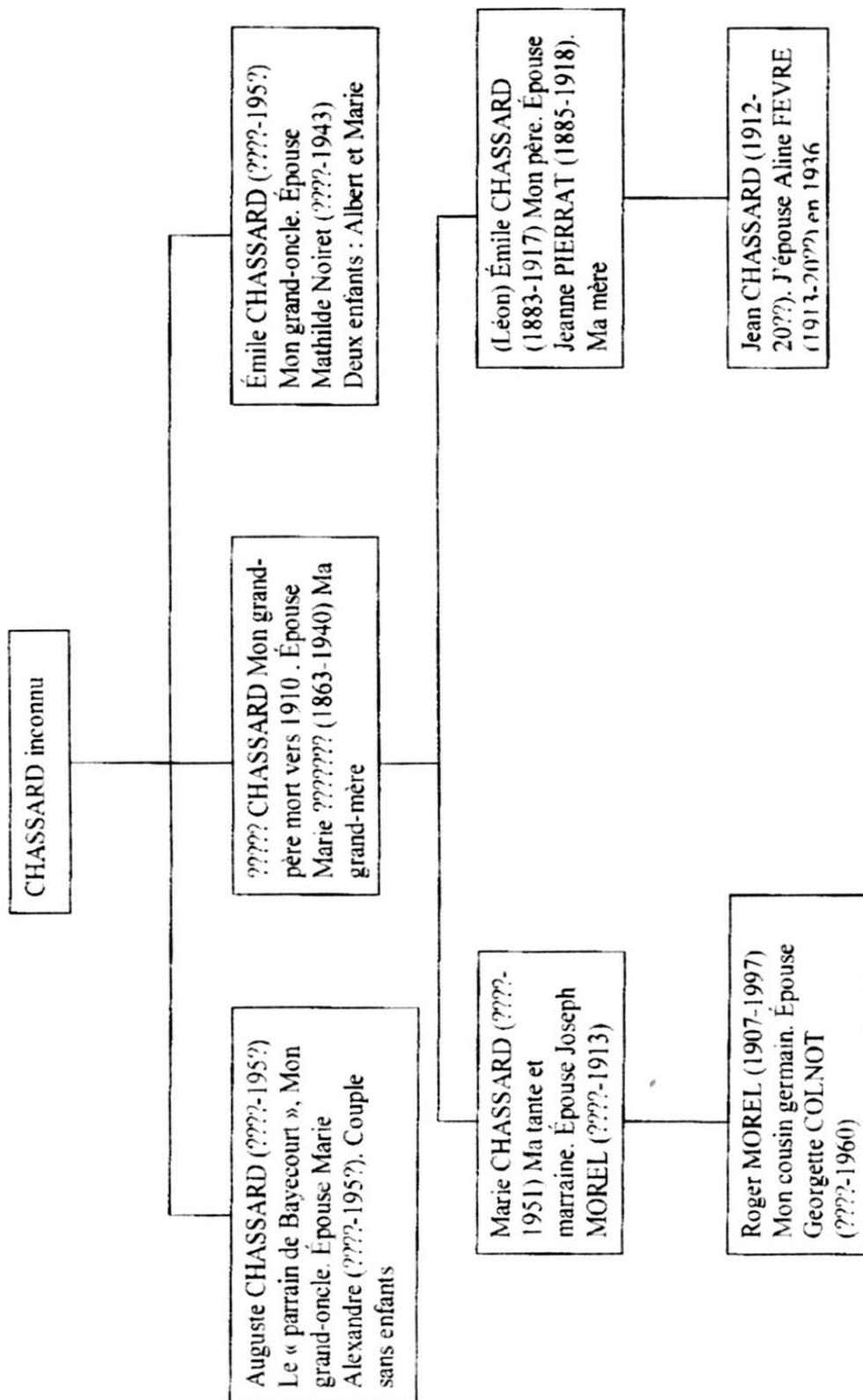
« grenouille » qui m'enveloppe du cou jusqu'aux chevilles ; autour de la taille une sorte de corset bien serré muni sur les côtés de boutons auxquelles s'attachent deux rubans dits « corriotes » (forme patoisante d'un probable diminutif de courroies) fixés à de longs bas noirs, appareillage compliqué, vulnérable, qui se dégingue au moindre mouvement, provoquant la chute des bas lesquels, rompant leurs amarres, glissent en accordéon de façon disgracieuse ou se rabattent carrément sur les talons ; une culotte courte, une chemise sans col, et lorsqu'il fait très froid, un tricot supplémentaire ; recouvrant le tout, un tablier noir ; sur la tête un béret basque orné d'un cor de chasse, parfois une casquette, l'hiver un passe-montagne ; aux pieds, ajustés aux chaussons montants à lacets, de lourds sabots de bois fabriqués sur mesure par le père Foucat, sabotier à La Costelle, et que ma grand-mère bride elle-même avec des lanières de cuir fixées par de petits clous. Que de fois je l'ai suppliée de m'acheter des galoches plus élégantes, et surtout plus légères, mais aussi plus coûteuses, ou même des « caoutchoucs » si commodes pour courir et, dans les jeux de cache-cache, pouvoir se glisser en catimini sans se faire surprendre. Toujours je l'ai trouvée intraitable. Et gare à moi, rentrant le soir de l'école, si l'inspection minutieuse des semelles décelait des traces de terre encore humides, preuve éclatante de ma désobéissance: j'étais allé dans la cour, peut-être même dans la rue, sans doute avec des « voyous », et sans mes sabots ! Et de se lamenter sur le sort qui, au lieu de la petite-fille obéissante, soigneuse, compatissante à ses malheurs que j'aurais dû être, lui avait donné ce galopin qui n'écoutait rien et n'en faisait qu'à sa tête.

A la fin de l'année 1918, ma grand-mère est en effet devenue ma tutrice, cela à la suite de longues et laborieuses discussions familiales au cours desquelles, cédant à la pression unanime, elle avait fini par accepter : elle était jeune encore, lui avait-on dit, je serais « sa consolation » et remplacerais la fille qu'elle avait perdue. Son fils, qui n'avait pas d'enfant, l'aiderait dans sa tâche éducative. Certes il souffrait encore des séquelles de sa blessure, mais son épouse, ma tante Alice, ne demandait qu'à jouer auprès de moi le rôle de mère adoptive. Enfin la

loi prévoyait qu'un subrogé tuteur pouvait à tout moment suppléer à une défaillance éventuelle du tuteur officiel. Le frère de ma grand-mère des Voivres, connu sous le nom de « parrain de Bayecourt », car il avait terminé sa carrière d'instituteur dans cette localité proche d'Épinal, était tout disposé à assumer cette fonction. Lui aussi sans enfant, il en avait à la fois le temps et la compétence. Ma grand-mère pouvait-elle résister à d'aussi solides arguments ?

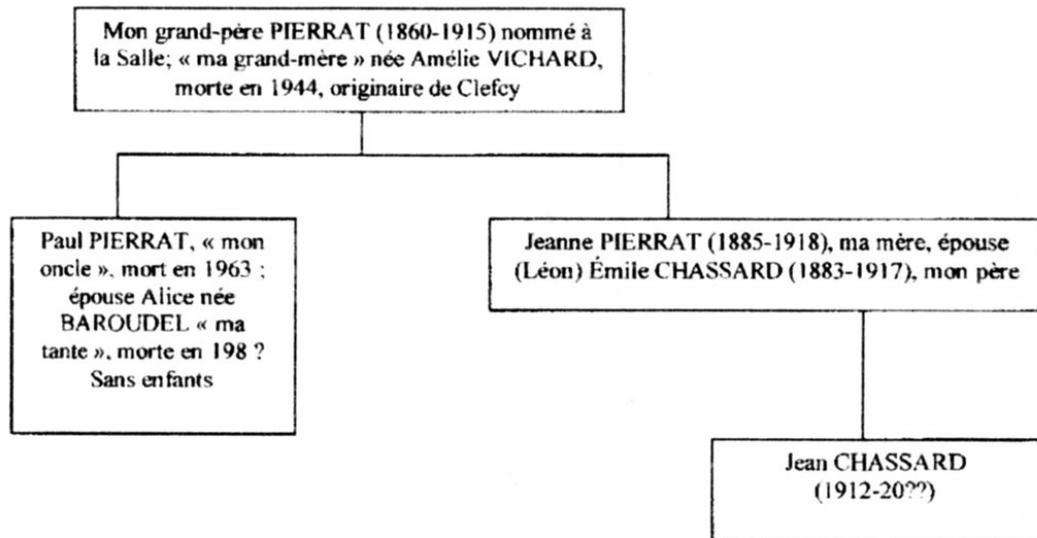
Sans doute n'avait-elle pas prévu l'imminence d'une grave et douloureuse démarche dont elle pensait pouvoir reculer d'une année au moins l'échéance : la fin des hostilités a provoqué le retour au pays des collègues enseignants qui, plus heureux que mon père, ont survécu à l'holocauste. Aimé Klein, l'un d'entre eux, revendique tout à la fois le poste de professeur au cours complémentaire qu'occupait avant la guerre son ami Émile Chassard, et l'appartement de fonction qui lui est affecté. Grand blessé de guerre, père de famille nombreuse – il a trois enfants en bas âge – il obtient l'un et l'autre, et ma grand-mère se voit du même coup, à l'entrée de l'hiver, contrainte de chercher un logement. Vainement elle protestera contre une éviction qu'elle estime injuste. Bon gré mal gré, il lui faudra s'incliner. Réquisitionnés pour l'aider dans sa recherche, mon oncle et ma tante se mettent en branle, et les visites d'appartements se succèdent.

Plus que l'embarras du choix, les exigences contradictoires de ma grand-mère les placent devant un problème insoluble. Pour deux personnes dont un enfant, deux pièces suffiraient grandement, mais comment y loger le mobilier de mes parents dont elle ne veut se séparer à aucun prix ? Pour un appartement plus grand, ses ressources – une pension de veuve d'instituteur, des dommages de guerre dont l'indemnisation traîne en longueur – sont maigres, et mon titre pompeux de « pipile de la Nation », purement honorifique, ne m'a valu jusqu'alors aucun avantage substantiel. Enfin elle n'a plus de fortune personnelle depuis que mon grand-père, investissant en titres russes le produit de la vente de sa maison familiale de Clefcy, a vu s'envoler tous ses biens ; et elle s'indigne lorsque quelqu'un, lui



Généalogie de la famille CHASSARD (les Voivres, Gremifontaine, La Chapelle-aux-Bois, Bains-les-Bains)

écrivain, fait suivre son nom sur l'enveloppe du titre de « rentière ».



Généalogie de la famille PIERRAT (La Salle, Clefcy)

On finit pourtant par se mettre d'accord sur un appartement de trois pièces, au premier étage d'une grande maison située rue de l'Église, à quelques centaines de mètres seulement de l'école. La fixation du loyer fait l'objet d'assez longues négociations, aussi m'a-t-on envoyé jouer dans le jardin avec deux jeunes garçons, Henri et René, dont j'apprendrai bientôt qu'ils sont les neveux de Monsieur Petitdemange, cafetier marchand de vin, notre nouveau propriétaire. Intimidés par cet intrus, un inconnu à peine plus âgé qu'eux qui, sans vergogne, pénètre sur leur territoire, ils le suivent bouche bée, à distance respectueuse, à travers les allées jusqu'au fond du jardin où, dressées sur une table, plusieurs petites meules de paille tressée attirent mon regard. Par une ouverture à leur base, de grosses mouches bourdonnantes en sortent, tandis que d'autres y entrent, en un manège incessant qui m'intrigue. Saisissant une baguette, je la plonge dans le trou, l'agite, au grand effroi de mes deux jeunes spectateurs qui s'enfuient en hurlant. Instantanément je suis assailli par un nuage d'insectes menaçants sur lesquels, pour me défendre, je frappe à tour de bras, faisant autour de ma tête des moulinets, lorsque je me sens saisi par une

poigne énergique, et entraîné en moins de deux hors de la zone dangereuse. On me ramène penaud devant mes juges à qui Monsieur Petitdemange fait constater que, par quel miracle ?, je ne porte pas trace de la moindre piqûre, mais ils sauront à l'avenir que je suis « un enfant à surveiller », et qu'il ne faudra plus me quitter d'une semelle.

Un dernier incident devait terminer cette soirée mémorable. Le marché conclu, nous nous levons. C'est alors que le jeune Barthélémy, quatre ans, apercevant le pilon de mon oncle, pâlit et, figé sur place, le visage décomposé, pousse des cris d'épouvante : « La jambe de bois ! La jambe de bois ! » Quelqu'un l'emmène en hâte en étouffant ses cris. Tous se regardent gênés, mon oncle plus que les autres, d'avoir fait peur à un enfant. Sans doute devrait-il s'excuser. J'ai honte pour lui. Désormais il fera un détour pour ne plus passer devant la maison.

Dans l'appartement qui fut celui de mes parents, il faut maintenant faire place nette pour de nouveaux occupants qui piaffent d'impatience. Je regarde intéressé ma grand-mère qui s'affaire, vide les armoires, et soudain se retourne, et je vois apparaître un affreux visage, aux yeux exorbités, à la bouche grimaçante, qui me fait hurler d'horreur. C'est un masque, vestige d'un lointain carnaval, dont elle s'est affublée, pour s'amuser sans doute. Étonnée de ma réaction, elle le retire, s'efforce de me rassurer, rit de ma peur. Jamais elle ne comprendra que j'ai cru voir alors le visage de la mort, et que mes terreurs nocturnes en seront ravivées. Car il est faux, comme elle me le reproche parfois, que j'aie très vite oublié ma mère. Elle continue à hanter mes nuits, et je la vois souvent dans mes rêves, le plus souvent assise en quelque lieu inaccessible – le mur d'enceinte de l'école, le haut d'une montagne –, et qui me fait signe. Alors je m'avance vers elle, en équilibre au-dessus de l'abîme, les jambes flageolantes, mais au moment où je vais l'atteindre et m'accrocher à la main qu'elle me tend, elle disparaît, le vertige s'empare de moi, je tombe, et ma chute, qu'accompagnent mes cris d'effroi, me réveille. Jusqu'à l'âge adulte, de tels cauchemars me seront coutumiers.

Si courte que soit la distance qui nous sépare de notre nouveau domicile, le recours à une entreprise de déménagement s'imposerait, si mon oncle n'avait obtenu que soient mis à notre disposition plusieurs véhicules de l'armée, ainsi qu'une équipe de soldats polonais en instance de démobilisation. Parce qu'étrangers et ignorants du français, ils sont a priori pour ma grand-mère suspects de vouloir nous voler, aussi ne relâche-t-elle à aucun moment sa surveillance, mais ils ont des bras solides, et nous sont surtout livrés gratuitement. En quelques jours, tout est terminé. Une nouvelle vie commence.

Chapitre 5. Ma grand-mère, ma tante et moi

Les Voivres

L'appartement où nous habitons maintenant comprend trois pièces au premier étage occupant d'enfilade la largeur du bâtiment et surmontant un grand porche où pénètrent les voitures du marchand de vin entreposées dans la cour. Un autre logement du même type à l'extrémité de la maison, construit sur une cave à vin, s'ouvre sur le même palier auquel on accède depuis la rue par un escalier de fer plus raide encore, très dangereux, qu'il me sera défendu d'emprunter, un enfant de mon âge y ayant fait récemment une chute mortelle. Dans la plus grande pièce qui donne sur la rue seront entreposés, pour ne pas dire entassés, tous les meubles de mes parents ; mais ma grand-mère ne quittera guère la cuisine avec vue sur le jardin. Entre les deux, dans une très petite chambre, sans ouverture, obscure même en plein midi, pourront tout juste tenir, de part et d'autre d'un étroit couloir central, et le long de chaque mur, deux lits. Deux W.-C. correspondant aux deux appartements occupent le palier. Sous le toit, dans le grenier et une petite chambre mansardée, on accumulera tout le bric-à-brac qui n'aura pu trouver place dans l'appartement. Nous avons enfin droit à une cave ouverte sur la cour, et plus loin à un carré de jardin avec poirier, groseilliers, quelques pieds de rhubarbe, et la possibilité pour ma grand-mère de renouer avec son enfance paysanne en cultivant salades, radis, haricots et petits pois. Sans doute ce jardin, qu'elle ne gardera du reste que quelques années, a-t-il été une des raisons qui l'ont déterminée à louer cet appartement trop petit, froid et insalubre.

Les premiers mois vécus dans le logement de la rue de l'Église ont été pour ma grand-mère une rude épreuve. Je la vois fréquemment pleurer. Elle ne supporte pas une solitude encore aggravée par une brouille survenue avec ma tante et qui depuis longtemps couvait.

Ma grand-mère n'a jamais pardonné à sa bru d'avoir, par sa conduite au cours de la guerre, alimenté des racontars dont les commères bien intentionnées lui rapportaient complaisamment les échos. Elle lui pardonne beaucoup moins encore de profiter des carences d'un mari diminué

pour, comme elle dit, « porter la culotte ». Quelle goutte d'eau fit déborder le vase ? Qui jeta de l'huile sur le feu ? En tout cas ma tante n'était pas seule en cet après-midi d'hiver qui vit se consommer la rupture dont je fus témoin. Une jeune femme l'assiste, la bonne qui a succédé à Rose, et qui n'est pas la moins véhémence. Toutes deux sont dans la rue, face à ma grand-mère qui se tient en retrait devant la porte et me tourne le dos. Assis sur la dernière marche de l'escalier, j'assiste à la scène, tout d'abord plus amusé qu'inquiet. On s'agite, on vocifère, on se lance des injures. Vaguement conscient de ce que cette exhibition en pleine rue peut avoir d'indécent, je m'efforce, par des incongruités d'un autre ordre, d'attirer sur moi l'attention ; mais la chanson de « Guillaume sur le pont de Charenton » n'obtient pas l'effet escompté. Elle n'est plus il est vrai d'actualité ! On fait semblant de ne pas remarquer ma présence. J'insiste lourdement et me fais vertement rabrouer. Finalement ma grand-mère, que ce torrent d'invectives a épuisée, recule, claque la porte, remonte l'escalier et fond en larmes. La brouille durera plusieurs mois, pendant lesquels mon oncle, sans doute dûment chapitré par son épouse, ne mettra plus les pieds chez sa mère. Plus tard s'établira un *modus Vivendi* qui, tant bien que mal, durera jusqu'à la mort de celle-ci.

L'école est désormais mon domaine. Tous les matins, je parcours les trois cents mètres qui m'en séparent, et me retrouve assis au premier rang dans la classe de Madame Clochette à qui succédera bientôt Madame Klein. A la rentrée du Nouvel An 1919, le directeur, Monsieur Legras, a constaté en effet, après un examen sommaire, que je lisais couramment et m'a autorisé, par faveur spéciale, à quitter le cours préparatoire de Mademoiselle Diolez pour le cours élémentaire première année. Je me plais en classe et j'aime les histoires qu'on y raconte. Empreintes de ferveur patriotique, elles mêlent les exploits des héros du passé à ceux tout récents des poilus dont je suis l'un des fils. Comme m'y invite le Chant du Départ, dont on m'a appris par cœur les paroles, le sort de Viala, de Bara me fait envie, tout comme celui du sergent Pascal, ouvrant sans coup férir au général Chevert la forteresse de Prague, et plus encore celui du jeune soldat Corentin qui, devançant l'appel, a

quitté sa Bretagne natale pour mourir héroïquement au Champ d'honneur.

On y récite aussi des fables au parfum bucolique qui réveillent en moi la nostalgie de la ferme paternelle, de ses champs, de ses bois :

« Un pauvre petit grillon, Regardait un papillon
Caché dans l'herbe fleurie, Voltigeant dans la prairie. »

Mais surtout on y chante des chansons de circonstance adaptées au rythme des saisons :

« Voici l'hiver, un grand vol de corbeaux
Passe en criant dans le ciel gris et morne,
Le charbonnier fait retentir sa corne,
Chaussons nos petits sabots ! »

Il arrive aussi qu'une émulation de patriotisme cocardier saisisse l'école tout entière. Alors, tandis que de la classe voisine, celle de mon oncle, montent les accents du Chant du Départ :

« Sachons vaincre ou sachons périr ! »

nous entonnons de notre côté le chant du « petit tapin toujours plein d'entrain » qui, faisant résonner le tambour, lance les soldats à l'assaut :

« Hardi, les gars ! C'est pour la Fran- an- ce ! ».

Rentré à la maison, je n'y retrouve que tristesse et ennui. J'ai épuisé depuis longtemps mes provisions de lectures. Je pourrais suivre à la trace André et Julien dans leur « Tour de France par deux enfants », et je connais les moindres détails de l'odyssée des « Enfants de Marcel ». Reste ma grand-mère qui continue à attendre en vain le fils prodigue indignement chambré par une « garce de bru ». Sa seule compagnie sont les deux chats du propriétaire qui, nourris par elle, ont élu domicile sur le rebord de la fenêtre où ils viennent régulièrement quémander leur pitance. Toujours soucieuse d'économie, elle n'allume que très tard l'électricité, et nous passons de longues soirées assis dans le noir, immobiles et muets, devant la cuisinière allumée,

regardant les bûches se consumer, les braises se détacher, écoutant le grésillement de l'eau qui suinte du bois encore vert et s'évapore. Cédant à mes supplications, ma grand-mère finit par tourner à regret le bouton : il faut bien que je fasse mes devoirs, que j'apprenne mes leçons. Le repas du soir une fois expédié, elle m'envoie au lit où je lui récite, à haute voix, du ton monocorde qui sied à un tel exercice, les prières qu'elle m'a apprises et que Madame Laverdure, notre voisine, entend pour son édification à travers le mur mitoyen.

Je ne doute pas que ma grand-mère ait longuement médité sur le moyen de se raccommoier avec son fils et sa bru, sans pour autant perdre la face. Ce fut au printemps, à l'occasion de la Saint Paul. Je me vois un soir, promu d'office archange de la paix, arborant un bouquet de roses, et frappant à coups redoublés à la porte du bas. Deux têtes apparaissent à la fenêtre qui feignent l'étonnement, puis daignent sourire, et je bredouille la leçon bien apprise : « La mémère m'a dit d'aller souhaiter la fête du parrain ! » On me fait signe qu'on a compris le sens de ma mission. On m'ouvre, on me fait fête à mon tour. Le lendemain on célèbre tous ensemble la réconciliation dont j'ai été l'artisan. Désormais les relations seront normalisées, avec là aussi des « chauds et froids », mais plus de ruptures.

Si ma grand-mère tremble pour la santé de mon corps qui fait sans cesse l'objet de ses soins vigilants, je n'ai jamais reçu d'elle la moindre marque de tendresse. Je souffre de carence affective, et je connais pour la première fois, à sept ans, une peine de cœur. J'éprouve pour un garçon de mon âge un penchant où se mêlent l'envie et l'admiration. Il s'appelle Marcel C. . Petit, brun, bouclé, vêtu avec élégance, précieux dans ses gestes et ses manières, il détonne au milieu d'enfants frustes, mal embouchés, issus pour la plupart de familles ouvrières. Il garde du reste ses distances. Lui ai-je jamais parlé ? Je ne cesse en tout cas de penser à lui. Il quittera la classe avant même la fin de l'année scolaire pour suivre ses parents qui ont déménagé et je n'en entendrai jamais plus parler. Je mettrai longtemps à m'en consoler.

L'année 1919 inaugure des vacances d'été qui sont celles de la paix retrouvée. A la ferme paternelle, on m'attend, et je brûle moi-même d'impatience à l'approche du départ. J'ai tout oublié du voyage, mais j'ai souvenir de la chaleur de l'accueil. Un an a suffi pour que l'enfant que j'étais devienne une vedette, un « orphelin » à part entière sur qui on s'apitoie, dont on vante « l'intelligence » et plaint les malheurs, qu'on exhibe à tout venant en larmoyant d'une voix qui s'étrangle : « C'est le fils de l'Émile et de la Jeanne... Vous vous rappelez ? ... Le pauvre enfant ! » On se rappelle en effet et prend cet air de circonstance que je connais si bien et qui me plonge dans l'embarras. Faut-il pleurer moi-même, alors que je n'en ai nulle envie, ou adopter cet air absent qui rassure et fait dire aux adultes avec indulgence : « Heureusement, il est encore trop petit pour comprendre... Il comprendra plus tard ! »

Pour l'instant, je m'intéresse à la ferme et je pars à la découverte d'un domaine dont l'étendue et la variété contrastent avec l'exiguïté et la banalité de l'appartement où je reste toute l'année confiné.

La ferme de ma grand-mère des Voivres, qui depuis n'a pas tellement changé, est un vaste bâtiment, déjà ancien à l'époque, dont les trois quarts forment un labyrinthe de locaux plus ou moins obscurs où je ne m'aventure qu'avec précautions. On passe successivement de la grange à un dépôt d'outils et d'instruments aratoires qui sert aussi de chenil, une porcherie, une deuxième grange qui abrite la machine à battre avec son « manège », un espace avec un tourniquet qu'actionnent, les jours de battage, deux bœufs dont des œillères bouchent les yeux et qui tournent indéfiniment, deux autres pièces mystérieuses, dont la « vieille cuisine » où, dans une énorme marmite, ma grand-mère fait cuire les pommes de terre non épluchées qui serviront de nourriture aux gens... et aux cochons ; par derrière, l'étable, logement de trois ou quatre vaches laitières et des deux bœufs de labour avec un espace réservé pour cinq ou six brebis ; surmontant le tout, plusieurs greniers à foin ou à grains superposés, accessibles par des échelles, mais où l'on risque de passer à travers les planchers dont les planches sont disjointes ou pourries.

La partie habitable ne comprend guère qu'au rez-de-chaussée une cuisine de terre battue sommairement meublée : tables, chaises, une crédence ancienne, une énorme cuisinière sous le manteau noir de suie où pendait jadis la crémaillère, une pompe qu'il faut chaque fois « amorcer » et dont l'eau vient directement d'un puits situé immédiatement sous l'évier de pierre ; à côté de la cuisine, le « poêle », sombre chambre et salle à manger tout à la fois, où couchent ma tante et ma grand-mère, et une autre chambre, petite mais plus claire, où l'on m'installe pour les vacances ; au premier étage, une chambre où couche mon cousin Roger au milieu des sacs de blé et d'un amoncellement d'objets hétéroclites : vieux vêtements, boîtes de sucre et provisions diverses, bascule et poids, bandes de lard et saucisses accrochées au plafond.

Devant la maison poussent quelques phlox protégés par une rangée de fil de fer. Sur le côté, un tas imposant de fumier. Par derrière un jardin potager, et puis les champs, des arbres fruitiers : cerisiers, pommiers, mirabelliers, la forêt près de l'étang, la campagne enfin ! Les vacances aux Voivres seront désormais l'évasion dont je rêverai toute l'année, loin de mon cadre habituel étroit et austère : l'école, le logement de la rue de l'Église, ma grand-mère de Fraize toujours triste. Je m'y sens libre, et surtout considéré. On s'intéresse à moi. On m'écoute. Je découvre une vie nouvelle et qui m'enchant. Je passe toute la journée en plein air, à la fenaison, à la moisson. Je garde les vaches avec mon cousin. J'apprends à reconnaître, dans le « Clair Bois » voisin, les champignons comestibles : les « tontons » (cèpes), les « jaunirés » (girolles), les « pieds rouges » (amanites) dont je repère les cachettes. Courant derrière la faucheuse, j'attrape à la main les grenouilles que ma tante fait frire à la poêle, le soir, exprès pour moi, régal princier dont je ne suis jamais rassasié, mais qui parfois me vaut les taquineries de mon cousin expert dans l'art de me faire « bisquer » : subtilisant mon butin, il feint de le jeter aux canards qui en sont friands et déclenche aussitôt mes appels au secours : « Marraine ! Marraine ! » Accourt alors, attirée par les cris, la mère de mon tourmenteur qui me rend mon bien en se moquant de moi.

J'ai la réputation d'être « mignot » (hypersensible et pleurnicheur, terme strictement intraduisible), et on me traite volontiers comme un bébé. Ma naïveté fait la joie de tous. On m'invite à tâter la poitrine volumineuse des amies de ma tante et je répète chaque fois, sûr de mon effet, qu'elles ont « un gros ventre », ce qui, je ne sais pourquoi, les fait rougir et s'esclaffer les voisins. On me montre dans le jardin certains gros choux dont bientôt sortiront des bébés. On me fait, selon un scénario que de multiples répétitions ont soigneusement mis au point, pondre des œufs : faisant prestement ressortir d'une des jambes de ma culotte l'œuf que je viens subrepticement d'y glisser, j'imité le caquètement de la poule qui vient de pondre en sautillant à travers la grange. Parfois la coquille de l'œuf se brise et j'en gobe prestement le contenu. Exploitant ma crédulité présumée – mais suis-je vraiment dupe ? – un voisin se livre devant moi à des expériences de somnambulisme : il feint de dormir, et au milieu de son sommeil, en proie à des divagations délirantes, se met à crier, gesticuler, tandis que je le contemple, plus consterné que stupéfait.

Surtout on me fait chanter. J'ai, prétend-on, une très belle voix, et à l'entendre, tout le monde s'extasie. Je chante « Le petit Matelot » :

« Sur les flots bleus, le vapeur glisse... »

et lorsque j'arrive à la fin du dernier couplet :

« Adieu mère, adieu, du courage !

L'avenir nous réunira ;

Ceux que nous prend le vent d'orage,

La mort un jour nous les rendra »,

ma tante, qui a la larme facile et n'a jamais pu se consoler de la mort de son frère, pleure abondamment. La chanson joue du reste un grand rôle dans ma vie, et j'écoute avec ravissement Marie Dany, une toute jeune fille qui habite la maison d'en face et, devant sa porte, brode au filet, tout en chantant, avec de langoureux ports de voix, la triste histoire de « Lilas blanc », « l'enfant qui mourut d'amour ».

Un événement d'importance couronne ces premières vacances de l'après-guerre : le mariage d'Albert Chassard, cousin germain d'Émile qui, plus heureux que lui, est rentré sain et sauf, en uniforme de dragon, au hameau de Gremifontaine, où sont célébrées les noces. Il épouse une jeune paysanne très brune, comme son prénom, Claire, ne l'indique pas, mais que, selon les canons familiaux de la beauté, je me dois de trouver très belle. Pour la première fois de ma vie, une « vraie » automobile me fait parcourir quelques centaines de mètres jusqu'à la grande salle du « café Perrin » où, à l'interminable banquet, succédera, dans une atmosphère de kermesse, un bal qui durera jusqu'au matin. Il est vrai que, pour m'être prématurément endormi au milieu des flonflons de la « Madelon de la victoire », reprise en chœur par l'assistance, je n'en connaîtrai pas la fin ; mais beaucoup plus tard on me racontera que telle jeune danseuse, ayant dansé toute la nuit, aurait perdu le talon de sa chaussure, et même, comme dit la chanson :

« Quelque chose aussi
Que je n'ose pas dire
Et quelque chose aussi
Que je n'ose pas dire ici ».

Mais c'est là une autre histoire

Chapitre 6. École et catéchisme

Lors de la nouvelle rentrée scolaire, 1er octobre 1919, je « passe » dans la classe de mon oncle. Je n'y resterai que quelques semaines marquées par un souvenir qui me poursuivra longtemps.

Depuis quelque temps, les gens parlent de « la fin du monde ». Est-ce l'effet du traumatisme de la guerre qui aurait déboussolé les esprits, ou le retour d'une rumeur qui, quelques années auparavant, lors du passage de la comète, avait déjà couru ? Toujours est-il que nombreux sont ceux qui y croient, et ma grand-mère n'est pas la dernière à tendre aux prophétesses de malheur une oreille complaisante. Sur la Place du Marché, une commère bien informée le lui a appris, qui le sait de source sûre : ce sera pour le mardi 19 novembre, une semaine après l'anniversaire de l'armistice, à trois heures de l'après-midi. Je vois s'approcher le jour et sens croître mon angoisse. Lorsque l'instant fatidique est arrivé, je n'y tiens plus et demande à mon oncle la permission de sortir de la classe pour me rendre aux cabinets de la cour. A voir mon visage défait et le tremblement de tous mes membres, il ne doute pas que « cela presse », et m'invite à me dépêcher. Parvenu au milieu de la cour, j'aperçois dans le pâle ciel déjà hivernal le disque du soleil très gros et tout rouge. Au cadran de l'église toute proche, trois heures sonnent. Je me bouche les yeux et j'attends... Il ne s'est rien passé ! Après un long moment, je rentre en classe, déconcerté, sous les regards étonnés des élèves et ceux inquiets de mon oncle qui me fait approcher, tâte précautionneusement le fond de ma culotte, puis, rassuré, me renvoie à ma place sans un mot. Il ne saura jamais, pas plus que ma grand-mère, la terreur dans laquelle, au cours de toutes ces semaines, j'ai vécu. Quant à moi, de ce jour, j'ai cessé de tenir pour paroles d'évangile les déclarations des adultes.

Des semaines passées chez mon parrain, j'ai gardé jusqu'aujourd'hui un « cahier de devoirs mensuels » duquel il ressort que j'étais un très bon élève, excellent en écriture, dictée, vocabulaire, conjugaison, plus contestable en arithmétique et en « problèmes » ; mais la pédagogie du maître ne m'a pas laissé un souvenir impérissable, et je

n'en ai guère retenu que la récitation, en chœur et par cœur, de formules toutes faites : « Le prix de vente est égal au prix d'achat plus le bénéfice » (sic), ou encore l'énoncé du parcours de telle rivière agrémenté de la liste des villes traversées et des affluents des deux rives.

Condamné par sa blessure à limiter ses mouvements, mon oncle ne quitte guère son bureau. Le ton impérieux de sa voix suffit à lui assurer une discipline sans faille, et plus encore la vue de sa jambe allongée dont la chaussure à pilon ceinte d'une armature métallique rappelle sans cesse à ses élèves que leur maître est également un héros de la guerre.

Tout change lorsqu'en décembre déjà on me transfère dans une autre classe située dans le même bâtiment mais dont le maître ne bénéficie pas des mêmes avantages. Monsieur Antoine n'a pas fait la guerre. Ses quatre membres sont intacts. Il n'est donc pas un héros, et ses élèves le lui font sentir qui chahutent à qui mieux mieux. L'un d'eux, Bédez, un « voyou » notoire, mène la danse. Sa spécialité : uriner dans les encriers. Ma réputation m'interdit de m'associer à de telles pratiques. Je n'en éprouve du reste nulle envie, car Monsieur Antoine m'inspire un mélange de sympathie et de respect. Dissimulé sous une abondante barbe noire, qui ne lui confère pas, comme à Chrysale, « la toute puissance », son éternel sourire témoigne de sa bonhomie et de son indulgence. J'en ai la preuve lorsque, le soir du 6 décembre, il procure à ses élèves un divertissement improvisé en autorisant la petite sœur de l'un d'entre eux, qui fréquente la maternelle, à venir célébrer en notre compagnie la fête de Saint Nicolas. Encouragée par notre maître qui l'a juchée sur l'estrade, elle chante avec lui d'une voix de fausset, et nous reprenons tous en chœur :

« Saint Nicolas est en voyage,
De sa clochette j'entends le son,
Ton ton, tontaine et tonton ».

Dès le premier jour, Monsieur Antoine m'a pris en affection. Au moment de ranger mes affaires à la fin de la classe, ne lui ai-je pas demandé timidement la permission d'emporter,

pour le lire à la maison, le nouveau livre de lecture que je viens de découvrir ? Sa surprise émerveillée devant cette insolite ardeur studieuse est telle que non seulement il m'accorde la faveur demandée, mais me donne en exemple à tous mes petits camarades ébahis. En réalité, je souffre d'une fringale de lecture que les quelques livres légués par mes parents ne suffisent pas à rassasier. Ce soir-là, j'ai lu avec passion l'histoire de ce garçon qui, pour récupérer son petit frère qu'un aigle vient d'enlever dans ses serres pour le déposer dans son aire au sommet d'une montagne, escalade une pente à pic et, au moment d'atteindre le faîte, glisse et va s'écraser au fond du précipice.

C'est vers la fin de l'année 1919 que ma grand-mère décide de m'envoyer au catéchisme. Personne jusqu'alors ne s'était vraiment soucié de ma formation religieuse. En laïques bon teint, les instituteurs de l'époque ne fréquentaient guère les églises qu'aux enterrements. Seules leurs épouses assistaient parfois à une messe dominicale, de préférence la plus matinale, ce que leurs maris leur concédaient volontiers, pourvu qu'elles le fissent discrètement. Veuve d'instituteur, ma grand-mère se conformait à l'usage, mais elle jugeait bon que son petit-fils apprît, avec les rudiments de la religion, la crainte des foudres divines, qui est comme chacun sait le commencement de la sagesse. « Le Bon Dieu te punira ! » Que de fois n'ai-je pas entendu proférer cette menace brandie comme une épée de Damoclès à chacune de mes incartades.

Dans le presbytère, reconstruit après son incendie aux premiers jours de la guerre, habite un vieux curé unanimement respecté, l'abbé Paradis, assisté d'un jeune vicaire plus contesté, l'abbé Klein, auquel on prête des aventures peu compatibles avec son sacerdoce. Le premier meurt au cours de l'hiver : je vois son corps au visage d'ascète exposé à l'hommage des fidèles qui se pressent dans la sacristie où ils sont admis à défilé. Du second, nommé dans une autre paroisse, nul n'entendra jamais plus parler. Une nouvelle équipe prend la direction de la paroisse : le nouveau curé, l'abbé Petitjean, originaire de La Chapelle aux Bois, village voisin de celui de mes parents paternels

qu'il a bien connus, le vicaire est l'abbé Litaize, jeune prêtre dynamique qui très vite sera appelé à exercer des responsabilités diocésaines, à devenir en particulier le rédacteur en chef du journal régional « bien pensant » : « Le Foyer vosgien ». A une sortie de vêpres, cérémonie à laquelle elle a cru, une fois n'est pas coutume, devoir assister, ma grand-mère me présente aux deux prêtres et il est décidé que je fréquenterai désormais le catéchisme.

Ce n'est pas alors une mince affaire. Quatre fois par semaine, je suis amené à comparaître devant ceux et celles qui, désormais, prennent en charge ma formation religieuse. C'est d'abord le jeudi matin la messe des enfants qui débute après une longue prière, récitée en chœur par filles et garçons disposés de part et d'autre de l'allée centrale, et dont les voix chantantes alternent. Vient enfin le catéchisme dont se chargent les sœurs, assistées de plusieurs pieuses demoiselles affectées à l'instruction des petits dont je fais partie, cependant que les grands, sous la houlette des deux prêtres, se rendent au presbytère.

Les mardis et vendredis, aussitôt après la classe, de onze heures à onze heures et demie, se situe l'enseignement de l'Histoire Sainte, dispensé dans une grande salle du bâtiment voisin de l'école qu'occupent alors les sœurs. Plus tard, lorsque l'école maternelle y sera transférée, les deux séances hebdomadaires auront lieu également au presbytère.

Le dimanche enfin, tous les enfants se retrouvent à l'église dans les premiers rangs pour la grand-messe de dix heures, sous le regard vigilant de Monsieur Colson le Suisse qui, brandissant d'une main sa hallebarde, s'appuyant de l'autre sur sa canne à pommeau d'argent, foudroie du regard le bavard ou le distrait qu'il n'hésite pas à exposer, agenouillé sur l'une des marches du chœur, à l'opprobre de tous les assistants. Une nouvelle séance de catéchisme est prévue l'après-midi à laquelle succèdent les vêpres qui généralement se terminent par le salut du Saint Sacrement..

Je n'ai pas retrouvé le petit livre austère, dépourvu de toute illustration, dont le texte devait être appris par cœur et

récité sans le moindre accroc. Afin sans doute d'alléger l'effort de la mémoire, chaque question posée entraînait une réponse qui déjà incluait la question suivante, selon un enchaînement rigoureux et toujours identique :

« Pourquoi sommes-nous en ce monde ? »

Nous sommes en ce monde pour servir Dieu et gagner le Ciel.

« Que faut-il faire pour servir Dieu et gagner le Ciel ? »

Pour servir Dieu et gagner le Ciel, il faut être chrétien et vivre en chrétien.

« Qu'est-ce qu'un chrétien ? » etc.



L'Église

Me suis-je jamais posé d'autres questions que celles dont mon catéchisme me fournissait, sèches comme un couperet, les réponses ? A tout le moins je dois avouer que certaines d'entre elles me plongeaient dans la perplexité. J'apprenais par exemple que « hors de l'Église il n'y a pas de salut ». Fallait-il en conclure qu'un chrétien, pour être sauvé, devait à tout moment être prêt, et spécialement lorsqu'il se sentait menacé ou en danger de mort, à bondir

jusqu'à l'église la plus proche afin d'y trouver refuge ? Et je pensais avec compassion à ceux de mes camarades défavorisés dont les parents habitaient dans l'un des hameaux perchés dans la montagne qu'on n'atteignait souvent l'hiver qu'après des heures de marche.

Il me prenait parfois une terreur panique lorsque, passant en revue les commandements de Dieu, j'interrogeais ma conscience. « Bien d'autrui tu ne prendras, ni retiendras à ton escient ». Sur ce point je me savais irréprochable, car ma grand-mère ne transigeait pas avec l'honnêteté. « Dieu en vain tu ne jureras, ni mentiras aucunement ». Là, je me sentais déjà moins assuré, car si les jurons que j'assimilais aux « gros mots » me faisaient horreur, j'avais moins de scrupules à inventer de rocambolesques histoires, souvent gratuites, à seule fin de faire admirer par d'autres la fertilité de mon imagination. « Luxurieux point ne seras, de corps ni de consentement ». Si sibylline que fût pour moi sa formulation, ce commandement revêtait sans doute une importance capitale, ne fût-ce que par le ton pénétré accompagné de regards inquisiteurs avec lequel l'énonçait notre dame catéchiste. Alors, bien que je ne fusse à l'évidence pas concerné, je me sentais rougir à la pensée de ce « luxe » qui, si un jour j'y avais part, risquait de me valoir les flammes de l'enfer.

Et puis il y avait ces réprouvés qui, de leur plein gré, avaient choisi de quitter, parfois avec fracas, le giron de l'Église. Certains m'inspiraient une véritable horreur, moins par leur geste de rébellion, à coup sûr condamnable, que par le terme barbare dont on les désignait. Le prononcer seulement m'écorchait la bouche : « apostats », « hérétiques », ... « schismatiques » ; ce dernier surtout dont j'éruçtais le nom immonde, imprononçable, comme un crachat !

J'ai connu tout au long de ma septième année trois catéchistes. Sans doute avait-on jugé que seules des demoiselles, que leur célibat préservait du péché, présentaient les garanties requises pour former nos âmes. Il convient d'en dire maintenant quelques mots.

Mademoiselle Wald, la plus effacée, vit seule avec sa mère veuve et son frère, un bossu simple d'esprit jugé suffisamment inoffensif pour qu'on m'autorise à partager ses jeux. Elle habite une grande maison entourée d'un magnifique jardin rempli de fleurs, et loue au premier étage un appartement à Madame Munier, une vieille amie de ma grand-mère qui l'a connue autrefois, à La Salle où elle habitait. Le fils de Madame Munier, aveugle de naissance, remplit à l'église les fonctions d'organiste. C'est un bon vivant, dont seules les lunettes noires révèlent l'infirmité. Sa bonne humeur et sa volubilité m'en imposent. Lorsque pour la première fois aux prises avec les difficultés du calcul arithmétique, je me heurte au mécanisme de la division à deux chiffres, c'est à Monsieur Munier que ma grand-mère, dont la science ne va pas jusque là, a recours. Et c'est encore à lui que je dois d'avoir appris la joyeuse chanson des « Enfants de la Bourgogne » qui n'ont « jamais eu de guignon ». Elle ne quittera plus mon répertoire.

Au début de l'année 1920, Monsieur Munier épouse à la stupeur générale Mademoiselle Grosdidier, jeune et avenante catéchiste dont je suis alors l'élève. A-t-elle voulu se sacrifier ? D'aucuns le pensent qui peut-être le regrettent, tout en chantant sa louange. Peu de temps après on la dit enceinte, ce qui semble étonner davantage encore. Mais après tout, déclarent les commères, pour être père point n'est besoin de ses deux yeux. N'importe, cette promotion inattendue me fait rêver. Pour moi, que l'étude du catéchisme a familiarisé davantage avec les choses spirituelles qu'avec les mystères de la vie, le rêve prend un autre envol. « Enceinte », le mot me trotte dans la tête. J'interroge ma grand-mère qui feint la surdité puis, finalement, vaincue par mon obstination, se retourne excédée : « Quel est encore le voyou qui t'a appris ce mot-là ? » Je n'ose poursuivre mon enquête et reste sur ma faim. Après tout, je finirai bien par savoir. Il suffit de m'armer de patience. N'ai-je pas encore tout récemment, grâce à l'histoire de Clovis, compris enfin le sens de ce cantique dont le refrain invoque le Dieu d'une mystérieuse Clémence ?

« Dieu de Clémence,
Sauvez, sauvez la France,
O Dieu vainqueur,
Au nom du Sacré Cœur ! »

De même que Clovis à Tolbiac suppliait le Dieu de Clotilde son épouse de lui accorder la victoire sur les infidèles, les chrétiens d'aujourd'hui s'adressent au Dieu de Clémence ! De quelle Clémence ? Ici s'arrête ma science. J'en connais bien une qui, chaque vendredi, vient du village voisin vendre son beurre et ses œufs au marché, mais il est peu probable qu'il s'agisse de celle-là !

Je n'ai pas à attendre bien longtemps. Un beau jour, une triste nouvelle plonge le pays dans la consternation. Madame Munier-Grosdidier est morte en donnant le jour à un bébé qui, Dieu merci, est en excellente santé. Le jour de son enterrement, tous les enfants du catéchisme, petits et grands, garçons en col marin et filles en robe blanche, accompagnent au cimetière la dépouille mortelle de celle dont le sourire continuera à resplendir dans le ciel. Madame Munier est morte « en sainte ».

La troisième catéchiste, Mademoiselle Barouay, est une vieille fille, sans âge, sèche, mais non revêche, sévère mais sans dureté. C'est elle qui désigne pour la messe du dimanche les enfants de chœur dont, au catéchisme du jeudi, elle lit la liste avec solennité. Les plus importants portent des titres pompeux. En tête vient le « préfet de chœur », tout de violet vêtu, qui de sa claquette fait s'asseoir, se lever ou s'agenouiller toute l'assistance, puis le « cérémoniaire » qui supervise et coordonne les mouvements au cours de la célébration, le « thuriféraire » qui manie l'encensoir et le balance à la manière d'un métronome, les « acolytes » qui périodiquement quittent leur place pour s'emparer des grands cierges qu'ils vont avec précaution dresser sur l'autel, les deux « servants principaux », à droite et à gauche de l'officiant qui déplacent le grand missel liturgique, présentent les burettes, agitent la sonnette à l'élévation... Ce sont là hautes fonctions réservées à quelques privilégiés, toujours les mêmes, le fils du notaire, du juge de paix, du directeur

de l'usine. Mademoiselle Barouay, qui ne mélange pas les torchons avec les serviettes, réserve aux enfants de familles modestes, mais néanmoins méritants, selon un roulement soigneusement établi, une place parmi les « autres servants ». Il leur faut se contenter de faire tapisserie, de part et d'autre du chœur, et d'obéir aux injonctions de la claquette du préfet de chœur.

Je suis « autre servant », et je tressaille d'aise lorsque, dans la liste, j'entends prononcer mon nom. Le dimanche qui suit, j'arrive à la sacristie bien avant l'heure de la messe. Mademoiselle Barouay me revêt des ornements afférents à ma fonction : longue soutane rouge, surmontée d'un surplis blanc brodé et d'un camail rouge bordé d'hermine. Dès que Monsieur Munier fait retentir les grandes orgues, nous entrons dans le chœur, encadrant l'officiant, et je me sens rempli de fierté. J'envie les hauts dignitaires qui sont en quelque sorte titularisés à vie, mais je ne suis pas jaloux. Ma condition d'orphelin, fils qui plus est d'enseignants laïques – tare indélébile – m'interdit de trop hautes ambitions.

Je ne pourrais devenir que mercenaire, ce qui un jour est bien près de m'arriver. C'est un jeudi à la sortie du catéchisme. Un catafalque dressé devant le chœur annonce l'imminence d'un enterrement, cérémonie pour laquelle est requise une équipe d'enfants de chœur bien aguerrie, dont c'est en quelque sorte le métier. Tous sont là, sauf un. Qui remplacera au pied levé le garçon défaillant ? Mademoiselle Barouay n'hésite pas. Elle me passe en hâte une soutane, noire cette fois, et me voilà précédant le corbillard qui roule lentement vers un lointain hameau pour y chercher un mort que je ne connais pas ! Deux heures plus tard, je rentre seul à la maison, et j'exhibe à ma grand-mère qui se morfond d'inquiétude quelques sous de bronze, mon salaire. Une taloche est ma récompense. Je ne lui pardonnerai jamais cette injustice.

Étais-je un enfant pieux ? Je ne sais, mais docile, scrupuleux, à coup sûr ! Lors d'une des innombrables visites de ma grand-mère à Clefcy, le pays de ses ancêtres que je détestais cordialement, il me souvient de l'avoir harcelée

pour qu'elle consente à repartir assez tôt afin de me permettre d'arriver à temps pour la prière du « mois de Marie » à laquelle je me faisais un devoir d'assister.

J'aimais la pompe des messes solennelles, les chants du Credo, du Gloria, exécutés à la tribune par une chorale mixte à plusieurs voix. Je chantais moi-même à tue-tête, stimulé par le clin d'œil complice du Suisse, Monsieur Colson qui, pour la circonstance, avait troqué le costume noir des dimanches ordinaires pour celui des grandes fêtes, d'un rouge somptueux chamarré de paillettes dorées.

La venue du printemps inaugure toute une série de cérémonies grandioses. Et tout d'abord la fête de la Sainte Enfance. Dans l'église, tous lustres et cierges allumés, des enfants déguisés d'oripeaux multicolores en petits Chinois s'avancent en procession. Debout à leurs bancs, les parents, braves ouvriers ou paysans vosgiens, les contemplant attendris et avec eux chantent avec une contagieuse conviction :

« Vive la Sainte Enfance,
Dans la Chine et la France,
Ici comme en tous lieux,
C'est un trésor des cieux ».

Que de fois ne nous a-t-on pas expliqué au catéchisme que les petits Chinois, privés de riz, meurent de faim et que, grâce à notre obole et à nos prières, les missionnaires pourront aller sur place les nourrir... et les convertir !

A la fête de la Sainte Enfance succède, comme il se doit, celle de la jeunesse dont Jeanne d'Arc est le symbole. A l'occasion de sa canonisation, Monseigneur Alphonse-Gabriel Foucauld, évêque de Saint-Dié, a composé tout exprès un cantique que Monsieur l'abbé Litaize fait répéter à une petite chorale d'enfants improvisée à laquelle ma belle voix me vaut de participer. J'en ai retenu la mélodie et surtout le refrain triomphal :

« Exultate, virgines !
Jubilate juvenes !

A-a-ve puella !

A-a-ve Johanna ! »

Enfin c'est la Fête-Dieu, clou de l'année liturgique. Pendant des jours, les enfants du catéchisme ont récolté des fleurs : marguerites, genêts, pétales de pivoines et de roses dont ils ont rempli des paniers à linge entreposés dans la sacristie. Les enfants de chœur, dont le nombre a triplé pour la circonstance, ont reçu chacun de leurs parents un petit panier garni de tissu rouge et coquettement enrubanné qu'ils portent au cou. Encadrant le dais soulevé par quatre hommes sous lequel s'avance le célébrant qui tient l'ostensoir, ils marchent lentement en récitant un chapelet que reprend l'assistance. A chaque reposoir, un autel sommaire garni de feuillage et de fleurs édifié par la piété de quelques fidèles, le cortège s'arrête, le prêtre quitte le dais, présente l'ostensoir, bénit la foule qui s'agenouille ou s'incline en se signant. Les enfants de chœur puisent alors dans leur panier des pétales qu'ils jettent par poignées en direction du reposoir. Le « Tantum ergo » retentit, puis une sonnerie de clairons et la marche reprend jusqu'au prochain reposoir. Peu à peu les paniers à linge, qui discrètement accompagnent la procession, se sont vidés. La cérémonie se termine, et le lendemain, sur le chemin de l'école, nous marcherons sur un tapis de fleurs fanées.

Je garde la nostalgie de cette pompe, de ces chants dont le triomphalisme un peu naïf alors m'échappait, et aujourd'hui encore, je regrette que, rompant avec un cérémonial grandiose, propre à soulever les foules, à les arracher un instant à la grisaille du quotidien, on lui ait préféré, sous le prétexte d'un retour à la simplicité, une liturgie dont le dépouillement n'est trop souvent que platitude, à moins qu'on ait substitué à la noble majesté des hymnes et cantiques d'autrefois, de ces musiquettes au rythme syncopé, aux paroles débiles, qu'accompagnent des grattouillis de guitare.

Chapitre 7. Entre ennui et maladie

En cette année 1920, je tombe brusquement malade. J'ai de la fièvre, mal à la gorge. Déjà je ne peux plus rien avaler et commence à délirer. Ma grand-mère, affolée, fait appel au docteur Durand – on ne fait plus confiance au docteur Hartmann rendu responsable de la mort de ma mère – qui décèle un abcès à la gorge. Va-t-elle, après sa fille, perdre son petit-fils ? Son angoisse heureusement sera de courte durée. Un soir, appuyant avec un manche de cuiller sur l'abcès, le médecin en fait jaillir du pus mêlé de sang que je vomis dans une cuvette. Je me sens sur le champ soulagé, mais l'alerte a été chaude et ma grand-mère se voit instamment mise en demeure de sortir mon lit de cette chambre obscure, dépourvue de toute aération, car c'est ma vie qui est en jeu.

Docilement, elle s'exécute. Le hasard veut que l'appartement voisin du nôtre, et qui donne sur le même palier, soit inoccupé. Un simple transfert de meubles suffira à assurer le déménagement. Les avantages du nouveau logement sont minimes. La cuisine donne sur un toit ; mais si la chambre est de mêmes dimensions que la précédente, elle a vue sur la rue prise d'enfilade avec l'église en arrière-plan. Désormais j'entendrai tous les matins le martèlement des sabots de bois des ouvriers qui se rendent à l'usine, appelés par le rugissement des sirènes. Enfin, détail qui réjouit ma grand-mère, les chats familiers, qui ne quittaient guère le rebord de la fenêtre, ont très vite compris qu'ils devaient déménager eux aussi et à peine sommes-nous installés que nous les retrouvons fidèles au poste. C'est dans cet appartement que ma grand-mère habitera pendant près de vingt-cinq ans.

Ma « maladie » a eu au moins un effet bénéfique : elle a resserré pour un temps les relations de ma grand-mère avec sa bru et son fils. Nous leur rendons souvent visite, le soir « à la veillée » et c'est pour moi une distraction qui rompt la monotonie de ma vie. Je n'ai rien compris à la brouille qui vient de prendre fin, d'autant plus que ma tante m'est plutôt sympathique. Nos relations ne s'altéreront vraiment que plus tard, lorsque j'aurai atteint l'âge ingrat. Pour l'instant je comble un peu son désir frustré de

maternité. Elle m'embrasse volontiers, me bourre de bonbons... Si elle me rabroue parfois, elle assure haut et fort que « c'est pour mon bien », et je ne demande qu'à la croire. Elle reproche à ma grand-mère de mal m'élever, de ne pas me forcer à « manger de tout », de faire mes « quatre volontés », et tente de remédier elle-même à ses carences. Lorsqu'elle nous invite à un repas, elle vérifie que je n'ai pas écarté au bord de mon assiette la ration d'oignons à laquelle j'ai droit et qui me donne la nausée. Si oui, elle m'oblige à l'avalier au prix de hoquets douloureux et d'affreuses grimaces.

Un incident récent, qu'il me sera difficile d'oublier, vient pourtant, en blessant mon sens de la justice, de ternir quelque peu son image. Pour manifester sa reconnaissance envers les propriétaires du bazar Bloch qui lui ont rendu service, ma tante se propose de faire chez eux un modeste achat qui ne lui coûte pas trop, un petit jouet par exemple, qu'elle m'offrira ensuite, faisant ainsi d'une pierre deux coups. Je l'accompagne donc et elle me fait voir toutes sortes de jouets de pacotille. Aucun ne trouve grâce à mes yeux et je les refuse tous avec dédain. Agacée, elle en est réduite à acheter un jeu de société qui lui fait déboursier une somme notablement plus élevée que celle qu'elle avait prévue. Lorsqu'au retour je me prépare à emporter chez moi ce que je crois être « mon » cadeau, elle me le reprend d'un geste de rage : « Ah non alors ! Tu n'as pas voulu de ce que je t'offrais, tu ne l'auras pas ! » Humilié plus encore que frustré, je ne comprends pas sa colère.

De telles avanies ne parviennent pas à me gâter le plaisir des veillées chez mon oncle. Il a pris maintenant parti de son infirmité et ne semble plus en souffrir. Il a acheté pour ses déplacements une moto avec side-car qu'il utilise lorsqu'il se rend chez ses beaux-parents à Saint-Léonard. Plus tard il aura même une voiture. Mais il possède d'ores et déjà un instrument qui me fascine et dont je ne me lasse pas : un phonographe.

Lors des veillées d'hiver, j'attends avec impatience que, le repas et les insipides papotages de ma grand-mère terminés, mon oncle sorte le « phono », remonte la

manivelle et pose le premier disque. Ce sont pour la plupart des chansons anciennes que je connais par cœur et réécoute indéfiniment : « Pensées d'automne », « les Millions d'Arlequin », « Femmes que vous êtes jolies ! », des extraits d'opéras : « Mignon », « la Tosca », « Lakmé », dont ma tante ne peut entendre certains airs – celui de Micaela dans « Carmen » – sans verser quelques larmes, des mélodies langoureuses, voire sirupeuses : la « Sérénade » de Toselli, la « Rêverie » de Schumann. Un silence religieux s'établit, à peine troublé de temps en temps par quelque intervention incongrue de ma grand-mère que mon regard courroucé fait taire aussitôt. Ma tante, volontiers sentimentale, encourage mon goût pour la musique qui, pense-t-elle, révèle ma propre sensibilité !

La cousine Séraphine Aubert garde elle aussi une place privilégiée dans les relations de ma grand-mère. Son greffier de mari, qui en semaine ne quitte guère son bureau, passe ses après-midi de liberté au « cercle », une salle réservée du Café de la Comète proche de la gare, où se réunissent, pour jouer aux cartes, des hommes de son âge. Seule, sans enfant, elle aime bavarder des heures entières avec ma grand-mère dans son salon-salle à manger, richement meublé, bien chauffé, où je me sens à l'aise. Le « cousin » possède, dans une édition de luxe, toutes les œuvres d'Edmond Rostand. J'en feuillette respectueusement les pages, me gargarise des sonorités de certains vers qui m'enchantent :

« La haine est un carcan, mais c'est une auréole »

« C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière »,

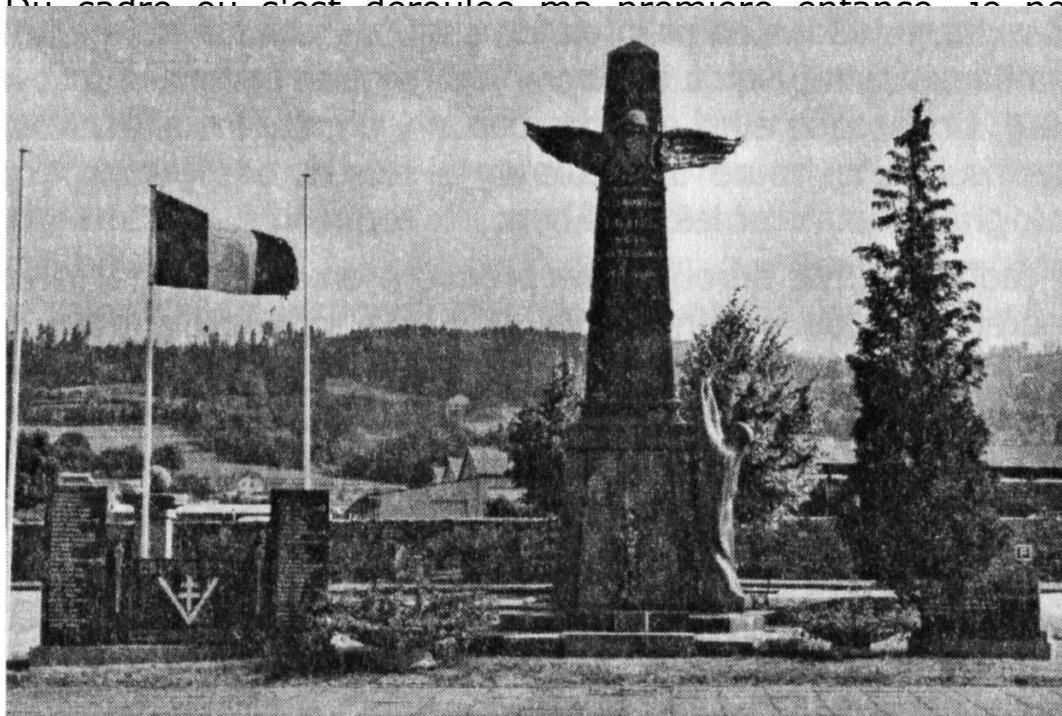
tout en écoutant distraitement les ragots qui alimentent la conversation. Parfois le ton devient plus grave et je dresse l'oreille. J'apprends alors que la cousine a une sœur à Nancy qui, mal mariée, a dû divorcer. Le sort de son fils l'inquiète qui fait son service militaire en Syrie et participe à des combats. J'entends prononcer des noms de villes inconnues : Alep, Latakieh, Deir-es-Zor. Ainsi, malgré la victoire, la guerre autre part continue. Elle ne finira donc jamais ! Je me replonge dans mes lectures et retrouve avec « L'Aiglon » un autre champ de bataille, celui de Wagram

peuplé par Rostand de fantômes aux voix sépulcrales dominées par celle de Flambeau, le grognard qui ne s'est battu « que pour la gloire... et pour des prunes ! »

A quatre heures, ma grand-mère sort les petits pains qu'elle vient d'acheter en passant à la boulangerie-pâtisserie Bonnechaux, et la cousine prépare le thé. On goûte, cérémonie quasi liturgique, dont les rites sont immuables. Le « cousin » rentre alors de son mystérieux « cercle » et il nous faut prendre congé, réintégrer notre appartement glacé.

Parfois le dimanche, trop rarement à mon gré, nous les accompagnons tous deux au « Théâtre populaire », lieu de promenade ainsi désigné du nom d'un édifice en bois construit dans la forêt, au-dessus de la gare, et où se donnent parfois des représentations en plein air. Un sentier y conduit qui grimpe parmi les sapins jusqu'à une sorte de terrasse dominant tout le bourg. Un kiosque ainsi que des bancs y ont été installés. Nous passons là une heure ou deux et je suis autorisé, sans trop m'éloigner, à explorer les sous-bois.

Du cadre où s'est déroulée ma première enfance, je ne



Le monument aux morts

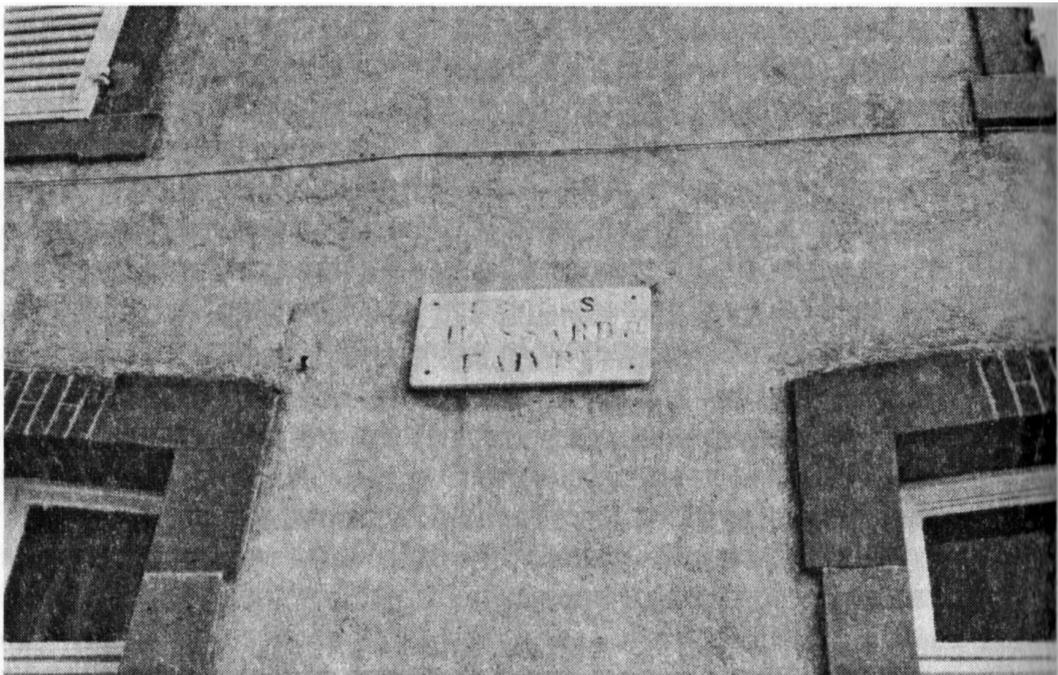
A l'occasion du certificat d'études, le vieil inspecteur Clémencet, qui a bien connu mes parents, a prévu une émouvante cérémonie à laquelle tout le personnel enseignant de l'arrondissement, réuni pour la circonstance, doit prendre part : une plaque commémorative apposée sur le mur extérieur de la salle de classe où ont enseigné mon père ainsi que son cousin et collègue Léon Faivre, morts l'un



Les écoliers de Fraize. Commémoration

et l'autre « au Champ d'Honneur », sera inaugurée. On m'a placé, comme il se doit, au premier rang, aux côtés d'Ariette Faivre, de six mois ma cadette, et nous sommes encadrés par nos familles respectives, ou ce qu'il en reste : ma grand-mère, ma tante Suzanne, la mère d'Ariette. Mon oncle, en grande tenue, arbore ses décorations. L'instant est solennel et les deux orphelins deviennent soudain le point de mire de toute l'assistance figée au garde-à-vous.

A un signal, le voile qui recouvrait la plaque tombe et laisse apparaître, gravé en lettres d'or, le nom qui désormais désignera le groupe scolaire : « École Chassard-Faivre ». Monsieur Clémencet s'avance alors, se penche paternellement vers moi, m'invite à lire à haute voix pour la galerie ce qui est inscrit sur la plaque. Sans doute a-t-il déjà préparé, et s'apprête-t-il à lire, le petit discours pathétique et patriotique destiné à exalter ma fierté de fils de combattant mort pour la France. Je m'y refuse obstinément. Il insiste. Je sens des regards pressants, presque suppliants, posés sur moi, prêts à larmoyer dès que j'aurai déchiffré ce nom glorieux qui est aussi le mien. Je me ferme de plus en plus, têtue, « buté comme un âne », me dira-t-on ensuite ; et l'inspecteur déçu et gêné, qui par ma faute a raté son effet, s'éloigne discrètement la tête basse.



La plaque sur les écoles (Photo 2003)

Chapitre 8. Les vacances aux Voivres

Lors des vacances de l'été 1920, contrairement à l'année précédente où ma marraine était elle-même venue me chercher, ma grand-mère décide de m'accompagner aux Voivres. Non point pour son plaisir, car elle déteste les voyages, mais parce qu'elle tient à s'assurer sur place et de visu qu'au cours de ce séjour aucun danger ne mettra ma vie en péril. Elle ne s'y résout pas sans états d'âme.

Tout d'abord elle réfléchit longuement à la cachette où elle dissimulera hors de portée des voleurs, dont elle a la hantise, les quelques titres bancaires et les pauvres bijoux qui font sa fortune. Je la revois, grimpée sur un escabeau, cherchant sur le buffet de la salle à manger l'endroit où elle estime qu'ils seront invisibles.

Vient ensuite le voyage lui-même dont je me fais une fête, mais qu'elle s'entend à me gâcher, car il est pour elle une corvée et elle tient à ce que nul n'en ignore. Arrivée à la gare, avec une bonne heure d'avance, elle s'assure que l'unique train rangé sur l'unique quai – Fraize est tête de ligne – va bien à Saint-Léonard, lieu du prochain changement. Pourrait-il aller autre part ? Lors du second changement à Épinal, au milieu du va-et-vient de la foule elle s'affole, harcèle de ses questions voyageurs et employés : « Le train pour Bains, s'il vous plaît ! » On lui indique un quai vers lequel elle se dirige en hâte ; mais le départ n'aura lieu que dans une heure. Un remords de conscience – on ne prend jamais trop de précautions – lui fait poser une dernière fois la question : « Le train pour Bains ? » « Dépêchez-vous ! » lui répond-on « là, en face ! » Et nous courons à perdre haleine, dégringolons l'escalier du couloir souterrain, remontons sur l'autre quai et nous engouffrons dans le « train pour Bains » au moment où retentit le coup de sifflet du départ. Fiers de notre exploit, nous reprenons notre souffle et nous installons confortablement. Le nez collé à la vitre, je regarde le paysage, attendant le prochain arrêt. J'entrevois au loin une gare que je reconnais à la rangée de sorbiers aux fruits rouges qui borde le quai. Mais que ce train va vite ! Jamais il ne pourra s'arrêter. Le train vient en effet de brûler la gare de Dounoux.

Inquiète, ma grand-mère interroge à nouveau. La réponse tombe comme un coup de massue : nous sommes bien dans le « train pour Bains », mais il s'agit d'un express qui ne s'arrête pas à la station de La Chapelle-aux-Bois où nous attend le char à bancs du parrain de Gremifontaine requis pour la circonstance. Bien mieux, ajoute un voyageur particulièrement alarmiste, il n'est pas sûr qu'il s'arrête à Bains ; il est fort possible que nous soyons contraints d'aller jusqu'à Aillevillers, localité totalement inconnue, dont le nom barbare suffit à donner le frisson.

Cette épreuve nous sera épargnée. En raison de la saison balnéaire, le train s'arrête bien à Bains, mais la gare est à quatre kilomètres du bourg d'où il nous restera encore le même trajet à accomplir pour atteindre la ferme des Voivres. Faut-il tenter l'aventure, ou se morfondre sur ce quai de gare en attendant Dieu sait quoi ? Ma grand-mère hésite longtemps avant d'empoigner la malle d'osier qu'elle traîne depuis le départ et de se mettre en route. Nous n'irons pas loin. Le « parrain Émile », ne nous voyant pas dans le train que nous aurions dû prendre, a deviné la mésaventure et nous apercevons soudain, au détour du chemin, son cheval blanc trottant allègrement à notre rencontre.

Ma grand-mère ne reste que quelques jours, juste le temps nécessaire pour transmettre ses consignes. Ma marraine se voit fermement invitée à bien me couvrir pour m'éviter des « chauds et froids », à prévenir mes initiatives saugrenues – elle n'a pas oublié l'incident des abeilles –, à m'interdire l'accès à ces lieux dangereux que sont étable, greniers à foin, et surtout « batterie » – elle entend par là le local où fonctionne la machine à battre le blé dont l'air est, selon elle, chargé en permanence de pernicious microbes et de poussières pestilentielles.

A peine a-t-elle quitté les lieux que, par ma faute, toute la maison est en émoi. Je m'éveille un beau matin avec de la fièvre qui, au cours de la journée, ne fait qu'empirer. Le soir je me mets à délirer, à pousser des cris inarticulés. Le « parrain de Bayecourt », mon subrogé tuteur, suprême recours dans les cas graves, est appelé en hâte. Toute la

famille, effrayée par mon air hagard, entoure mon lit. On me fait boire une tisane et je finis par m'endormir. Le lendemain je me réveille frais et dispos. Mon mal a disparu comme par enchantement. On l'attribuera à une séquelle de l'abcès à la gorge dont quelques mois auparavant j'avais failli mourir et ma grand-mère de Fraize ignorera toujours cette alerte.

Grâce à ma marraine qui a reporté sur moi l'affection qu'elle avait pour son frère et m'exhibe à tout bout de champ devant ses amis et connaissances, je suis devenu une véritable vedette. Je n'en tire aucune gloire. De ce rôle qu'il me faut jouer, je subis davantage les contraintes que je n'apprécie les bienfaits. On vante volontiers mes mérites, mais force est de constater que je ne réponds pas, et de loin, aux critères auxquels on se réfère communément pour juger d'un enfant qu'il est « bien élevé ».

De cela ma grand-mère de Fraize est bien évidemment responsable qui ne m'a pas appris à me tenir bien à table, à ne pas parler la bouche pleine, à dire poliment bonjour, à répondre avec aisance et naturel à qui m'adresse la parole. On me dit « intelligent », et j'ai en face des adultes l'air d'un simple d'esprit. Orphelin de guerre, on me comble d'égards, et je ne réponds par aucun merci. Décidément je ne suis pas à la hauteur de ma réputation. Qui remédiera à ces lacunes d'une éducation déficiente, sinon mon subrogé tuteur que son ancien métier qualifie hautement pour une telle mission ? Il va s'y employer, tout d'abord en cultivant mes talents, et parmi eux le plus spectaculaire, celui qui me mettra en valeur lors des réunions familiales : il enrichira mon répertoire musical.

Il est vrai que certaines chansons en vogue me sont encore interdites et le « parrain » n'a pas apprécié de m'entendre unjour interpréter une gaillarde cantilène apprise de Scolastique, la vieille voisine, et qui m'avait valu pourtant un énorme succès que je ne m'expliquais pas :

« Mon père me maria, ô tra-la-la, li-de-ra-la-la,
Mon père me maria avec un avocat,
Ha ! Ha ! ô tra-la-la, li-de-ra-la-la,

Avec un avocat ».

Je revois encore le sourire gêné du « parrain », imperméable, comme moi-même, mais pour d'autres raisons, à la gaudriole.

Son répertoire à lui, limité mais d'une autre tenue, emprunte tout à la fois au folklore et au patriotisme. Pour le folklore, il a exhumé un chant d'origine franc-comtoise dont je ne comprends pas le titre sibyllin : « La Cancoillotte », mais qui, sans que je sache vraiment pourquoi, fera beaucoup rire. Quant au patriotisme, le « parrain de Bayecourt » en fait d'autant plus profession qu'il n'a pas fait la guerre. Aussi estime-t-il de son devoir de faire célébrer par une de ses victimes le sacrifice des héros. Pendant des heures j'ai donc répété sous sa baguette :

« Quand la guerre survient,
Debout chacun s'élance
A l'appel des tambours
Aux accents des clairons... »

Suivait le refrain martial :

« En avant, soldats de la France,
Sous les drapeaux flottant au vent
En avant, pas de défaillance
En avant, en avant ! »

Longtemps je me suis demandé, moi à qui Monsieur Klein avait appris ce qu'était le « pas de chasseur », le « pas de gymnastique », en quoi consistait ce « pas de défaillance » qu'emboîtaient les « soldats de France » pour aller au combat.

Ai-je récompensé le « parrain » de ses efforts ? Je ne sais, mais j'ai souvenir d'un petit drame dont j'ai remâché encore longtemps après l'amertume. J'accompagne un matin mon cousin Roger à l'abreuvoir du centre où l'on conduit le bétail. Des femmes y lavent leur linge et j'y aperçois soudain, apparition inattendue, le « parrain ». Mon cousin, toujours bien stylé et qui connaît les bons usages, lance un

sonore « bonjour parrain ! » Surpris par cette présence insolite en ce lieu et intimidé par tous ces gens qui me regardent, je reste muet. Les conséquences ne se font pas attendre. Un quart d'heure plus tard, rentré à la maison, je vois surgir le « parrain », le regard courroucé. On me fait comparaître. J'écoute tout penaud une leçon de morale bien sentie et j'apprends qu'en punition je n'accompagnerai pas cet après-midi le « parrain » à la pêche au bord du canal. A vrai dire, ces parties de pêche où il faut attendre, immobile et silencieux, en regardant passer les péniches, que morde de loin en loin une perche ou un goujon, m'ennuient fort et je ne suis pas fâché d'y échapper. Mais je me sens mortifié, humilié, puni injustement. Et le regard réprobateur de ma tante et de ma grand-mère, pour qui le « parrain de Bayecourt » est une sorte de Dieu justicier, me blesse au plus profond.

C'est au cours de ces vacances que l'électricité fait son apparition. Des ouvriers, la plupart venus d'Italie – l'un d'entre eux s'installera au pays où il épousera la fille âgée de seize ans de l'unique épicière – envahissent le village. Les uns plantent des poteaux ; d'autres tendent des fils ; tous s'interpellent d'un point à l'autre dans une langue inconnue. Conscients de la révolution qui se prépare, les habitants tentent d'imaginer les bouleversements que l'« atrocité » – ma grand-mère n'a pas encore assimilé ce mot barbare – va entraîner dans leur vie. On fait appel aux « lumières » (!) du « parrain de Bayecourt » invité à donner son avis sur les avantages respectifs des ampoules transparentes et des ampoules translucides. On s'entretient avec gravité des dangers d'incendie que fait courir une telle installation. Mais on n'arrête pas le progrès et rares seront ceux qui, refusant l'invention diabolique, resteront fidèles à l'antique lampe à pétrole. Et continueront à se déplacer d'une pièce à l'autre avec la « lampe Pigeon » ou la « lampe tempête » d'autrefois.

Tout séjour aux Voivres exige l'accomplissement d'une corvée à laquelle je ne peux en aucun cas me soustraire. La politesse et les conventions familiales veulent en effet qu'à son arrivée comme à son départ « le fils de l'Émile » aille saluer ses multiples « oncles, tantes, cousins » qui peuplent

le hameau voisin de Gremifontaine, siège de la « tribu Chassard ». Le « parrain Émile » en constitue le pilier. Il tient une épicerie qu'il s'apprête à transmettre au fils d'un premier mariage de son épouse, la « marraine Mathilde », avant de se retirer dans un petit café dont ils deviendront propriétaires. Il a lui-même d'un premier mariage un fils, Albert, et une fille, Marie, lesquels ont déjà fondé une famille aux nombreux rejetons. Visiter les uns et les autres constituerait sans doute un exploit à ma mesure si, à la « tribu Chassard », ne s'en ajoutait une autre, celle des « Alexandre » apparentée à la « marraine de Bayecourt » et essentiellement constituée par le frère et les neveux de celle-ci, eux-mêmes mariés et déjà pères d'une abondante progéniture.

Il me faut donc, au début et à la fin des vacances, me soumettre à un rituel qui, préservant les susceptibilités des uns et des autres, satisfera du même coup aux convenances. J'en ai appris le déroulement quasi immuable : je dois à chaque visite subir tout d'abord les baisers sonores et odorants de chacun des membres de la smala, rougir ensuite modestement sous le déluge d'exclamations admiratives que me vaut ma bonne mine, adopter un air triste de bon aloi lorsqu'une ébauche de larmoiements me rappelle ma condition d'orphelin, boire quelque liqueur appropriée à mon âge – on n'ose pas encore m'offrir « une petite goutte », mais cela ne saurait tarder –, répondre de façon intelligente aux mêmes questions stupides, chanter enfin – clou de ma « prestation » – quelque chanson de mon répertoire. Moyennant quoi je peux prendre congé pour refaire, à quelques maisons de là, dans le même ordre et avec la même conviction, les mêmes gestes.

Ainsi se déroule, selon l'expression de ma marraine, ma « tournée pastorale » à Gremifontaine. D'abord accompagné par mon cousin Roger, j'apprendrai plus tard à le faire seul et j'y acquerrai une maîtrise dont je ne serai pas peu fier. Mais en 1920, je n'ai encore que huit ans et aujourd'hui je me souviens surtout de mon embarras, de mon air emprunté au cours de ces visites et du soupir de soulagement que je poussais lorsque, de retour aux

Voivres, je retrouvais mon environnement familial. Car en dépit de cette corvée traditionnelle, des taquineries de mon cousin, de la sévérité de mon subrogé tuteur, j'aimais les Voivres et j'y serais volontiers resté jusqu'à la fin des vacances si ma grand-mère, préoccupée par la prochaine rentrée, n'était déjà venue dès le début de septembre me rechercher.

Chapitre 9. 1920.

Je subis Monsieur Lalevée et je découvre le théâtre

Je passe à la rentrée d'octobre 1920 au cours élémentaire deuxième année dans la classe de Monsieur Lalevée. Fils de menuisier, il est lui-même un manuel, ce que souligne son aspect physique. Le visage rougeaud, taillé à coups de serpe, le poil rouge, il a la démarche pesante – et les gros sabots – des ouvriers de la filature voisine. Sa pédagogie, qui manque de souplesse, fait appel aux qualités dont il présuppose l'existence parmi sa clientèle d'enfants que leur milieu social défavorisé confronte précocement aux réalités concrètes de la vie : curiosité, esprit d'initiative, débrouillardise, souci d'efficacité. Ceux-là sont ses chouchous qui répondent à de tels critères. Il n'aime pas les rêveurs dont je suis. Aussi je le déteste et il me le rend bien.

Timide, je n'ose interroger le tailleur de pierres qui, sur la place de l'église, répond aux questions des élèves invités à préparer la prochaine « leçon de choses » sur l'exploitation du granit dans les Vosges et lorsque Monsieur Lalevée m'invite à exposer les résultats de mon enquête, je reste coi. Je ne participe pas à l'enthousiasme collectif lorsque notre maître se livre à une expérience audacieuse qui sans doute est longtemps restée dans les annales de la classe. Pourtant je ne l'ai pas oubliée.

Massés devant la fenêtre grande ouverte aux côtés de Monsieur Lalevée, nous attendons dans un silence de mort dix heures, l'heure fatidique. A cet instant précis, notre maître se met à agiter frénétiquement de la main droite un immense drapeau rouge. Sur la colline d'en face, à deux kilomètres à vol d'oiseau, Monsieur Bégât, le père d'un camarade soudoyé pour la circonstance, a aperçu le signal et tire un coup de fusil dont nous apercevons la fumée blanche. Monsieur Lalevée déclenche alors son chronomètre et six secondes plus tard seulement, nous entendons le coup. Une simple opération lui permettra de nous faire constater, aux applaudissements de toute la classe, que le son parcourt trois cent quarante mètres à la seconde. Plus que tous les autres, le fils Bégât peut se rengorger. Je suis le seul à ne pas participer à la liesse générale car, je dois l'avouer, je n'ai rien vu, rien entendu. On s'apercevra du

reste sous peu que je suis myope comme une taupe et que des otites à répétition me rendent périodiquement dur d'oreille.

Allergique aux astuces de Monsieur Lalevée, je suis sans doute beaucoup plus rebelle encore aux sanctions auxquelles il recourt pour restaurer une discipline parfois flottante. Ma sensibilité s'insurge lorsque soudain je le vois bondir de son bureau et fondre sur un camarade pris en flagrant délit de bavardage. Pinçant les petits cheveux près de l'oreille de sa victime hurlante, il la sort de son banc, la promène autour de la classe, tandis qu'un rictus de suprême jouissance défigure son visage. Certes mon statut d'orphelin, fils de collègue « mort pour la France », m'épargne de tels traitements, mais il ne me dispense pas des sarcasmes que me valent mes maladresses et parfois même mes incartades, et je ne lui pardonne pas d'avoir dû un jour, en guise de punition écrite, conjuguer à tous les temps de tous les modes le verbe « braire comme un âne » dont l'imparfait du subjonctif me plongea dans des abîmes de perplexité. A quel point me terrorisaient les méthodes dont Monsieur Lalevée était coutumier, une anecdote de ma vie scolaire, liée à un incident familial, en fournit l'illustration.

C'est jour de congé. Ma grand-mère, assise auprès de moi qui suis plongé dans mes lectures, paraît assoupie, lorsque soudain elle s'affaisse de sa chaise et tombe à grand bruit de tout son long sur le plancher. Elle est sans connaissance et je crie, affolé. Mais elle se relève, hébétée, au bout de quelques minutes. Elle saigne et gardera pendant des jours à l'œil droit un hématome qui prendra toutes les couleurs de l'arc en ciel. Ce malaise, conséquence probable d'une hypertension non soignée, que de fréquents saignements de nez auraient dû révéler, n'aura pas de graves conséquences et ma grand-mère, arguant du fait que de sa vie elle n'a eu recours à un médecin, refusera de se faire soigner ; mais elle me fournira le prétexte d'une ruse audacieuse que, compte tenu de ma timidité naturelle, personne jamais ne soupçonnera.

Ma mémoire, infaillible lorsqu'il s'agit d'apprendre une récitation, se révèle totalement défaillante à l'égard des dates historiques : j'ignorerai toujours quand eut lieu la bataille de Marignan ! Or Monsieur Lalevée fait périodiquement réciter les dates des règnes des rois de France, celles des batailles etc. Longtemps à l'avance je m'épouvante à la pensée de l'interrogation qui m'exposera à la risée de mes camarades et à la note désastreuse qui, la sanctionnant, me fera honte. Un beau jour, je décide de « couper », comme on dit, à la prochaine. Le moment venu, je prends donc mon courage à deux mains et, d'une voix mal assurée, demande au maître la permission de me rendre à la pharmacie pour y acheter les médicaments dont ma grand-mère malade a besoin. Sans doute pense-t-il à autre chose, car il acquiesce distraitemment – m'a-t-il seulement entendu ? – et je pars sans demander mon reste. Mais il me faut, pour sortir de la cour, déserte à cette heure et dont la porte est fermée, gagner en rasant les murs le couloir du bâtiment où habite mon oncle qui donne directement sur la rue. Là il ne me restera plus qu'à convaincre le Cerbère, en l'occurrence la « vieille Marianne », de m'ouvrir pour que je puisse bondir... vers le cimetière voisin où, dissimulé derrière une pierre tombale, j'attendrai patiemment que la sonnerie de quatre heures libère l'ensemble des écoliers. Alors, mêlé à eux, je pourrai, la conscience tranquille, rentrer triomphalement à la maison.

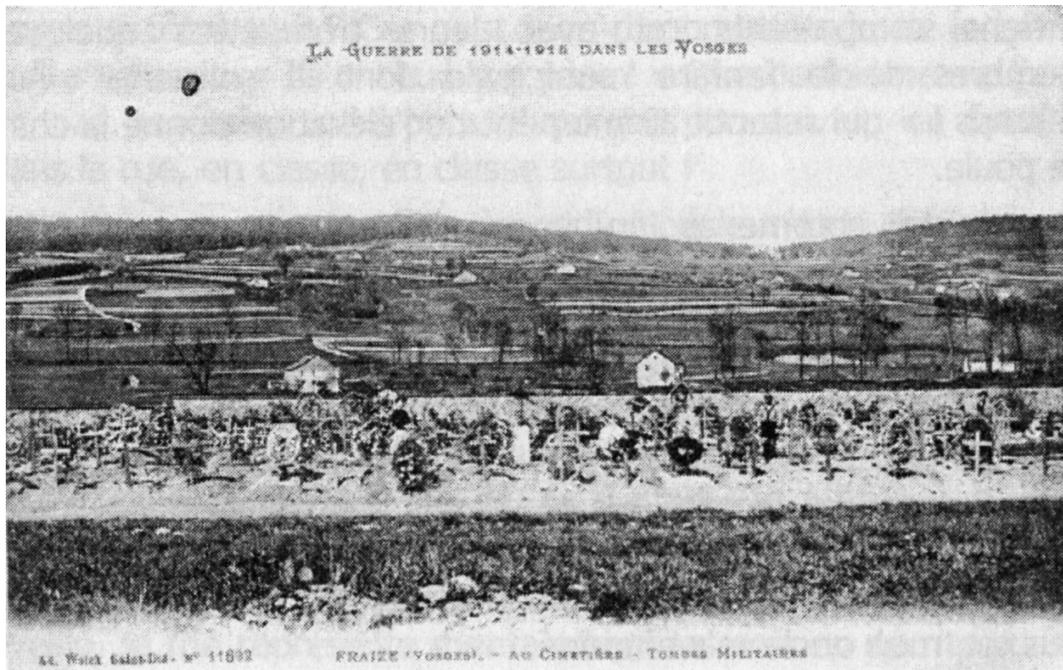
La « vieille Marianne », que je viens de mentionner, occupe dans la longue série d'employés de maison qui ont défilé chez mon oncle, une place de choix. Serveuse dans un café, elle a pendant des années amusé les clients par sa faconde et ses réparties, avant d'accéder à cette promotion sociale que représentait pour elle l'entrée au service d'enseignants. C'est une petite vieille joviale et ratatinée, toujours à l'affût de cancons dont elle se fait l'écho en les amplifiant, dans un langage truculent mêlé de patois. Ma grand-mère trouvera en elle une partenaire rêvée. A cette époque, le père de ma tante, agent d'assurances et propriétaire d'une petite maison dans un village voisin, vient de perdre sa femme, et il ne trouve rien de mieux que de s'installer chez sa fille et son gendre. Colère de ma grand-mère qui voit ce vieillard

encore vert, vivant aux crochets de son fils, tandis que celui-ci, tout estropié qu'il est, doit se consacrer aux tâches ménagères, faire la vaisselle, les commissions en ville etc. Il y a plus ! Le « vieux Baroudel » -ainsi le désigne-t-elle – a une réputation bien établie de « coureur » que favorise sa profession, et les anecdotes graveleuses courent sur son compte, complaisamment rapportées par Marianne dont la vertu aurait été elle-même plusieurs fois mise en péril ! Mon innocence présumée me vaut d'avoir été témoin de confidences mezza voce, avec clins d'œil complices, rires sous cape, indignations feintes. Je ne comprends pas, mais je devine, et je suis prêt à partager l'horreur qu'inspirent aux deux femmes le crâne luisant, les sourcils broussailleux, les yeux de satyre de ce « lion devenu vieux ».

Ma tante bien entendu n'est pas épargnée à qui Marianne prête des sentiments inavouables pour Mademoiselle Broccoli, jeune institutrice venue récemment de sa Corse natale, et dont l'accent méridional et l'air éploré ajoutent encore au charme juvénile. Elle ne supporte pas de devoir passer l'hiver « au milieu des glaces », parmi des Vosgiens, gens frustes à peine sortis de la barbarie. Émue par cette fragilité et séduite par tant de grâce, ma tante l'a prise sous son aile, l'invite fréquemment, passe auprès d'elle des soirées entières. Désormais, « à la veillée », ma grand-mère et moi ne sommes plus que d'insignifiants comparses. Il n'y en a plus que pour « Ketty » (c'est son nom familial) dont on écoute avec ravissement le babil aussi vide que mélodieux. Ma tante s'extasie sur ses « beaux yeux » et prétend que tout être, même le plus laid, garde dans son visage quelque chose de séduisant : le nez, le front, la bouche... Et de passer en revue les visages de chacun.

Lorsque vient mon tour, j'attends patiemment, sans illusions et d'avance résigné, le verdict. Longtemps elle hésite, fait la moue, puis du bout des lèvres et sans conviction déclare : « Jean ? ... Oui, peut-être aussi les yeux ! » Je les baisse, nullement flatté, car je sais depuis toujours – on me l'a tellement dit – que je suis laid. Mais je n'envie pas pour autant Ketty à qui j'en veux de me priver, par son encombrante présence, de mon cher phonographe.

Son règne sera du reste de courte durée et elle obtiendra rapidement son changement pour des deux plus cléments.



Le cimetière

Ma tante a un frère instituteur qui, gravement gazé dans les tranchées vers la fin de la guerre, vient d'être nommé à Fraize. Il a récemment épousé une fille de Gérardmer, très jeune, brune, dont la séduction ne le cède en rien à celle de Mademoiselle Broccoli. Un jour, il frappe à notre porte, soutenant sa jeune femme très pâle, à moitié évanouie, que ma grand-mère fait asseoir à la cuisine. Terrorisé, je la crois déjà morte et m'apprête à courir chez le médecin ; mais la sérénité de ma grand-mère me rassure quand, non sans étonnement, je la vois sortir du placard une bouteille de liqueur dont un petit verre suffit à reconforter et à remettre sur pieds la jeune Madame Barouzel. Quelques mois plus tard, la naissance d'un bébé prénommé Jacques procurera à ma tante le « vrai » neveu qui lui manquait et qui désormais suffira à son affection. Je n'avais été pour elle qu'un substitut provisoire dont elle pouvait désormais se passer.



Les morts de la guerre

En 1921, la guerre est loin, mais ses traces subsistent. Un peu partout s'élèvent les monuments du souvenir. Place de la Gare, autour d'un mince obélisque de granit qui porte sur son socle les noms des disparus, une foule recueillie s'est rassemblée. Des notables, députés, maires, professionnels des discours patriotiques, font parler les morts et glorifient leur mémoire. Une cérémonie semblable a lieu au cimetière militaire, suivie d'une messe à laquelle participent avec leurs drapeaux les anciens combattants, et avec leurs trompettes quelques membres de la fanfare municipale dont la sonnerie « Aux Champs ! » qui retentit au moment de l'élévation donne la chair de poule.

J'y assiste comme à un spectacle auquel ma condition d'orphelin m'assure une place privilégiée. Mon nom ne figure-t-il pas parmi ceux des héros dont on célèbre le sacrifice ? Si je n'en conçois aucune fierté, je ne m'interroge pas davantage sur le bien-fondé de l'hécatombe. Il m'arrive

même de vibrer à tel discours cocardier dont m'éblouit la grandiloquence. Pourtant, dans l'ensemble, la part que je prends aux manifestations des adultes ne va guère au-delà d'une intense curiosité. J'ai encore dans l'esprit l'image d'une réunion électorale à laquelle, un an plus tôt, mon oncle m'a entraîné.

Dans une salle de la mairie s'affrontent deux candidats. Le premier, nerveux, agressif, un petit gringalet dont le nom – il s'appelle Mervelet ! – lui va comme un gant, se présente comme communiste, alors que son adversaire, porte-parole des anciens combattants, n'est autre que René Fonck, as de l'aviation, Vosgien d'origine. La passe d'armes promet d'être passionnante. Quelle n'est pas ma déception lorsque je m'aperçois que ce héros tant célébré encaisse d'autant plus mal les coups redoublés de son adversaire qu'il est affligé d'un fort bégaiement. Il n'en deviendra pas moins parlementaire dans la nouvelle chambre « bleu horizon ».

Sans doute paraîtra-t-il prétentieux d'affirmer qu'une vocation peut naître chez un garçon de neuf ans à peine, docilement soumis au monde des adultes, étroitement conditionné par son entourage et dénué de tout esprit critique. J'ose le faire pourtant et je garde la conviction que le germaniste que je suis aujourd'hui et que rien apparemment ne me prédisposait à devenir, existait déjà en germe chez cet enfant, orphelin de guerre, élevé dans le culte de la patrie, la haine du « boche » et le souvenir des martyrs. Sinon aurais-je tant souhaité plus tard apprendre à connaître, à aimer peut-être, ceux qu'on m'avait appris si tôt à haïr ? Car c'est bien d'apprentissage de la haine qu'il s'agissait. « Ils ont tué ton père ! » Que de fois ne me l'a-t-on pas assénée, cette phrase qui me poursuivait, en famille, dans la rue, en classe, en classe surtout !

Deux fois par semaine, l'après-midi, Monsieur Lalevée, que ses compétences ont désigné pour initier les grands élèves du cours complémentaire aux métiers manuels : menuiserie, serrurerie, forge, disparaît à « l'atelier » et laisse la place à Monsieur Legras, le directeur, dont les fonctions et les longues moustaches grises imposent le respect. Nous lisons alors interminablement dans nos livres

de lecture, à l'appel de nos noms, le même texte toujours recommencé qui peu à peu nous endort. Malheur pourtant à qui ne suit pas ! Pour me tenir éveillé, je me représente mentalement les scènes décrites dans des textes choisis davantage pour leur inspiration patriotique et revancharde que pour leurs qualités littéraires. On y raconte l'histoire de « Tue-Boches », le chien des tranchées, doux comme un agneau, mais féroce avec l'ennemi et dont le nom définit si bien la fonction ; celle de « l'enfant au fusil de bois », fusillé pour avoir mis en joue les « Boches » avec son inoffensif jouet ; celle de ce soldat noir, soldat exemplaire, toujours réjoui, qui rêve de tuer assez de « Boches » pour que rapidement finisse la guerre et qu'il puisse « retourner à son douar » ; celle enfin du « Petit Poucet », version moderne du conte de Perrault, surpris au milieu de ses occupations pacifiques par l'ogre teuton qui s'apprête à le dévorer. De ce manichéisme sommaire je ne saisis pas encore la nocivité. Je me le remémorerai plus tard avec colère et dégoût ; et le souvenir de cette ignoble « littérature » contribuera pour une large part à conforter mon « pacifisme » ultérieur.

Je continue de vivre au rythme de l'école qui, plus que jamais, reste mon domaine, et je me réjouis, au cours de cette année 1921, de la voir faire peau neuve. Un nouveau groupe consacré aux filles vient en effet de se construire. Parfaitement symétrique de celui dorénavant réservé aux seuls garçons, il s'élève de l'autre côté de la rue, là où s'étendaient jardins et prairies. Le mur qui, dans l'ancienne école, séparait filles et garçons est détruit, de même que le « vicariat » qui abritait l'école maternelle et le logement de mon oncle. Celui-ci doit déménager dans un confortable appartement de quatre pièces situé au premier étage du nouveau bâtiment.

Si l'école joue dans ma vie un rôle de premier plan, je la ressens souvent comme une contrainte à laquelle j'essaie de plus en plus d'échapper. Ma tante, qui me trouve « empoté », encourage mes timides initiatives d'émancipation que ma grand-mère de son côté s'ingénie à freiner. Certes elle m'autorise à jouer avec de petits voisins, tout en me surveillant de sa fenêtre, mais je n'ai droit qu'à

des partenaires soigneusement triés sur le volet et l'espace réservé à nos ébats reste étroitement confiné à la cour entourée de murs d'une maison voisine dont les propriétaires absents ne réapparaissent que l'été. J'y retrouve René et Henri Barthélémy, garçons doux et paisibles qui ne feraient pas de mal à une mouche, et parfois le frère bossu et simple d'esprit de Mademoiselle Wald, la catéchiste, dont l'innocence bien établie est pour ma grand-mère sécurisante. Elle accepte de moins bonne grâce que je fréquente parfois les deux fils du ferblantier dont l'allure prolétaire et la propreté douteuse risquent de me contaminer, et elle réproouve totalement l'intérêt que m'inspirent les prouesses sportives d'un garçon déluré surnommé pittoresquement « Caboula », expert au saute-mouton, et qui grimpe aux arbres comme un singe.

A vrai dire, ses craintes pour l'enfant fragile et vulnérable que je suis sont peu fondées. Nos jeux, dont toute brutalité est exclue, sont essentiellement les billes, avec toutes sortes de variantes, aux règles compliquées, sources d'interminables contestations. La « cachette » comporte certes davantage de risques, car la tentation est grande de rechercher, pour s'y dissimuler, des perchoirs inaccessibles ou des lieux interdits. Il arrive qu'une chute malencontreuse suivie de cris provoque un attroupement dans la rue ou que l'un de nos compagnons de jeu se voie expulsé d'une cave ou d'un lieu privé où il avait cru pouvoir se réfugier. Alors ma grand-mère, attirée par une agitation inaccoutumée, apparaît à la fenêtre et, à grand renfort de gestes véhéments et de cris, m'enjoint de rentrer au plus vite.

Un jour, je reçois en plein front une pierre lancée par un maladroit qui sans doute ne m'était pas destinée. Le sang jaillit abondamment et je pousse des hurlements. Surgit alors ma grand-mère, telle une furie ; elle bondit chez la mère du coupable qui n'en peut mais et lui fait une scène dont la rue entière est témoin. Jamais plus les deux femmes ne s'adresseront la parole.

Les jeux ne sont pas ma seule distraction. Entre Fraize et Plainfaing s'est installé un cinéma. C'est une grande salle nue, avec des bancs sans dossier de part et d'autre d'une

allée centrale. Au fond, sur un grand écran, défilent des images encore muettes. Un pianiste ou un violoniste du cru assurent l'accompagnement musical, s'efforçant de créer une ambiance en rapport avec les scènes du film. Celui-ci est à épisodes, de sorte que seuls les spectateurs assidus à chaque séance hebdomadaire peuvent en suivre l'action. Pour ma grand-mère, qui n'est sensible qu'aux images, l'inconvénient est minime. Quant à moi, comme le singe de la fable, je ne vois pas grand-chose. Et pour cause ! Je suis « beuloup » (myope).

Nouvelle occasion pour ma grand-mère de se lamenter : non seulement je ne suis pas une fille, mais je ne dispose même pas des avantages de tant d'autres garçons. En effet je suis laid, sans cœur, stupide et pour achever le tout... infirme ! On me mène à Saint-Dié chez un jeune oculiste ami du fils pharmacien de Monsieur Legras et je me retrouve affligé d'affreuses lunettes de fer qui sans cesse me glissent sur le nez et m'enlaidissent davantage. J'y gagne du moins, lors de la prochaine séance de cinéma, de pouvoir lire à haute voix comme tout le monde, et en y mettant le ton, le texte des dialogues pathétiques échangés par les personnages du film et qui s'affichent sur l'écran.

Une fois par mois a lieu, au « Cercle catholique », aussitôt après les vêpres, une séance récréative. C'est pour moi un jour de réjouissance dont l'approche me met en transes. Cinéma et théâtre y alternent, mais j'apprécie surtout les représentations théâtrales dont j'admire décors et acteurs. Ma grand-mère à qui mon absence permet de jouir de quelques heures de tranquillité consent volontiers à me remettre les quelques francs nécessaires, vivement désapprouvée par ma tante anticléricale qui, elle, se refuse à « faire gagner le curé », ennemi juré des instituteurs laïques. Les organisateurs, soucieux d'éviter une mixité propre à mettre en péril la vertu des acteurs et plus encore des actrices, ont choisi des pièces « unisexes », ce qui limite considérablement le répertoire. Lorsque, dans une pièce à distribution exclusivement féminine, la présence d'un homme se révèle absolument indispensable, le rôle est tenu par la nièce de Monsieur le Curé, jeune personne douée pour la comédie, mais sans grâce, jugée

suffisamment asexuée pour n'éveiller chez le spectateur aucune pensée équivoque, aucun désir concupiscent. Avouerai-je pourtant que j'ai vu sur la scène du « Cercle catholique » des pièces qui m'ont profondément bouleversé ?

La scène se passe sous la Rome antique, pendant les persécutions des premiers chrétiens, dans un décor néronien d'incendies dont en coulisses des feux de Bengale simulent les sinistres rougeoiements, et j'assiste au martyre d'une jeune vierge. Elle est là, debout, les cheveux défaits, toute droite dans sa longue robe blanche, liée à un poteau. Héroïque, elle prie, le regard tourné vers le ciel, cependant qu'un soldat romain (la nièce du curé !), casque en tête et bardé de fer, lève la lance qui va la transpercer. La chute du rideau nous épargne la suite, mais je sais que cette vierge innocente – elle l'est encore aujourd'hui à plus de quatre-vingts ans ! – dont je ne suis pas seul à admirer la beauté, est la grande sœur d'un de mes camarades. Elle restera pour moi, sans l'avoir jamais su et pendant des années, un objet de vénération. Je ne crois pas lui avoir jamais adressé la parole.

Une autre pièce, d'avant-garde celle-là – pour l'époque du moins – et dont j'aurais aimé incarner le héros : un père s'apprête, pour l'anniversaire de son jeune fils, à lui offrir un phonographe, un modèle ancien à pavillon, et enregistre sur le rouleau de cire le texte émouvant qu'il lui dédie. Surgit un malfaiteur masqué qui le tue. L'enquête policière déclenchée après le meurtre piétine et déjà on renonce à retrouver le coupable lorsque le fils de la victime découvre soudain le rouleau de cire qui porte gravé l'enregistrement, le pose sur l'appareil, écoute la voix d'outre-tombe soudain interrompue par le geste meurtrier, mais pas avant que la victime, reconnaissant son assassin, crie son nom et dénonce ainsi le coupable. J'entends encore les accents déchirants du jeune héros, un écolier à peine plus âgé que moi : « C'est la voix de mon père ! C'est la voix de mon père ! »

A ces mélodrames où Margot n'était pas seule à pleurer, faut-il ajouter les comédies désopilantes qui me trouvaient

tout aussi bon public, mais aussi les films à grand spectacle : « Le Miracle des Loups », et celui qui longtemps hantera mes nuits de cauchemars dont je me réveillerai la gorge serrée, trempé de sueur : « Victime ».

Un homme injustement condamné à la chaise électrique, attend la mort. Son avocat vient de découvrir la pièce à conviction qui l'innocente, mais il ne dispose que d'une heure pour parvenir à temps au lieu du supplice. Et l'on voit en alternance, se déroulant en temps réel, la course échevelée de l'avocat et les préparatifs de l'exécution, tandis qu'en surimpression apparaît périodiquement sur l'écran le cadran dont les aiguilles insensiblement se rapprochent de l'heure qui marquera l'instant fatal. Comment, malgré l'inévitable « happy end » attendu, résister à un tel suspense ?

De telles séances étaient pour moi une évasion. J'oubliais tout et pourtant je ne pouvais m'empêcher de penser, au fur et à mesure que le spectacle se déroulait, à la fin qui inéluctablement se rapprochait et me ferait retourner à la plate monotonie de la vie quotidienne. Cette perspective gâtait quelque peu mon plaisir, tout comme chez l'adulte la certitude de la mort, toujours sous-jacente dans son esprit et dont il sent chaque jour se rapprocher l'échéance, assombrit parfois sa joie de vivre.

J'éprouvais, au cours de mes vacances aux Voivres, le même malaise et je voyais chaque fois avec mélancolie diminuer avec une désolante rapidité le nombre des jours qui me séparaient du retour. J'ai maintenant neuf ans révolus. Ma grand-mère, qui garde des péripéties de son dernier voyage un amer souvenir, a décidé que mon cousin, qui en a tout juste quatorze, viendrait lui-même me chercher à domicile et me prendrait en charge jusqu'à destination.

Chapitre 10. Rayon de soleil aux Voivres

Je me retrouve donc aux premiers jours d'août en pleine nature, libre comme l'air, délivré pour un temps de la pesante sollicitude de ma grand-mère, accueilli par une tante et une autre grand-mère que je sais disposées envers moi à toutes les indulgences. Sur elles comme sur leur entourage, je régnerai sans partage, loin des contraintes scolaires, du maître redouté dont je suis définitivement débarrassé, puisqu'à la rentrée je passerai au cours moyen, la classe du certificat d'études.

Toutes les activités de la campagne qui jalonnent mon séjour m'intéressent. J'y participe avec zèle. J'aime leur variété et chacune d'elles m'apporte une joie nouvelle. Il y a d'abord la récolte des cerises où, perché sur un « montant », longue tige de bois munie de courtes barres transversales qu'on appuie à l'arbre et qui permet d'en atteindre la cime, mon cousin Roger se livre à de périlleuses fantaisies acrobatiques. Plus prudent, je ne me risque qu'aux premières branches et me gave de fruits plus vite que je ne remplis mon panier.

Puis vient la fenaison. La faucheuse, tirée par deux bœufs dont l'un à gauche répond au nom de « Pommet », l'autre à droite à celui de « Folio », tourne autour du champ. Armé d'un fouet, mon cousin, assis sur le siège métallique fixé à la machine par une tige flexible, dirige les bêtes d'une voix sonore : « Dia, Pommet ! Hue, Folio ! » Assis auprès de lui sur un siège plus petit, je suis du regard la scie qui abat en les cisillant les tiges de trèfle ou de graminées. Soudain une grenouille jaillit et tente de fuir à grands bonds ; mais déjà je suis à terre, la poursuis et avant qu'elle n'ait regagné les hautes herbes, ma main l'emprisonne. D'un geste rapide et précis je la décapite au couteau, l'introduis gigotante et dégoulinante de sang dans une vieille chaussette qui me sert de sac et pique un cent mètres pour rattraper la faucheuse qui poursuit son chemin. Le pré une fois fauché, on fane, occupation moins passionnante, réservée aux femmes, dont les « hâlettes » blanches rappellent étrangement les coiffes aux longues ailes flottantes des sœurs catéchistes.

A la fenaison succède la moisson. On a adapté à la scie de la faucheuse une sorte de tablier que, de son siège, à l'aide d'une pédale, mon cousin peut relever et abaisser, afin de laisser tomber la javelle qui sera ensuite détournée pour permettre à la machine d'effectuer le tour suivant sans écraser les épis déjà moissonnés. Les javelles sont ensuite disposées sur des liens fabriqués antérieurement à l'aide de longues tiges de seigle dont les épis ont été battus au fléau sur l'aire, puis on lie les gerbes qui seront ensuite dressées, par groupes de six ou huit, en « gerbées », surmontées d'une dernière gerbe tête en bas, formant un chapeau protecteur. Là encore mon rôle se limite à chasser la grenouille et – mais seulement lorsque l'orage menaçant exige des bras en renfort – à approcher les gerbes de la voiture sur laquelle mon cousin les reçoit au bout d'une fourche et les dispose tête-bêche avec un art consommé. Son chargement bien serré par une longue corde fixée aux deux extrémités, la voiture part en brinquebalant sur des chemins aux profondes ornières jusqu'à la ferme où elle est déchargée.

La moisson terminée, vient le battage. Certes ma grand-mère de Fraize m'a défendu d'y participer, car poussières et microbes risqueraient de mettre à mal ma santé fragile, mais elle n'est pas là et je n'ai cure de ses interdictions. Je tourne avec les bœufs dans le manège et fais claquer mon fouet, juché sur une sorte de balançoire fixée à la pièce de bois horizontale dont la rotation entraîne la mécanique ; ou bien je présente les gerbes dont je dénoue les liens à ma grand-mère qui, sur le grenier, « engrène » les épis : entraînés par un rouleau qui les broie, ceux-ci disparaissent dans la machine et ressortent sous forme de paille que mon cousin, dans la grange, reçoit sur sa fourche, noue en bottes qu'il entasse dans l'entrée dont l'ouverture se referme peu à peu, tandis que derrière la machine le grain s'écoule dans une vaste cuve. Il faudra ensuite le « vanner », le mettre en sacs, le conduire au moulin.

Pour clore tous ces travaux – et mon départ est maintenant tout proche – il reste encore les regains, la récolte des mirabelles, celle des premières pommes et les longues

soirées « au champ », à la garde des vaches, jusqu'au coucher de moins en moins tardif du soleil.

Ainsi se déroule la vie à la campagne dont la variété m'enchanté. Mais il existe aussi des moments privilégiés qui donnent à certains jours un relief particulier. Tel est le vendredi, jour de marché à Bains, la petite station thermale voisine. Ma tante qui la veille a fabriqué son beurre dans une antique baratte prépare plusieurs pains d'une livre et d'une demi-livre qu'elle orne de dessins linéaires tracés à l'aide des dents d'une fourchette, puis enveloppe dans une large feuille de chou. Vêtue de ses plus beaux atours, elle part de bon matin, un grand panier sous le bras. Nous parcourons à pied les quatre kilomètres qui nous séparent de la ville qu'encombrent les « baigneurs » et attendons les clientes attirées venues chercher leur livraison hebdomadaire : beurre, œufs, parfois un poulet. A leur approche, ma tante se fait soudain servile et sa voix prend des intonations mielleuses inhabituelles. Ma présence déclenche automatiquement un disque trop connu qu'accompagne le non moins inévitable larmoiement. J'essaie de me mettre à l'unisson, de me montrer digne de la pitié que je lis dans le regard de ces dames qui ont quitté la grande ville pour faire une cure de jouvence au milieu des paysans vosgiens, de me persuader que je suis en effet un « pauvre orphelin », « pipile de la nation », fils de héros, dont la mère n'a pas survécu à « l'amnistie », que sa grand-mère gâte trop, élève mal, mais qui est si « intelligent » et doué d'une si belle voix ! Peu s'en faut qu'on ne me fasse chanter « Sur les Flots bleus » au milieu de la foule du marché et qu'au larmoiement succèdent... les grandes eaux. On parle de moi comme d'un objet. Gêné je baisse les yeux et prends un air stupide, indigne de ma réputation.

Une autre distraction m'est fournie par la tournée chaque samedi du boulanger et du boucher venus de la ville voisine. Alors des fermes avoisinantes accourent les ménagères qui entourent la voiture et pour la semaine font leurs provisions. A chaque passage du boucher ma tante achète le pot au feu qui le dimanche variera le menu exclusivement composé en temps normal de lard et de légumes, toujours les mêmes : pommes de terre et choux,

pois et haricots étant réservés aux conserves qu'on utilisera en hiver. Au boulanger, elle achète, en plus des énormes miches de pain de quatre livres qui feront la soudure avec le prochain passage, un petit pain tout frais pour moi seul, régal hebdomadaire devenu tradition, qu'elle accompagne d'un morceau de saucisson cuit.

Une dernière réjouissance précède immédiatement mon retour : la fête patronale du village voisin de La Chapelle aux Bois. « L'oncle Édouard » et sa femme, un vieux couple apparenté à la famille paternelle de mon cousin Roger, nous reçoit. Ce jour-là, ma tante fait étalage de prévenances et d'amabilités à l'égard de cet homme austère et solennel dont j'apprendrai plus tard qu'il est un « oncle à héritage ». Il n'apparaît du reste qu'au moment du déjeuner, la carnassière bien remplie, car la fête du village coïncide avec l'ouverture de la chasse, et il a toute la matinée arpenté les champs des alentours. C'est un ancêtre vénérable qu'on m'a appris à respecter et je ne pipe mot au cours du morne et ennuyeux repas dont mon cousin cette fois est le point de mire. Succède la visite aux baraques foraines, puis au bal que commence à fréquenter mon cousin plus âgé. Je dois me contenter du cinéma ambulancier sommairement installé dans un pré et nous rentrons tous, en pleine nuit, par le sentier désert qui traverse le « Grand Bois ».

Bien des années après, mon cousin devenu adulte prendra en charge « l'oncle Édouard » devenu veuf qui, d'un seul coup, perdra son aura de respectabilité. Privé de ses biens généreusement distribués avant l'heure, tourmenté par sa prostate et perclus de rhumatismes, il ne sera plus guère qu'un objet encombrant que ma tante traitera avec cette brusquerie mêlée de condescendance qu'on réserve aux débiles légers, aux vieillards et aux enfants.

Un autre vieillard connaîtra un meilleur sort : un matin, le « parrain de Bayecourt », dont l'apparition quotidienne armée d'un pot au lait se situe invariablement le soir après la traite des vaches, surgit impromptu pour nous annoncer que son beau-père, que nous appelons « le vieux parrain », vient de tomber du grenier à foin en allant y chercher un fagot. Il a quatre-vingt-dix ans. Le crâne fracturé, il a peu

de chances de s'en sortir. Le curé qui au même moment passe à bicyclette hésite à poursuivre sa route. Il rentrera finalement assez tôt pour lui donner les « derniers sacrements ». La mort du « vieux parrain », qui ne parlait que patois et que je connaissais à peine, ne m'affligera pas outre mesure, non plus du reste que sa fille et son gendre qui, lors de la veillée mortuaire, accueilleront chacun des visiteurs du même refrain suave : « Il valait mieux ça plutôt que de traîner dans un lit ! Au moins il n'a pas souffert ! »

Chapitre 11. 1921-22.

M.Jacquot

L'année scolaire 1921-1922 commence pour moi dans une classe dont le maître jouit, parmi ses collègues et dans le pays, d'une grande renommée. Il est par ailleurs l'époux de la directrice du groupe des filles où enseignait ma mère. Il enseigne lui-même au cours moyen et prépare ses élèves au certificat d'études où ils obtiennent d'excellents résultats. Je serai pendant deux ans son élève.

Monsieur Jacquot est grand, mince, nerveux, doté d'une moustache aux pointes relevées et, aux dires de ma tante, d'une voix de... « centaure » ! On redoute sa sévérité, mais on loue son équité et il possède surtout de multiples talents.

C'est tout d'abord un excellent musicien qui a inauguré dans sa classe une méthode révolutionnaire d'enseignement musical dont l'efficacité suscite l'admiration générale : les sept notes y sont remplacées par les sept premiers chiffres qui, barrés obliquement de gauche à droite ou de droite à gauche, deviennent dièses et bémols, surmontés de traits simples ou doubles, se transforment en croches et doubles croches, suivis d'un, deux ou trois points en blanches, blanches pointées et rondes... Mais surtout Monsieur Jacquot, avec les doigts de la main (le pouce : do, le pouce et l'index : ré, les trois premiers doigts : mi etc.) est capable de faire chanter toute la classe et lorsqu'il se sert de ses deux mains, avec une dextérité de prestidigitateur, c'est un chœur à deux voix qui s'élève, une mélodie improvisée. Alors les passants s'arrêtent dans la rue, médusés, l'oreille tendue vers ces voix célestes.

Lorsqu'une cérémonie commémorative a eu lieu récemment au monument aux morts, c'est à Monsieur Jacquot et à ses élèves, renforcés par quelques grands du cours complémentaire, qu'on a fait appel pour interpréter l'hymne de Victor Hugo. Et parmi les assistants, bien des yeux se sont mouillés en entendant chanter les propres fils de « ceux qui pieusement sont morts pour la patrie » et qui « ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie ».

Mes dons musicaux n'ont pas échappé à Monsieur Jacquot et il s'entend à les exploiter. De tous les exercices scolaires

mon préféré est la « dictée musicale » qu'il vocalise bouche fermée et que nous transcrivons. J'y brille de tous mes feux et la fierté du maître au vu de mes performances est telle qu'il ne peut résister au plaisir de m'exhiber, petit animal savant, devant ses collègues réunis et même lors des visites de l'inspecteur primaire.

Escamoté derrière le tableau noir, je trace à la craie sans rien voir les notes d'une difficile mélodie dont Monsieur Jacquot fredonne l'air. On retourne ensuite le tableau et l'assistance ébahie est invitée à reconnaître que ma réputation de « Mozart en herbe » n'est pas usurpée. J'en rougis de contentement, tout en prenant discrètement ma part des félicitations chaleureuses adressées au « maître éminent » qui sans doute me devra en partie sa prochaine promotion « au grand choix ». Bientôt je passerai avec mention « très bien » le « certificat d'études musicales » qu'on vient d'instituer à titre expérimental dans la circonscription de Saint-Dié. Il me vaudra le premier diplôme de ma carrière ! Je pourrai même me payer le luxe de « souffler » à Paul Klein, mon camarade de classe qui n'entend rien à la musique, les notes de la dictée, lui permettant de subir lui aussi l'examen avec succès, mais de justesse. Seule à ne pas apprécier ma générosité sera ma tante qui l'attribuera de façon peu charitable à ma « bêtise ».

A son arc, Monsieur Jacquot a d'autres cordes dont le mien est cruellement dépourvu. Il nous enseigne, outre le dessin, les travaux manuels : modelage, cartonnage, toutes spécialités où il excelle. D'un informe bloc d'argile qu'il pétrit, il façonne en un tournemain une fleur, un sabot, un encrier, parfois même un gracieux visage de jeune fille. Je m'y applique en vain : de mes doigts malhabiles ne sortent que de grossières ébauches, crevassées, rugueuses, à peine identifiables. Je suis gauche, maladroit, peu soigneux, impatient par nature, donc inapte à tout travail méticuleux. Paul Klein, ignare en musique, peut ici prendre sa revanche, et il ne s'en prive pas, bien que je le soupçonne de se faire aider par son père à la maison. Quant à moi, je suis loin de pouvoir attendre de ma grand-mère un tel secours.

Plus catastrophiques sont mes cubes, cônes, pyramides et autres parallélépipèdes – quel mot barbare ! – dont il faut tout d'abord, sur un carton, dessiner le développement, qu'on découpe ensuite, plie et colle aux jointures avec de petites bandes de papier de couleur du plus bel effet. Le maître en fabrique lui-même avec une rapidité qui nous stupéfie. Au cours des opérations les plus minutieuses, nous l'entourons muets, retenant notre souffle, les regards fixés sur sa lèvre inférieure soudain proéminente que la concentration fait trembler convulsivement. L'œuvre terminée prendra place sur un rayon, parmi d'autres dont la perfection ne contribuera pas peu à rehausser le prestige de leur auteur.

Il est vrai que l'ascendant naturel de notre maître et la multitude de ses talents ne sont pas seuls à asseoir son autorité. Il a instauré en effet dans sa classe un système de sanctions dont une longue carrière a révélé l'efficacité. Généreusement distribuées sous forme de bons points (par tranches de dix !) les récompenses sont accordées à la suite de divers exercices scolaires, mais aussi, et plus souvent encore, des services personnels extra-scolaires (arrosage de fleurs, travaux de jardinage) rendus au maître par des cancre séduits par l'appât du gain. Consigné chaque soir à la fin de la classe sur un carnet personnel que chaque élève vient présenter au maître, le nombre des bons points atteint parfois à la fin du mois, lorsqu'on en fait l'addition, un total faramineux ; mais, comme en Allemagne au temps de l'inflation, leur pouvoir d'achat connaît une érosion concomitante. Pour une plume sergent-major, il faut cinq cents bons points, pour un crayon deux mille et pour un simple cahier d'écolier... cinq mille ! Il est vrai que ces acquisitions, onéreuses pour le client, sont tout bénéfice pour le vendeur, puisque les marchandises livrées font partie des fournitures scolaires mises gratuitement à sa disposition.

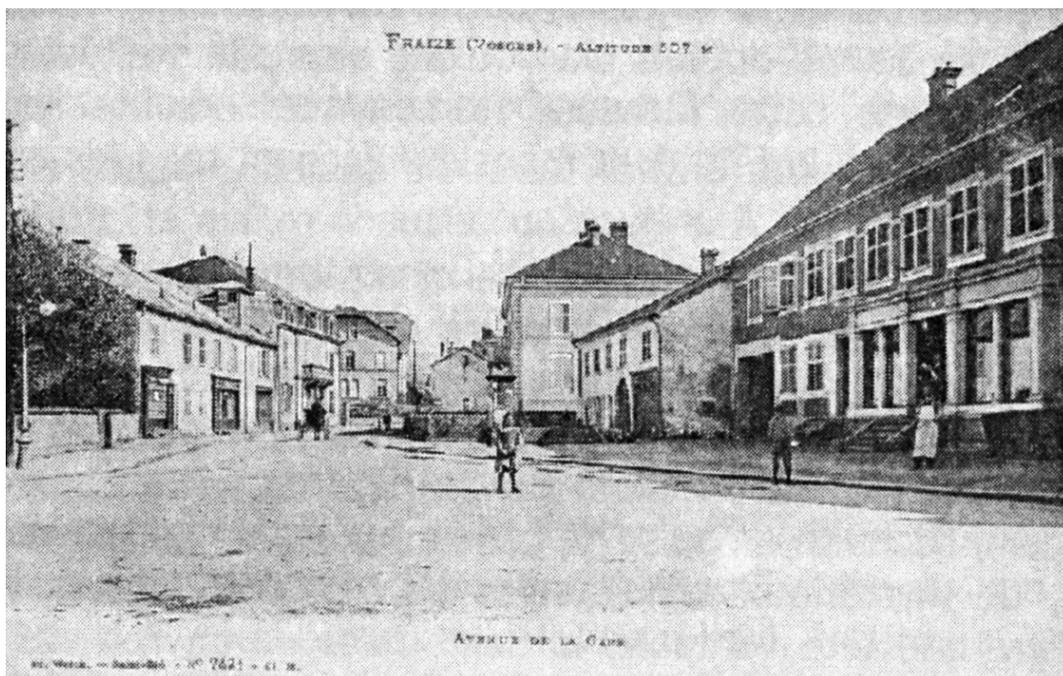
Les punitions en revanche sont modulées selon un tarif des plus simples. A deux avertissements sans frais succèdent les suppressions de bons points, puis l'inscription « cinq fois de suite », sanction suprême, mystérieuse et d'autant plus redoutée que le maître ne la manie qu'avec parcimonie. Sa

menace suffit à prévenir toute incartade, car quiconque en est frappé sait qu'il devra rester « en retenue » après la classe, seul à seul avec Monsieur Jacquot, mais il ignore – devoir supplémentaire, travail forcé au jardin, correction corporelle -quel sera son châtiment.

En dépit de sa sévérité, Monsieur Jacquot est populaire et chacun reconnaît la valeur de son enseignement. Soucieux de pragmatisme, de rentabilité, il reste attaché aux vieilles méthodes fondées sur la répétition, voire le rabâchage de règles grammaticales énoncées sous une forme concise et apprises par cœur : « a » s'écrit sans accent quand on peut dire « avait » ; « est » s'écrit « est » quand on peut dire « était ». Huit fois par jour, à chaque entrée et chaque sortie, toute la classe debout épelle en chœur et à haute voix les mots difficiles rencontrés au cours des dictées de la semaine et qui l'un après l'autre se sont inscrits au tableau.

Il ne se refuse pas pour autant à recourir à des méthodes plus modernes, tel le procédé « Lamartinière », moyen de contrôle pratique des leçons bien apprises, mais dont l'emploi n'est pas sans ambiguïté. Chaque élève dispose d'une ardoise, d'un chiffon et d'un morceau de craie. Le maître commence une phrase du « résumé » à apprendre et s'arrête brusquement. Au signal, les élèves écrivent les cinq mots qui suivent, ni plus ni moins, et à un nouveau signal lèvent leur ardoise. Seuls marquent un point ceux dont les cinq mots sont rigoureusement exacts et correctement orthographiés. Un coup de chiffon pour faire place nette et le maître poursuit sa lecture, s'arrête à nouveau, donne un nouveau signal et cinq nouveaux mots s'inscrivent sur les ardoises, cela à dix reprises. Idéal dans son principe, le procédé n'est pas sans risque, car si le maître peut compter sur la vigilance des voisins pour dénoncer les éventuels tricheurs, il n'est pas à l'abri des contestations. Qui dira si « I' » ou « qu' » sont des mots à part entière ? Le maître sans doute, mais il aura peine à faire admettre par certains que leur valeur marchande est identique à celle de mots complets, tels que « anticonstitutionnellement » qui est, comme chacun sait, le plus long de la langue française.

Parfois, entrant en classe, nous trouvons les murs tapissés d'images découpées dans des magazines : reproductions de scènes historiques, de tableaux célèbres, pourvues de légendes que le maître nous incite à lire dans les interclasses. En fin de semaine, nous sommes invités à reproduire sur notre cahier journalier, pour chaque gravure, une phrase qui nous a frappés et une manne de bons points s'abat sur les élèves zélés doués d'une bonne mémoire.



Rue de la Gare

Il arrive que, sans raison apparente, le maître qui, depuis un moment paraissait inquiet, fasse une éclipse plus ou moins longue. Afin de nous occuper pendant son absence, il écrit en hâte au tableau plusieurs multiplications et divisions dotées d'un nombre impressionnant de chiffres et disparaît précipitamment sans dire un mot. Nous savons d'un accord tacite qu'à son retour une nouvelle pluie de bons points récompensera royalement ceux qui auront trouvé sans faire d'erreurs les produits et les quotients, et cet appât suffit pour qu'en l'absence du chat les souris s'abstiennent de danser. Certains pourtant suggéreront malignement, pour expliquer ces disparitions périodiques, un motif invouable que je me refuserai longtemps à croire. Pour moi, Monsieur

Jacquot échappe aux servitudes auxquelles est soumis le commun des mortels.

Tous les samedis a lieu la cérémonie de distribution des « livres roses » que chaque élève méritant reçoit en prêt, en récompense de son bon travail. Ils sont mon unique lecture de la semaine et je dévore chacun d'eux en moins d'une heure, car leur minceur fait mon désespoir. A peine l'ai-je lu que je m'entends avec un camarade afin de procéder à un échange sous l'œil paternel de Monsieur Jacquot.

Je dois sans doute au souvenir de mes parents de jouir auprès de lui d'une particulière bienveillance dont j'ai eu, la veille du 11 novembre, la révélation. Il est quatre heures et je range mes affaires pour sortir lorsque, d'un geste discret, il m'invite à rester, attend que la classe soit vide et sans un mot, avec un sourire si inhabituel que j'en suis ému, me remet une poignée de tickets de manège réservés par la municipalité aux enfants des écoles à l'occasion de l'anniversaire de l'armistice. Les autres n'en ont reçu que quelques-uns. J'en ai de quoi passer une après-midi entière sur le manège de chevaux de bois qui, Place de la Gare, tourne inlassablement auprès de la pyramide de granit qui porte les noms des « morts pour la patrie ». Monsieur Jacquot se prénomme Jules et je m'explique mal que ma grand-mère se gausse parfois d'un prénom que portèrent jadis un empereur et même un pape... Peut-être son ironie s'appuie-t-elle sur l'existence d'un individu du même nom, peu recommandable à coup sûr, dont de sa fenêtre elle surveille nuitamment les allées et venues. Récemment encore, le voyant pénétrer à la dérobée dans le petit appartement de Mademoiselle Barlet, une jeune voisine assez délurée, elle s'est exclamée : « Je me doutais bien qu'elle attendait son Jules ! » Mais qu'importe cette fâcheuse homonymie, elle ne saurait porter ombrage à la fête dont monsieur Jacquot tous les ans le 12 avril est le héros.

Celle-ci a bien failli pourtant se terminer cette année par un retentissant fiasco. Depuis des jours que nous nous cotisons, nous avons pu recueillir une somme rondelette qui

doit permettre l'achat d'une chaise longue. Tel est l'objet que notre maître, discrètement pressenti par le père de notre camarade Paul Klein, souhaite en guise de cadeau. Le matin du grand jour arrivé, de mystérieux conciliabules se tiennent dans la cour. Pour être une fête véritable, la Saint Jules ne devrait-elle pas être aussi celle des élèves ? Et comment célébrer une fête autrement que par une après-midi de congé ? Je ne sais lequel d'entre nous a émis le premier cette idée saugrenue, mais elle a vite fait de recueillir l'adhésion générale.

Au lieu de prendre le chemin de l'école, nous voilà donc au début de l'après-midi en route vers la forêt voisine où, enivrés par cette liberté insolite, nous nous déchaînons, jusqu'au moment où, la soirée s'avançant et pris sans doute de quelque remords, nous décidons de réintégrer l'école. Mais pouvons-nous arriver les mains vides ? En hâte nous achetons en chemin quelques fleurs artificielles et, oubliant la fameuse chaise longue, remettons tout le reste de l'argent de notre collecte au premier marchand de vaisselle venu en échange d'un... compotier.

En approchant de la cour où la récréation vient de se terminer, nous apercevons de loin Monsieur Jacquot, seul en haut de l'escalier et à son air nous pressentons que va éclater l'orage.

Pendant un quart d'heure, écrasés sur nos bancs, nous subissons une terrible sermon : des paresseux, des vauriens, de la graine de voyous, voilà ce que nous sommes. Nous aurions mérité qu'il envoie les gendarmes à nos trousse. Nos fleurs artificielles, elles sont bonnes à mettre à la poubelle. Il en a de bien plus belles dans son jardin et de vraies ! Du reste, il n'a que faire de nos cadeaux !... Nous sommes abasourdis. Nous voudrions être à cent pieds sous terre.

Et puis soudain, l'orage s'apaise. Touché sans doute par notre air contrit, le maître ébauche un sourire. A peine perceptible et pourtant nous l'avons perçu. Nous relevons un peu la tête, nous regardons, timidement d'abord, puis plus hardiment et brusquement, sans nous concerter, nous éclatons d'un cri unanime : « Vive la Saint Jules ! » Paul

Klein, à qui son père a préparé un compliment, le sort de sa poche, se lève, grimpe prestement sur l'estrade et le lit d'une voix bien timbrée sous nos applaudissements. Monsieur Jacquot y va de son petit discours que nous écoutons la larme à l'œil, regarde et admire ses cadeaux, et l'école se termine ce jour-là dans la liesse.

Ma grand-mère apprendra quelques jours plus tard que, grâce à Monsieur Klein, la chaise longue est enfin parvenue à son destinataire, tandis que le compotier a repris sa place chez le marchand.

Je suis dans l'ensemble un bon élève, mais je reste un enfant solitaire. Brimé dans mes jeux, je n'ai pas de vrai camarade. L'un d'eux pourtant me fascine. Il est petit, gracieux, élégamment vêtu et s'exprime avec aisance, une facilité et un vocabulaire choisi que je lui envie. Contrairement à moi, il n'a aucun complexe vis-à-vis des adultes que la vivacité de ses réparties amuse et ravit. On le dit aussi « intelligent », mais il possède bien d'autres qualités plus enviables et qui me manquent. Certes, il n'est pas orphelin, mais il est beau, large compensation ! Je désire et obtiens son amitié. Ses parents, dont il est le fils unique, habitent dans le quartier de la gare non loin de la cousine Séraphine Aubert qui les connaît bien, et sa mère possède une petite voiture attelée d'un cheval dans laquelle, le dimanche, elle promène son fils. Je demande et obtiens la permission de les accompagner, et ces longues promenades aux côtés de mon ami, sur la route déserte qui longe la « petite Meurthe », jusqu'au hameau perdu de Sagemont, sont pour moi des instants délicieux. En classe, le maître qui a compris notre amitié nous a placés l'un près de l'autre. Au bout de quelques années, André F. quittera Fraize pour Nancy où je le retrouverai plus tard. Il aura perdu alors l'auréole dont mon enfance le transfigurait, et je ne verrai plus en lui qu'un condisciple certes sympathique, mais banal, terne, et somme toute assez vulgaire.

Juin 1922 ! Je viens d'avoir dix ans. Depuis quatre ans déjà nous avons quitté l'appartement qu'occupaient mes parents à l'école et ma grand-mère a, tant bien que mal, retrouvé un nouvel équilibre. Fréquemment elle se rend à Clefcy, lieu

où la rattachent toute sa jeunesse et de nombreux liens de parenté : le frère de mon grand-père, père de Séraphine Aubert, et son épouse, le cousin Alphonse T., devenu maire de son village, que sa femme, un « chameau », « mène par le bout du nez » ; mais surtout Marcellin, demi-frère de ma grand-mère, laquelle fraternise avec sa femme, grasse et fruste paysanne dont le patois que je ne comprends pas m'agace. A Fraize, en dehors de la cousine Séraphine Aubert, elle a quelques relations avec des femmes de son âge : une veuve d'enseignant toute ridée et décharnée, un vieil instituteur et sa femme, ex-professeur de piano tordue de rhumatismes, d'autres encore qui vivent dans des appartements sombres, poussiéreux, peuplés de chats, et dont la conversation faite de lamentations sur le passé et de ragots récoltés ici et là me tue d'ennui.



Place de la mairie

Un jour, sur le chemin de Scarupt, où nous sommes allés cueillir des brimbelles (myrtilles), nous rencontrons des gens que je ne connais pas : une jeune femme et son mari accompagnés d'un garçon de mon âge et d'une petite fille. Une conversation s'engage et nous sommes invités à leur rendre visite dans leur nouvelle maison où ils viennent de s'installer, Place de l'Hôtel de ville. J'apprends qu'il s'agit de cousins éloignés dont on ne m'avait jamais parlé et que ma grand-mère, qui les avait perdus de vue, vient de

redécouvrir. Des soirées trop rares que nous avons passées dans leur salon bien chauffé j'ai gardé un excellent souvenir. Ils sont jeunes, gais, la guerre ne les a pas traumatisés ; ils savent se détendre, plaisanter, jouer aux cartes avec leurs enfants. Ils offrent pour moi le spectacle, qui désormais m'est refusé, d'une famille.

Chez ma tante, tout est au contraire grisaille et platitude. Mon « rival », Jacques Baroudel, le « vrai » neveu, a grandi. Il marche et ma tante s'extasie sur ses progrès. Mes performances scolaires, en revanche, la laissent de glace. Aucune de mes faiblesses ne lui échappe. Il apparaît très vite que je suis peu doué en calcul. Longtemps imperméable au système métrique, je reste tout aussi rebelle aux problèmes d'alliages et de robinets. Et s'il m'arrive de me vanter de bien réussir en rédaction, ma tante sait aussitôt me rabattre mon caquet en me rappelant d'autres résultats moins glorieux. Sa rage à me dénigrer est telle qu'elle m'accuse un jour injustement de mensonge. Je ne le lui ai pas encore pardonné.

Monsieur Jacquot vient de procéder dans sa classe à une audacieuse opération financière. Constatant d'une part la dévalorisation croissante que subit l'unité monétaire depuis toujours en vigueur, le « bon point », anticipant d'autre part une décision que prendra le grand argentier d'une époque ultérieure concernant la devise nationale, le franc, il a décidé de mettre un terme à l'inflation galopante en remplaçant le « bon point » par la « bonne note ». La suppression de deux zéros suffira à assurer la reconversion : cent bons points « anciens » équivaldront à une bonne note « nouvelle », et le tour sera joué. Bien accueillie par l'ensemble des élèves auxquels elle épargnera désormais de laborieux calculs, la réforme devait pourtant m'apporter une amère déconvenue.

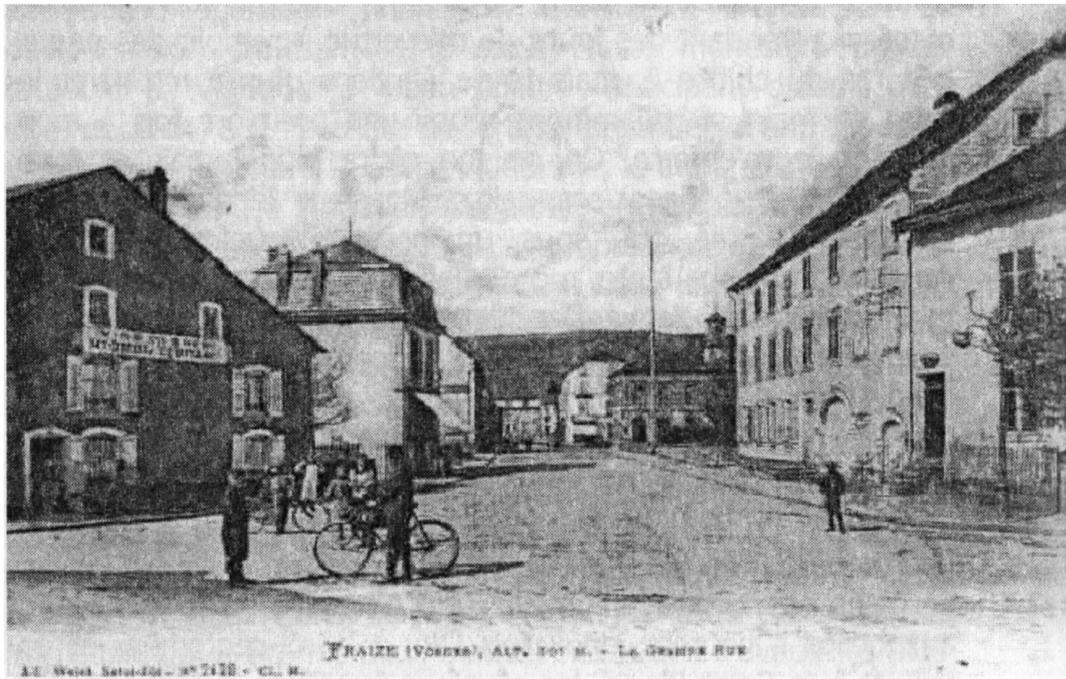
Je viens de terminer en classe la carte du département des Vosges que Monsieur Jacquot nous a demandé de reproduire sur notre cahier. J'en ai souligné les frontières, comme il est d'usage, de deux traits, l'un vert, l'autre jaune, et j'attends que le maître, qui a promis deux bonnes notes aux travaux les plus soignés, passe près de moi. Je

l'entends qui s'approche et sa voix grondeuse ne me dit rien qui vaille. Il ne cesse de distribuer des blâmes : untel manque de soin, tel autre a oublié de mentionner un chef-lieu de canton. Sa colère est à son comble lorsque, d'un geste rageur, il arrache la page du cahier d'André F., mon voisin, et la jette dans la corbeille à papier. Je suis terrorisé. Il se penche enfin sur mon œuvre, s'arrête, médite un instant et soudain s'écrie : « Très bien ! Deux bonnes notes ! » Je suis si heureux que, de mon crayon, je trace moi-même sous ma carte des Vosges un 2 triomphal. Fait par moi d'un seul trait, ce chiffre victorieux ressemble à s'y méprendre, par ses boucles et ses volutes élégantes, à celui qu'aurait pu tracer la main du maître, et c'est là mon malheur.

Le lendemain, ma tante, feuilletant mon cahier, l'aperçoit, s' imagine qu'il s'agit d'un 2 sur 10 et me fait honte. Je jure mes grands dieux qu'elle se trompe, que je l'ai tracé moi-même, qu'il s'agit de deux bonnes notes. Elle n'en croit rien et me prouve, exemples à l'appui, que ce chiffre est en tous points identique à d'autres tracés de la main du maître, que je suis donc un menteur... Pendant des jours, je m'évertue à remplir des pages entières du chiffre 2, mais je ne parviens plus à retrouver le coup de main si brillamment réussi une première fois à mon insu, et je m'enferme. On ne me croira plus jamais et mon obstination stupéfiée et scandalise. Monsieur Jacquot lui-même en sera informé qui, sous un prétexte quelconque et à l'instigation de ma tante, me demande quelques jours plus tard mon cahier afin de vérifier le bien-fondé de l'accusation. Je soupçonne que, jugeant l'affaire insignifiante, il n'a pas cru devoir démentir ma tante et ne lui a donné aucune suite ; mais pendant des décennies et plus tard devenu adulte, j'ai continué à garder rancune à ma tante d'avoir ainsi blessé mon amour propre et outragé mon sens de la justice.

Pourtant les veillées quasi quotidiennes chez mon oncle, agrémentées de l'audition du phonographe, se poursuivent, auxquelles s'ajoutent, deux fois l'an, à la mi-septembre et en janvier à la Saint Biase, les réunions familiales exceptionnelles des deux fêtes patronales.

Une fois pour toutes, j'ai jugé les productions culinaires de ma tante détestables et je n'y goûte que du bout des lèvres. J'apprécie moins encore les heures interminables passées à table où seuls les adultes ont droit à la parole : bavardages insipides que meublent les potins recueillis sur le dernier marché, jeux de mots et plaisanteries équivoques du père Baroudel dont s'offusque ma grand-mère et que ma tante feint de ne pas entendre. Est généralement de la fête la cousine Suzanne Faivre, institutrice dans un village voisin, qui la plupart du temps « tient le crachoir ». Sa fille Ariette, condamnée comme moi au mutisme, l'accompagne. Quant à mon oncle, peu loquace et voué aux tâches subalternes, il se contente d'apporter les plats et- de servir abondamment des vins auxquels je n'ai pas droit.



Grande rue

Le repas achevé, je suis enfin autorisé à « aller faire un tour sur la fête ». Elle occupe la Place de l'Hôtel de ville, la Grand-Rue et se prolonge parfois jusqu'à la Place de la Gare. Perdu dans la foule, je circule au milieu des marchands de bonbons, tirs forains, loteries, manèges de toutes sortes. Bien que j'aie dépassé l'âge des chevaux de bois, la musique des orgues de Barbarie me grise encore. J'envie, mais je n'ose les imiter, les garçons plus âgés qui, sur d'anciens « cricris », tournent à toute volée,

empoignent les chaînes du siège qui les précède et d'une vigoureuse poussée envoient tourner à des hauteurs vertigineuses une fille affolée qui pousse des cris d'orfraie. Je sais que de telles audaces me sont interdites et qu'il me faut limiter mes ambitions. Pourtant je ne suis pas sans ressources : je dispose d'une cagnotte et j'entends bien en faire usage.

Je l'ai acquise aux Voivres, au cours des grandes vacances et fort honnêtement. J'ai pris en effet l'habitude, inspirée par les chanteurs des rues dont j'ai souvent observé le manège, de quêter toutes les fois qu'au cours d'une visite ou d'une réunion familiale on m'invite à chanter. Cette initiative, la première fois spontanée, a beaucoup diverti l'assistance et mon béret tendu s'est vite rempli de petits sous de bronze. Et puis on s'y est habitué. La coutume est restée et désormais ce sont de belles pièces de dix, vingt et même parfois quarante sous qui sont venues garnir mon escarcelle. A la fin de septembre, mon trésor est encore intact et je commence seulement à l'écorner pour un quart de fondants, un bâton de réglisse, une pomme dite « d'amour » enrobée de sucre rouge.

Une loterie propose à l'heureux gagnant un poisson, rouge également, dont j'ai soudain envie ; mais je ne peux me résoudre à en remettre au hasard l'acquisition. Alors, pour être sûr de gagner, j'achète d'un coup dix jetons et je rentre à la maison nanti, dans un minuscule bocal, d'un poisson rouge que j'ai payé cinq francs. Ma grand-mère me reproche de dilapider ainsi ma fortune, mais le poisson rouge prend place néanmoins dans un saladier de verre, sur la table de la cuisine. Il recevra bientôt un compagnon, acquis dans les mêmes conditions et je les nourrirai pendant des mois avec amour. Lorsqu'à quelques jours d'intervalle mourront mes chers poissons, j'en éprouverai un très vif chagrin.

Il arrive que la fête de Fraize présente une attraction de classe : le « théâtre Berthier-Riga », une compagnie de comédiens ambulants dont les roulottes entourent l'immense chapiteau sous lequel ont lieu les représentations. Chaque jour à midi passe une voiture

munie d'un haut-parleur et une voix tonitruante annonce aux habitants riverains le titre de la pièce prévue pour le soir même, ainsi que les noms des acteurs. Parfois l'annonceur ajoute qu' « en raison de la légèreté du spectacle les enfants ne seront pas admis ». Et je m'étonne que, d'un spectacle prétendu « léger », des enfants comme moi, dont le poids ne dépasse guère vingt kilos, soient exclus, alors que, bien avant l'ouverture des portes, des adultes bedonnants se pressent à l'entrée.

Il existe, Dieu merci, des spectacles plus « lourds », à tous les sens du mot, auxquels tous, quel que soit leur âge, ont libre accès. Certains, comme « La Porteuse de pain », dont j'avais déjà lu la passionnante histoire, m'ont fait alternativement vibrer d'enthousiasme et frissonner de terreur.

La troupe « Berthier-Riga » a cette année bien fait les choses. Sur le modèle du célèbre spectacle qui, à Nancy comme à Oberammergau, attire les foules de l'Europe entière, elle a mis en scène la « Passion du Christ ». Encouragée par Mademoiselle Barouay qui me prépare à la communion privée, ma grand-mère a accepté de me conduire, pour notre édification à tous deux, à l'une de ces représentations exceptionnelles. Avouerai-je qu'en ce qui me concerne le profit spirituel de cette soirée est resté bien en deçà de celui qu'en attendait la dame catéchiste ? D'une suite de tableaux vivants d'un étonnant réalisme, je n'en ai guère retenu que deux qui m'ont rendu perplexe plus qu'ils ne m'ont ému. Je revois le Christ en croix dont le centurion de sa lance perce le flanc, et il en jaillit, comme d'un tuyau d'arrosage, un flot de sang. Mais surtout je ne cesse de songer à la Vierge, suivant en larmes le lugubre cortège, et je mêlerais volontiers mes pleurs aux siens si je ne reconnaissais, sous l'habile maquillage qui tente de les dissimuler, les traits du visage de « la Frochard », l'affreuse mégère qui, une semaine auparavant, sévissait dans « Les deux Orphelines » ! La compagnie ne dispose en effet que d'un nombre limité d'artistes et il n'est pas rare que le même acteur soit, parfois dans la même pièce, successivement ange et démon. Je ne suis ni l'un ni l'autre, mais peut-être en passe de devenir l'un d'eux.

Chapitre 12. 1922.

La communion, les lunettes, la lecture

L'année 1922 est en effet pour ma formation religieuse une année décisive. A l'abbé Litaize, appelé ailleurs à de plus hautes fonctions, a succédé un jeune vicaire dont le visage au teint cuivré, bouffi, les lèvres, épaisses, la voix étouffée à peine audible trahissent les séquelles de la guerre. Il a été gazé et ne survivra que quelques années à de graves lésions. Il se contente de nous lire des pages de commentaires de l'Écriture que nous n'écoutons pas. Des chuchotements, puis un brouhaha s'élèvent qui peu à peu couvrent sa voix. Soudain il se met à trembler, se lève, entre en furie, perd tout contrôle de lui-même et se précipite, écumant de rage, sur un malheureux pris au hasard qu'il jette à terre et roue de coups. Puis il se rassied, souffle bruyamment durant de longues minutes, les yeux injectés de sang, et nous attendons sidérés qu'il reprenne sa lecture. Rarement j'ai assisté à plus affligeant spectacle.

Une année seulement nous sépare de la première communion solennelle ; aussi importe-t-il que les vacances, propices à la dissipation, aux tentations de toutes espèces, ne viennent pas troubler les bonnes dispositions de nos âmes. Tel est le souci de Monsieur le Curé qui, informé de mon prochain départ pour Les Voivres, exige que je lui présente à mon retour un certificat en bonne et due forme signé de son confrère, témoignant de mon assiduité aux offices et au catéchisme.

Le curé des Voivres est un personnage haut en couleurs que n'eût pas désavoué le « Curé de Meudon ». Rond comme une barrique, une tête énorme sous des cheveux gris en brosse, des yeux exorbités en boules de loto, un visage rubicond et un triple menton, il n'inspire pas la pitié, ni d'ailleurs le respect. Mais pour crasseuse qu'elle soit, sa soutane est le signe de sa fonction, et les paysans qui volontiers le plaisantent ne contestent pas son autorité.

A la messe du dimanche qu'annoncent trois sonneries successives tout le village assiste. C'est le « Jour du Seigneur », celui où l'on fait sa toilette, où l'on s'habille « en dimanche », où l'on va à l'église. Chaque famille y possède un banc qui lui est assigné et porte son nom. Les femmes s'y installent avant que ne commence l'office,

tandis que les hommes et les grands jeunes gens continuent à discuter avec animation devant le porche, attendant pour entrer le début du sermon. Au bredouillement inintelligible de l'officiant, dos tourné aux fidèles, répond celui des enfants de chœur parfaitement inaudible. Parfois le curé, dérangé par un bruit insolite, interrompt sa prière, se retourne brusquement pour admonester, voire talocher un enfant du catéchisme.

Lorsque vient le moment du sermon, il gravit lourdement les marches qui mènent à la chaire et entreprend tout d'abord la longue et monotone énumération des défunts pour lesquels il nous faut prier. Il dévide sa litanie d'une voix nasillarde, sans reprendre son souffle, et il me semble entendre le crépitement d'une mitrailleuse. Un nom se détache soudain, le mien, suivi de la mention : « mort au champ d'honneur » et ma marraine à mes côtés me regarde en essuyant une larme. Puis il s'attaque à l'évangile du jour dont il tente de mettre l'enseignement à la portée de ses ouailles. De son éloquence je ne retiens que la vulgarité du ton, la platitude du langage qui me rebutent, et j'apprécie peu sa bonhomie paysanne. Très vite je perds pied et ne me réveille que lorsque, avant même d'avoir quitté sa chaire, il entonne le Credo. Alors, encouragé par le coup d'œil approbateur de mes voisins de banc, je retrouve ma voix et chante à tue-tête. Je me rengorge lorsque le curé, dont les mauvaises langues prétendent qu'il se charge lui-même de la quête afin de la rendre plus fructueuse, me félicite au passage. En vérité, ma participation reste surtout vocale. Autour de moi, des silhouettes figées, livre ou chapelet en main, semblent se reposer des fatigues de la semaine. Prient-elles ? Personne ne communie. Ce n'est pas l'usage.

En revanche l'offrande du pain bénit, dont chaque dimanche se charge une famille différente, fait naître vers la fin de l'office une joyeuse animation. A un signal mystérieux, deux enfants de chœur se lèvent bruyamment et se précipitent vers la sacristie. Ils en ressortent au bout de quelques minutes en portant chacun une corbeille remplie de morceaux de pain qu'ils ont découpés en petits cubes dans la grosse miche que le prêtre a béni pendant l'offertoire.

Ils passent dans la grande allée et la personne assise à l'extrémité du banc puise dans la corbeille une poignée de pain bénit qu'elle pose dans son livre ouvert et fait passer à ses voisins. C'est là une opération délicate qui m'est parfois dévolue. L'art consiste à prendre le plus grand nombre possible de morceaux, tout en n'en laissant tomber aucun, ce qui serait une sorte de sacrilège. J'y réussis assez bien et grande est ma satisfaction lorsque, la distribution faite à mes voisins de banc, mon livre de messe me revient avec plusieurs morceaux non consommés que je savoure avec délectation.

L' « ite missa est » est à peine proclamé que déjà l'élément masculin a quitté l'église pour se regrouper autour du garde champêtre dont les roulements de tambour font écho aux derniers chants liturgiques. Il lit avec solennité un avis du maire relatif aux bouilleurs de cru ou aux heures de permanence du secrétaire de mairie, puis tous les garçons se dirigent vers le café voisin où, pendant une bonne heure, chacun payant sa tournée, ils s'entretiennent de leurs travaux, de leurs projets, mais surtout des occupations de l'après-midi dominical généralement consacré à courir les bals des pays voisins afin d'y rencontrer des filles.

Pendant ce temps, les femmes se hâtent de rentrer à 1^h ferme pour y préparer le repas, le pot au feu traditionnel du dimanche. Elles passeront l'après-midi seules, devisant entre elles ou rangeant la maison. Les plus pieuses iront aux vêpres, office surtout réservé aux enfants dont je suis. Je les préfère à la messe, car on y chante tout le temps et ils se terminent par le salut du Saint Sacrement dont l'encens m'enivre et la pompe me ravit.

Je vais aussi le jeudi matin au catéchisme, mais le curé – me considère-t-il comme un marginal ou d'une essence supérieure ? – ne me mêle pas aux petits paysans. De son propre chef, il a opéré une ségrégation qui ne me choque nullement. Un beau jour et à mon insu, le « parrain de Bayecourt » a fomenté un petit complot destiné à faire éclater aux yeux – ou plutôt aux oreilles – de tous mes talents. A la fin du catéchisme, et en pleine église, je suis invité à chanter pour l'édification de mes camarades

occasionnels. Confus, moins par timidité que par respect du saint lieu, je ne sais quelle contenance prendre, mais j'aperçois, discrètement assis sur un banc du fond, le « parrain » qui observe. Comment me dérober ? D'autant plus que le curé, qui ne semble pas partager mes scrupules, insiste. Mais que choisir ? « Mon père me maria » ne serait pas convenable et décevant je ne peux pas davantage chanter « La Cancoillotte ». Alors je me décide pour « Les Flots bleus » et la nef retentit de mes ports de voix, tandis que les enfants, plus stupéfaits qu'émerveillés, attendent en se regardant la fin de cet intermède imprévu. Quant à moi, si cette année-là je quitte les Voivres avec un certificat d'assiduité à la messe et au catéchisme des plus élogieux, ma piété n'en sort pas renforcée.

De la Noël 1922, date de ma communion privée, je ne garde guère de souvenir. Je me revois seulement, attendant à moitié endormi l'heure de la messe de minuit au cours de laquelle j'ai communié pour la première fois. Ma première communion solennelle en revanche a laissé plus de traces.

Pour ma grand-mère comptent avant tout les préparatifs matériels et tous les tracas qui pour elle en résultent. Il me faut d'abord un complet. Afin d'en fixer le choix, elle décide d'aller consulter Madame Petitnicolas, épouse de l'instituteur de Clefcy dont le fils aîné a fait l'année précédente sa première communion solennelle. Je porterai donc tout comme lui un costume de marin avec un grand col bleu et la coiffure à pompon adéquate. Il ne restera plus qu'à acheter les accessoires de rigueur : chapelet, missel, le grand cierge blanc incombant aux finances de la paroisse. Au dernier moment se pose un problème imprévu : les communiants se rendent à la Sainte Table par groupes de deux. Il faut donc que chacun se choisisse auparavant un « camarade » qui, au cours de la cérémonie, ne cessera de l'accompagner et participera aux réjouissances ultérieures. Je croyais pouvoir compter sur André F., mais il est déjà « retenu » par Joseph B., dit « Boum-Boum », dont les parents habitent près de chez lui, en raison de son physique avantageux. Seul reste encore disponible Paul Lerognon, un garçon à qui je n'ai jamais parlé et qui m'est totalement indifférent. Je serais prêt en

désespoir de cause à l'accepter, si la modestie de son milieu social – son père est ouvrier d'usine – et ses médiocres résultats scolaires n'humiliaient ma tante qui prétend s'y opposer. Elle finira pourtant par s'en accommoder et par convenir avec la famille d'un modus Vivendi : chacun sera photographié seul, contrairement à l'usage qui veut que les camarades de première communion posent ensemble. De plus Paul Lerognon n'assistera pas chez mon oncle au banquet du jour, mais seulement au repas plus modeste de la « journée d'action de grâces » qui suit. Cette journée n'aura en fait pas de lendemain et je n'entendrai plus jamais parler de Paul Lerognon.

J'ai subi les trois jours de retraite avec ennui et docilité. Ma grand-mère a mis dans les poches de mon tablier des œufs durs destinés à apaiser ma fringale de quatre heures. Mais le temps est long et mon estomac crie famine. Je n'y résiste pas et, dissimulé derrière un pilier, je casse les coquilles, fragment par fragment, et mange le contenu. Tenailé par le remords, j'attends mon tour au confessionnal, pressé d'avouer un péché qui sans aucun doute relève de ce que Monsieur le Curé a désigné un jour du terme terrible de « concupiscence ».

L'ordonnancement minutieux de la cérémonie exige de longues répétitions, en particulier pour la mise au point des cantiques, depuis le triomphal chant d'entrée :

« 0 Saint Autel, douce et pure allégresse ! »

en passant par le langoureux :

« Le voici l'agneau si doux
Le vrai pain des an-anges »

Jusqu'au mélancolique final :

« Il va donc finir ce beau jour
D'innocence et d'allégresse »,

Avec son rendez-vous céleste :

« Puissions-nous donc comme à l'autel
Nous retrouver dans ce beau ciel
Où le bonheur est éternel ».

En communiant (1923)



P. L. L.

Au bout d'une heure, les voix fatiguées s'éraillent, s'effondrent à plusieurs tons au-dessous de l'harmonium qui garde, lui, imperturbablement l'accord. Alors Monsieur Munier, l'organiste, s'arrache les cheveux. Monsieur le Curé se désespère. Ma propre voix que, par défi, je m'obstine à maintenir à la juste hauteur, détonne au milieu de la cacophonie générale ; et Mademoiselle Barouay, ignare en musique, croyant que c'est moi qui chante faux, me fait les gros yeux. Pourtant – est-ce un miracle ? – le grand jour arrivé, messe, vêpres, banquet, messe d'action de grâces, tout se déroule à la perfection. Chacun se montre à la hauteur de sa tâche. Le corps d'élite qu'un examen préalable a distingué pour lire « l'Acte de renouvellement des promesses du baptême » ou « l'Acte de consécration à la Sainte Vierge » ou encore pour solliciter la générosité des fidèles à l'aide d'une sébile enrubannée a rempli impeccablement sa mission.

Je ne prétendrai pas que ce jour, comme on le dit parfois, fut « le plus beau jour de ma vie ». Tendue, inquiet, écrasé par mes responsabilités, obsédé par le souci d'être digne de mon rôle, j'ai interprété celui-ci avec la seule ambition de plaire aux spectateurs venus me le voir jouer : la « marraine des Voivres », le « parrain de Bayecourt », ma grand-mère, ma tante surtout toujours à l'affût de mes moindres faux pas. Je n'ai pas reçu, comme certains, une illumination que du reste je n'attendais pas.

Les fêtes passées, la vie a repris son cours dont aucun événement saillant ne rompt la monotonie. Cette année scolaire 1922-23 a vu pourtant s'installer dans l'appartement voisin du nôtre que nous avons nous-mêmes habité, un jeune couple dont le mari, au service de Monsieur Petidmange notre propriétaire, fait des livraisons de vin dans les hameaux les plus reculés de la montagne et jusqu'en Alsace. Ils ont une petite fille, Gisèle, dont on s'aperçoit, lorsqu'elle commence à marcher, qu'elle est affligée d'une double et forte claudication, infirmité dont son père souffre également. Pendant des mois une gaine de plâtre lui enserrera les deux jambes écartées puis repliées aux deux genoux à angle droit. Tout d'abord apitoyée par le

malheur de sa voisine, ma grand-mère se brouillera plus tard avec elle à la suite d'une sordide querelle de palier.

Nous avons par ailleurs une pensionnaire. Simone est la fille d'une lointaine connaissance de ma grand-mère domiciliée au village voisin d'Anould et qui autrefois habitait La Salle. Pour lui éviter la fatigue et la promiscuité quotidienne des trains, sa mère est venue supplier ma grand-mère, qui, après s'être fait longuement prier, a fini par y consentir, de l'accepter moyennant finances pour quelques mois. Plus âgée que moi, elle fréquente en effet le cours complémentaire. Reléguée au milieu du bric-à-brac hétéroclite de la mansarde, elle n'apparaît qu'aux repas et le soir fait ses devoirs à la table de la cuisine. Avec patience et discrétion, elle m'aide parfois à venir à bout d'un problème, m'apprend à jouer à de tranquilles jeux de société. A la fin de l'année scolaire, je regretterai son départ.

C'est au cours de l'été que je fais mon premier grand voyage jusqu'à la ville où sans doute je finirai mes jours. Je porte depuis peu des lunettes et ce que ma grand-mère tient pour une véritable infirmité est pour moi un constant motif de soucis. De peur de casser une branche, un verre, je n'ose plus me mêler aux jeux de la cour de récréation. Je fuis les bousculades, recherche les coins solitaires. Ma grand-mère, constatant que le jeune oculiste de Saint-Dié qu'on lui a recommandé ne parvient pas à me « guérir », décrète que c'est un incapable et qu'il faut me conduire à Nancy chez un grand « photomologiste » (sic).

La perspective de visiter une grande ville m'excite au plus haut point. J'en rêve pendant des semaines. Pour moi, comme pour ma grand-mère, il s'agit là d'une équipée sans précédent. Désireux de ne rien perdre de cette journée exceptionnelle, j'ai décidé la veille du départ de ne pas dormir. J'ai appris depuis longtemps en effet que l'attente d'un plaisir est plus délicieuse que le plaisir lui-même. Et puis j'ai peur que ma grand-mère ne s'éveille trop tard et nous fasse manquer le train.

C'est elle pourtant qui, bien avant quatre heures, me réveille en sursaut et lorsque nous arrivons en gare, avec

une bonne heure d'avance, le guichet n'est pas encore ouvert. Après les interrogations d'usage sur la destination de l'unique train rangé sur l'unique quai, nous partons enfin et j'essaie, debout à la portière, de percer la nuit pour y découvrir un paysage inconnu. A Lunéville, – il fait maintenant grand jour – nous changeons de train conformément aux instructions données par Monsieur Munier consulté avant le départ ; mais à peine avons-nous traversé les quais qu'un haut-parleur invite les voyageurs pour Nancy à monter dans le train que nous venons de quitter. Affolés, nous faisons marche arrière, poussons des cris pour alerter l'employé qui déjà ferme les portières et lorsque, tremblant encore de la mésaventure à laquelle nous venons d'échapper, nous avons retrouvé nos places, ma grand-mère jusqu'à Nancy ne décolère pas contre le responsable de sa méprise.

Arrivés en gare nous tournons longtemps autour de la place, déchiffrant les noms des rues, pour découvrir enfin la rue Gambetta, puis la plaque du Docteur Abt, l'oculiste. Nous pénétrons dans une salle d'attente déjà pleine. Ma grand-mère s'assied d'autorité près de la porte qui communique avec la salle de consultations et, dès que celle-ci s'entrouvre, bondit de son siège, prétend avoir un rendez-vous et, se payant d'audace, passe devant tout le monde, tandis que le docteur, interloqué, n'ose s'interposer. Durant la consultation, elle monologue, se lamente à son habitude sur l'infirmité de son petit-fils déjà si éprouvé par la guerre. Agacé par ses jérémiades, le docteur qui rédige l'ordonnance lui fait remarquer sans bienveillance qu'elle devrait déjà s'estimer heureuse que son petit-fils ne soit pas aveugle et s'apprête à faire entrer un autre client. Le bec cloué par cette réplique inattendue, elle sort son porte-monnaie, oublie de demander si c'est « prix fixe » et paie sans sourciller. Nous nous retrouvons quelques minutes plus tard chez l'opticien qui, à son tour pris à témoin de nos malheurs, ajuste sans s'émouvoir la nouvelle monture.

Nous voilà libres enfin, mais je n'aurai guère le loisir de visiter la grande ville inconnue et n'apercevrai, pas même de loin, la célèbre Place Stanislas. La tension nerveuse a épuisé ma grand-mère qui peut tout juste encore trouver

refuge dans un petit café de la rue Saint-Jean où elle s'affale. En guise de repas, elle nous commande deux « viandox », breuvage reconstituant dont on lui a récemment vanté les mérites et un sandwich. Nous les ingurgitons en hâte et remontons précipitamment vers la gare, de peur de manquer le train qui, comme chacun sait, « n'attend pas ».

Dans le tumulte du hall de la gare, je la vois soudain inquiète. Elle me quitte un instant, regarde de tous côtés, questionne des voyageurs qui s'arrêtent à peine, haussant les épaules en souriant ou d'un air distrait pointant le doigt dans plusieurs directions opposées. Elle disparaît enfin après m'avoir enjoint de l'attendre au même endroit sans bouger. Perdu dans la foule, je la vois ressurgir au bout de quelques minutes complètement paniquée. A grandes enjambées elle me précède vers les quais, écartant les obstacles, lorsque je pousse un cri qui la cloue sur place et la fait se retourner. Je viens de découvrir là devant mes pieds une liasse de billets de banque. On m'a appris en classe que tout objet trouvé doit être immédiatement déposé à la mairie ou au commissariat. Vite, il faut y courir et sans perdre de temps.

Alors ma grand-mère m'arrache des mains les billets, les escamote dans une des poches de son jupon, me lance un regard furibond et je comprends soudain qu'il vaut mieux me taire. J'apprendrai plus tard que ces billets sont ceux-là même que, de peur des cambrioleurs, elle a emportés avec elle ce matin. Remettant en ordre ses vêtements après l'intermède des toilettes, elle a, sans s'en rendre compte, provoqué leur chute et failli perdre toute sa fortune. Elle aura tout le loisir de se remettre de ses émotions car nous avons deux bonnes heures à attendre, immobiles, assis sur un banc, que vienne se ranger sur le quai le train qui nous ramènera à domicile. La nuit tombe quand nous rentrons de ce voyage dans la capitale lorraine dont je m'étais fait une fête et je n'en veux même pas à ma grand-mère de me l'avoir gâché.

La myopie n'est pas mon unique tare. Depuis mon abcès à la gorge, on me juge de santé délicate et les microbes

trouvent en moi une pâture de choix. Aussi à titre de remède préventif contre une éventuelle maladie, tous les ans on me purge. L'huile de ricin est une panacée. Pendant une journée, je suis condamné au lit et n'ai droit qu'à du bouillon de légumes non salé.

Je n'en échappe pas pour autant à la rougeole. Sceptique à l'égard des médecines depuis la mort de sa fille, ma grand-mère recourt aux remèdes qu'on lui appliquait dans son enfance. Elle me colle directement sur la poitrine des cataplasmes de farine de lin qui me brûlent la peau et y laissent des cloques, et m'enfouit en plein été sous d'épaisses couvertures. Je meurs de soif car elle m'interdit de boire autre chose que des tisanes brûlantes et non sucrées qui me font vomir. Alors j'attends qu'elle s'absente un instant pour sortir de mon lit et boire à plein goulot quelques gorgées rafraîchissantes d'une bouteille de limonade dont je connais la cachette. La fièvre tombée, je reste consigné au lit où je m'ennuie comme un rat mort. Et je m'efforce de mesurer le temps en comptant lentement les secondes jusqu'à neuf cents, exercice fastidieux que ponctue tous les quarts d'heure la sonnerie de la pendule. Lorsque je peux enfin me lever et sortir, je n'ai plus du tout envie d'être malade et ces quinze jours de lit forcé me paraissent un cauchemar. Mon ami André F. est en revanche depuis des semaines toujours alité. On le dit « entre la vie et la mort » et il ne reparaitra, pâle et amaigri, qu'au début des vacances.

Pendant les deux années que j'ai passées sous la férule de Monsieur Jacquot, mon avidité de lecture n'a pu se repaître que d'un « livre rose » hebdomadaire, jusqu'au jour où, dans notre grenier où s'accumulent les caisses dont j'ignore le contenu, j'ai découvert par hasard l'œuvre complète de Victor Hugo dans l'édition primitive abondamment illustrée des dessins de l'auteur. Les volumes, simplement brochés, ont été entassés sans soin et certains sont abîmés, voire incomplets, mais je les dévore. Tout y passe, les drames : « Marion Delorme », « Le Roi s'amuse », les romans : « Notre Dame de Paris », « Quatre-vingt-treize », « Les Travailleurs de la mer », mais surtout « Les Misérables » que je relis sans cesse. L'intrigue policière me passionne,

mais je vibre aussi, et peut-être davantage, aux amours de Cosette et de Marius. Ma préadolescence en ressent les émois et j'identifierai très vite la jeune fille idéale, belle, innocente et pure, à l'héroïne du roman. Même les digressions interminables : la bataille de Waterloo, le couvent du Petit Picpus, m'intéressent et je vis désormais dans l'intimité de Jean Valjean, des Thénardier, de Javert, dont je m'exerce parfois à imaginer les traits et à dessiner les silhouettes.

Une autre œuvre, de moindre qualité littéraire sans doute, mais tout aussi passionnante, sera au cours des vacances aux Voivres, et au sens propre du mot, ma « lecture de chevet ». Je l'emporte en effet le soir et la cache sous mon oreiller pour la retrouver au petit matin, car ma marraine comprend mal qu'un garçon de mon âge, sain en apparence et normalement constitué, puisse au cours des vacances faire autre chose que garder les vaches, chasser la grenouille ou courir à travers champs. Lire, n'est-ce pas là une occupation réservée exclusivement à la classe ? Bravant l'interdiction, je n'en dévore pas moins dans mon lit ou j'emporte aux champs, dissimulé sous ma chemise, l'un des cent soixante numéros du « Tour du monde en aéroplane », d'Arnould Galopin et du comte Henri de Vault, un captivant récit paru peu avant la guerre et retrouvé dans un grenier. On y raconte comment un jeune garçon parisien, apprenti mécanicien, Philibert Laugier dit « Fifi », ainsi que ses amis, le pilote Marcel et l'ingénieur Christian, se lancent dans une compétition où il leur faut, en moins de vingt jours, bravant d'innombrables dangers, accomplir en aéroplane le tour du monde. Un candidat déloyal, Hartmann (ce ne pouvait être qu'un Germain !), tente à maintes reprises de les assassiner, de saboter leur appareil. Ils tombent en panne au milieu de tribus sauvages, sont faits prisonniers par des bandes d'Arabes fanatiques (le colonialisme bat son plein !) et pourtant, après des aventures dont le dixième suffirait à remplir une vie d'homme, ils atterrissent in extremis sur le terrain d'Issy-les-Moulineaux, accueillis par une foule énorme qui leur fait un triomphe. Chacun de ces numéros, illustrés d'images en couleurs, a exalté mon imagination et, pendant des années, j'ai gardé toute la collection que j'ai emportée avec moi

dans diverses colonies de vacances, pour l'édification des jeunes colons réunis autour de moi pendant la sieste. Soucieux toutefois de gommer dans ce récit captivant une germanophobie peu compatible avec mes convictions, je substituerai à l'ignoble Hartmann le nom d'un autre criminel, plus récent celui-là et parfaitement authentique, qui ne sera autre que Gorgulov, l'assassin du Président Doumer.

A mon grand regret, je n'ai pas retrouvé « Le Tour du monde en aéroplane ». Tout a disparu après la mort de ma grand-mère. Une autre collection : « Le Tour du monde par les deux pôles », parue peu après dans la lancée de la première, mais où les auteurs, manifestement à court d'inspiration, ont abusé d'un didactisme parfois moralisant a disparu également.

Chapitre 13. 1923.

Le cours supérieur ; premiers émois

Avant même la fin de l'année scolaire 1922-23 – je viens d'avoir onze ans – je suis jugé digne de passer au Cours supérieur. Certes mon âge ne me permet pas encore de me présenter au certificat d'études, mais nul ne doute que je puisse déjà le passer brillamment. Afin de me donner un avant-goût de ce qui m'attend à la prochaine rentrée, on me fait faire, pour quelques semaines précédant les vacances, la connaissance d'un nouvel instituteur, ou plutôt d'un « professeur », et je n'en suis pas peu fier.

Monsieur Chevalier sort, comme dit ma tante, « frais et moulu » de l'École normale dont il a été un brillant élève. Il est grand, mince, élégant, un peu voûté et porte, rejetés en arrière, des cheveux très longs abondamment « gominés » en un glacis luisant exempt de toute faille. Ce détail suscite d'emblée mon admiration et mon envie. Le souci de ma coiffure constitue en effet une de mes préoccupations majeures. Ma grand-mère, que terrorisent les poux, n'entend rien à la mode. Au coiffeur elle recommande instamment de me couper les cheveux courts, ce qui me met en rage. J'aimerais que, comme celle de certains de mes camarades, ma tête s'encadrât d'une abondante toison. Privé d'un tel ornement, je cherche une compensation, un attribut assez peu commun pour me valoir quelque attention de la part de mes camarades. Je prétends par exemple que le soleil me fait mal aux yeux et que j'ai besoin de verres colorés. Mon insistance est telle que ma grand-mère, pour avoir la paix, se laisse convaincre et me voilà arborant des lunettes noires que je superpose aux autres lunettes. Au bout de quelques jours, ma gêne suffit à m'y faire renoncer.

J'accepte mal pourtant de sortir de l'enfance. Lorsque pour la première fois on m'achète à Saint-Dié un complet de jeune homme comportant un pantalon long, j'exige, à la stupéfaction du marchand qui cependant obtempère, que les jambes en soient coupées à hauteur des genoux. Quelques mois plus tard, c'est à ma demande que ma grand-mère tentera de recoudre les deux pièces détachées, mais si grossièrement que le costume, après quelques essais peu concluants, sera considéré comme immettable.

Dans cette période, à mi-chemin entre l'enfance et l'adolescence, le problème de mon accoutrement est devenu pour ma grand-mère comme pour moi, et au sens propre du terme, un véritable casse-tête chinois.

J'ai en effet une pointure de tête telle que celle-ci ne s'emboîte dans aucune des coiffures destinées à mon âge. Loin de soupçonner dans le volume de mon crâne le signe d'une intelligence exceptionnelle, ma grand-mère n'y voit qu'une infirmité supplémentaire qui s'ajoute à toutes les autres. Après de multiples essais, on finira par m'acheter une casquette de jockey, puis un affreux canotier jaune à ruban vert que je ne consentirai à porter que dans les grandes occasions. Je suis « mal dans ma peau » et les premiers troubles de la puberté n'arrangent pas les choses.

J'ai beaucoup grandi, mais en dépit de la cousine Séraphine Aubert qui, avec un ricanement égrillard, affirme haut et fort que je suis « un homme », mon comportement reste celui d'un enfant. Je vais pourtant, au cours de ces vacances, avoir la révélation de « l'éternel féminin ».

Fille d'une amie parisienne de ma « marraine des Voivres », elle s'appelle Suzanne et sa mère a trouvé bon, après une brève visite, de lui faire passer quelques semaines à la campagne. Plus évoluée que moi, elle manifeste de l'intérêt pour un garçon, parisien également, dont les parents ont un pied-à-terre au village, lequel garçon a lui-même une sœur plus jeune, de physique agréable et il n'est pas rare que mon cousin les invite à une partie de cartes qui sert d'alibi à d'autres jeux moins innocents. Je reste quant à moi si réservé qu'on néglige ma présence et je feins de ne pas comprendre des plaisanteries ou des allusions qui déclenchent les rires et me laissent impassible. Sourd aux encouragements de mon cousin qui voudrait me voir plus entreprenant, je reste imperméable aux charmes de Suzanne. Je ne vois en elle qu'une rivale, une intruse qui détourne de ma personne des soins et des attentions dont j'avais jusqu'alors le privilège. Lorsque, quelques jours avant mon propre départ, elle quitte la ferme pour retourner à Paris, une scène éclate entre nous sous un prétexte futile, et nous nous battons comme des

chiffonniers avec une telle ardeur que, lorsqu'on nous sépare, une touffe de ses cheveux me reste dans la main.

Arrivé à ce stade de mon récit, j'éprouve quelque embarras à le poursuivre. Dois-je m'appesantir sur ma découverte de ce qu'on est convenu d'appeler « le mystère de la vie » ? Dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, mon éducation ne m'a rien apporté, si ce n'est des tabous, des interdictions que l'enseignement du catéchisme n'a fait que confirmer en les dramatisant. Plus que le silence concerté des adultes m'ont alerté leurs clins d'œil entendus, leurs allusions murmurées, leurs sourires gênés en ma présence et j'ai deviné, sans bien en comprendre la nature, qu'il existait un péché absolu, grave entre tous puisqu'en parler seulement c'était déjà, sinon le commettre, du moins s'en rendre complice. Il m'a fait horreur, bien avant même que, le découvrant chez les autres, j'en éprouve moi-même la tentation et connaisse la honte d'être faible et vulnérable au « mal ».

Je sais donc ce qu'est « l'enfer », mais je sais aussi ce que peut être « le paradis ». Mes lectures et surtout mes carences affectives me font rêver d'une créature, garçon ou fille peu importe, dont la perfection physique et morale, beauté du corps, pureté de l'âme, ne peut qu'inspirer un sentiment d'amour et de vénération. A plusieurs reprises je crois l'avoir rencontrée. J'aime à la manière de Marius des « Misérables » une créature de rêve, jusqu'au jour où elle se révèle telle qu'elle est et me révèle en même temps à moi-même. Je réalise alors que j'ai été « piégé » : il (ou elle) n'était pas plus un ange que je ne le suis moi-même. Bien plus ! Cet élan qui m'emportait au septième ciel une fois retombé, je me retrouve sur la terre, avec mes tentations, mes faiblesses, mes phantasmes, mes petites turpitudes. Je ne connaissais pas encore la réflexion de Pascal dont je mettrai toute une vie à vérifier la pertinence : « L'homme n'est ni ange ni bête et qui veut faire l'ange fait la bête ». Accepter humblement d'être aussi une bête, pour pouvoir, dans un instant privilégié, connaître ou au moins pressentir l'extase de l'ange, c'est là une sagesse qu'on n'a pas encore acquise à douze ans.

Mon entrée au Cours supérieur clôt pour moi définitivement le monde de l'enfance. D'emblée Monsieur Chevalier m'a conquis par sa jeunesse, son ascendant personnel et la nouveauté de ses méthodes.

Avec lui, l'histoire, qui est sa spécialité, n'est plus une sèche énumération de dates et de faits, mais la reconstitution vivante d'événements dont il incarne lui-même les acteurs, mimant leurs gestes, reproduisant leurs discours, scandant leurs déclarations, leurs appels, leurs anathèmes. Il est alors à tour de rôle, et avec la même conviction, Mirabeau (« Allez dire à votre maître... »), Danton (« On n'emporte pas la patrie... »), Bonaparte (« Du haut de ces pyramides... »)

Ses comptes-rendus de rédaction sont pour nous un régal et j'apprécie sa lecture, entrecoupée de mots d'esprit, de morceaux choisis particulièrement débiles empruntés à ses têtes de Turc. La vedette revient à un malheureux issu de Barançon, un hameau perdu, dont le style naïvement pompier et redondant fait s'esclaffer la classe entière. Un jour Monsieur Chevalier propose un concours auquel il veut bien participer d'égal à égal avec ses élèves. Prenant pour modèle Ménélaque, le « distrait » des « Caractères » de La Bruyère, nous sommes invités à tracer le portrait, sous forme de pastiche, de Henri Pélissier, à l'époque célèbre coureur du Tour de France. Lorsque vient le moment du compte-rendu, force nous est de constater qu'en dehors de quelques mentions honorables distribuées çà et là, aucun devoir d'élève ne peut se mesurer à celui de notre professeur. Nous sommes émerveillés par son talent qu'une lecture brillante contribue encore à rehausser et lui accordons à l'unanimité la palme. Un peu plus tard, je retrouverai, dans un livre de lectures de la bibliothèque de ma tante, mot pour mot, le même texte signé... Georges Duhamel !

Monsieur Chevalier nous enseigne également, sans doute avec moins de bonheur, les mathématiques. Je ne serai rebelle à l'algèbre que quelques mois. En revanche, pendant toute l'année, je ne comprendrai goutte à la géométrie. Ma tante, qui est imperméable à l'un comme à l'autre, croit

m'être utile en faisant appel à son frère, lequel est tout aussi incompetent. Et je recopie servilement une démonstration géométrique où il est dit que deux triangles sont égaux parce qu'en plaçant le sommet A' de l'un sur le sommet A de l'autre, on s'aperçoit que les sommets B' et C coïncident avec les sommets B et C, quod erat demonstrandum !

Tous les matins, Monsieur Chevalier envoie un de ses élèves, toujours le même, chercher dans l'appartement du premier étage qu'il habite avec sa mère une brassée de bois sec pour allumer le poêle. Le préposé étant absent, c'est à moi qu'un jour il confie cette mission. Je monte l'escalier, frappe à la porte. Une vieille dame me reçoit, mais avant de me laisser repartir avec mon fardeau m'invite à la suivre. Elle me promène à travers l'appartement, tout en me regardant du coin de l'œil avec un drôle de sourire, puis d'une voix étrange, un peu tremblante, me demande : « Alors, tu reconnais ? » De la tête, je fais signe que non et je repars sous les regards étonnés de la vieille dame. Est-il bien sûr que je n'ai pas reconnu l'appartement où je suis né, où j'ai passé les premières années de ma vie, où j'ai vu pour la dernière fois ma mère sur son lit de mort ? N'ai-je pas plutôt voulu signifier, par ce geste de dénégation adressé à celle qui maintenant l'occupait, que ce cadre jadis familial m'était devenu indifférent, qu'il ne faisait plus partie de mon existence, que j'avais définitivement tiré un trait sur le passé ?

Monsieur Chevalier ne restera pas longtemps célibataire. Vers la fin de l'étude du soir qui prolonge la classe jusqu'à cinq heures trente apparaît bientôt une jeune institutrice, fille d'un restaurateur du pays, chez qui notre professeur prend quelquefois ses repas. Nous assistons alors à un manège fort divertissant : rires, chuchotements, regards appuyés, dont nous ne perdons pas une miette. Le mariage aura lieu pendant les vacances et certains jugeront mal assortie cette union d'un jeune homme « plein d'avenir », intelligent, distingué, avec une fille plus âgée et dépourvue de charme. L'avenir confirmera ce jugement puisqu'ils divorceront au bout de quelques mois.

Deux maîtres complètent, au Cours supérieur, l'enseignement de notre professeur principal. Je ne connais que trop l'un d'eux. Monsieur Lalevée est en effet chargé du dessin géométrique et du travail manuel. Je n'ai pas oublié mes tourments de naguère et me sens d'emblée en face de lui complexé. S'il veut bien me reconnaître quelques dons pour le dessin dit « artistique », genre selon lui mineur, il a depuis longtemps décelé mon inaptitude au dessin géométrique, le seul qui compte, car il exige de l'attention, du soin, de la rigueur, toutes qualités dont je suis dépourvu. Mes « croquis cotés » sont informes et ne recueillent de sa part qu'un sourire d'indulgente pitié qui me vexe plus que des reproches.

Quant au travail manuel, il se limite pendant des mois à écrire sous sa dictée un texte émaillé de termes techniques décrivant avec minutie les travaux qu'il nous faudra réaliser ultérieurement et les outils dont nous aurons à nous servir. Rien de plus décourageant, pour de jeunes garçons avides de se servir de leurs dix doigts, de plus contraire aux principes élémentaires de la pédagogie que ce dogmatisme livresque. Pour moi dont la maladresse est proverbiale, c'est un moindre mal, qui surseoit à une mise à l'épreuve d'avance redoutée, et je remplis des pages sans rien comprendre et sans récriminer.

Monsieur Klein enseigne les sciences. J'ai oublié qu'il a été l'ami de mon père et je ne vois plus en lui que le père de mon camarade Paul Klein, un garçon « bûcheur », mais dont j'apprécie peu la robuste vulgarité et l'humour persifleur. Il est avant tout un « scientifique ». Il a décrété et affiché au-dessus du tableau noir que « la classe est un laboratoire et non un auditoire » et il met en application ce principe pour nous initier à la chimie. Il se livre alors, environné de ballons, cornues, tubes à essai, lampes à alcool et ingrédients variés, à des « expériences » longuement préparées dont nous attendons bouche bée la phase finale. Tantôt il plonge dans une décoction savamment dosée un papier bleu de tournesol et celui-ci vire au rouge, au milieu des « oh ! » d'admiration de l'assistance. Tantôt il introduit avec précaution dans un flacon entouré d'un chiffon mouillé l'allumette qui doit

enflammer un « mélange détonant » et nous cachons nos visages derrière nos cartons à dessin en poussant des cris d'effroi. Il arrive que le mélange -que certains qualifient finement « d'étonnant » – refuse de... détoner et notre terreur feinte fait place à une hilarité franche. Quant au papier de tournesol, nous avons constaté depuis longtemps que l'eau du robinet, sans doute légèrement acide, suffit à le faire rougir, et l'alchimie de notre professeur a cessé de nous en imposer.

En vertu sans doute de son patronyme à consonances germaniques et de ses exploits guerriers, Monsieur Klein enseigne également l'allemand. Ses compétences limitées ne vont guère au-delà de la traduction en français « petit-nègre » de textes platement didactiques ou purement descriptifs portant sur les centres d'intérêt jugés les plus communs. Ainsi un chapitre traite des animaux et passe successivement en revue la vache (« la vache a deux recourbées cornes »), le porc, le mouton, mais aussi... le chameau et ses deux bosses, l'éléphant et sa trompe.

A la nouveauté des disciplines enseignées correspond pour moi la nouveauté de l'environnement. La plupart de mes camarades plus âgés ont quitté l'école primaire élémentaire après le certificat d'études, certains pour l'usine, d'autres, issus de familles plus huppées, pour le collège de Saint-Dié, la ville voisine. Quant à moi, je n'ai pas le choix : « Tu seras maître d'école de la République », tel est mon destin, une fois pour toutes défini avec emphase par ma tante dont je n'ai qu'à suivre l'exemple.

En attendant, il me faut faire la connaissance de nouveaux camarades, venus des quatre coins du canton, qui en chemin de fer, qui à bicyclette. Ces derniers surtout éveillent ma curiosité. L'étude du soir terminée, ils repartent après avoir allumé la lampe à acétylène fixée à leur guidon et dont le fonctionnement exige une mise au point digne des laborieuses « expériences » auxquelles se livre notre professeur de chimie. Il faut en effet souvent un bon quart d'heure avant que les petites pierres grises de carbure grésillant consentent à produire une tremblante flamme. Alors toute l'équipe démarre joyeusement en

s'interpellant, se bousculant et je rentre moi aussi, à pied, solitaire et mélancolique, à la maison toute proche.

Beaucoup habitent Plainfaing, la localité voisine, et j'ai tout de suite remarqué l'un d'eux, parce qu'il a de longs cheveux blonds et un visage enfantin. Il s'appelle Jean L, est orphelin comme moi, et pendant des mois il occupera mes pensées. Trop timide pour lui faire des avances, je tente de lui imposer ma présence silencieuse, de provoquer des rencontres « fortuites ». Un jeudi, je vais à Plainfaing et, passant sans le savoir devant chez lui, je l'aperçois assis sur le pas de la porte. Mon émotion est telle que je n'ose lui adresser la parole. J'affecte même de ne pas le voir, mais je sens peser sur moi son regard étonné, tandis que, l'air faussement dégagé, je poursuis mon chemin en sifflotant.



La gare

Ma réputation de « bon élève », autant que l'étrangeté de mon comportement, font de moi une sorte d'intouchable, solitaire au milieu de camarades dépourvus de complexes, dont la plupart se connaissent depuis longtemps ou se découvrent très vite des affinités. La grossièreté des uns me rebute, l'aisance des autres m'intimide. J'en suis réduit à accepter sans plaisir les assiduités de ceux qui, condamnés comme moi par leur singularité à la solitude, se sentent mal dans leur peau.

L'un d'eux, Romus Korvin-Piotrovski, fils d'un officier polonais de l'armée russe, exilé en France où il a épousé une Vosgienne, me vouera une amitié dont la fidélité ne se démentira pas. Indifférent aux quolibets, inébranlable dans ses entêtements, sérieux jusqu'à l'austérité, il ne vit que pour l'étude où il réussit d'ailleurs assez mal, sa mémoire d'éléphant ne lui servant qu'à aggraver en l'encombrant d'une poussière de détails la confusion de son esprit. Sa force physique est étonnante, ce qui rend ses crises de colère redoutables et lui vaut une réelle considération.

Au matin de la Saint Nicolas 1923, un groupe d'élèves arrive de la gare tout en émoi : un de nos camarades est mort. La veille au soir, tout joyeux d'annoncer à ses parents son bon classement en éducation physique, il a sauté sur le quai de la gare de Saint-Léonard avant l'arrêt complet du train, a glissé sous un wagon qui lui a écrasé les deux jambes et il est mort sur le coup. Deux jours plus tard, nous allons à pied, accompagnés par Monsieur Legras le directeur, assister à l'enterrement et écoutons l'oraison funèbre prononcée par son ancien instituteur. Nous apprenons alors, non sans étonnement, que ce garçon, élève médiocre, que certains jugeaient même simple d'esprit, était à notre insu un poète de talent, promis à un grand avenir.

Je ne me doute pas encore qu'au cours de ce même hiver je manquerai moi-aussi de passer de vie à trépas : en pleine nuit, ma grand-mère est prise soudain d'un malaise. Elle se lève, se traîne péniblement jusqu'à la fenêtre qu'elle ouvre toute grande, avant de perdre connaissance. Quand à mon tour je me réveille, je la vois à mes côtés, toute pâle, qui peu à peu reprend ses esprits et me tend une cuvette dans laquelle je vomis avec d'affreux hoquets. Puis nous quittons la chambre et nous habillons en hâte. Nous apprendrons que l'intoxication était due aux émanations d'oxyde de carbone venues de la cave à vin où le propriétaire, de crainte du gel, avait allumé un « brasero ». Et je tenterai longtemps encore d'imaginer le contenu de l'oraison funèbre que m'aurait valu, de la part de Monsieur Chevalier, la mort prématurée à laquelle la présence d'esprit de ma grand-mère m'avait permis d'échapper.

Les malheurs de ma grand-mère ne devaient pas s'arrêter là. Rentrant de classe un soir, je trouve ma tante sur mon chemin qui m'annonce, avec l'air navré de circonstance, que ma grand-mère vient d'avoir un accident : alors que, voulant nettoyer le tuyau de la cheminée, elle était montée sur la cuisinière, elle a perdu l'équilibre et s'est retrouvée sur le plancher, le poignet gauche fracturé à deux endroits. Quand j'arrive à la maison, son bras est déjà dans le plâtre et pendant plusieurs semaines elle le portera en écharpe. Une sœur viendra ensuite tous les jours de l'hôpital lui faire des massages et subir chaque fois la longue litanie de ses lamentations.

Chapitre 14. 1924.

J'ai l'oreille musicale. L'incendie.

Le certificat d'études

Il n'est pas exclu que cet accident eût pu orienter le cours de ma vie, car cette même sœur, sans doute dévorée par un louable zèle apostolique, n'a pas manqué de supputer le profit que l'Église pouvait tirer d'un garçon de douze ans, assidu aux offices, pourvu de talents vocaux, et qui plus est orphelin. Elle me contemple volontiers avec attendrissement et constate que je ferais « un bon petit curé ». Prise à témoin (« qu'en pensez-vous ? »), ma grand-mère qui sans doute trouve cocasse la vision de son petit-fils tonsuré et ensoutané se met à rire à gorge déployée, tandis que je reste coi.

Je me vois mal en effet embrasser une carrière aussi édifiante. Certes j'assiste toujours aux offices, mais moins par piété que par devoir et par habitude. De mon « renouvellement », je ne garde que le souvenir d'une malencontreuse indigestion qui, en pleines vêpres, m'a contraint de sortir en hâte de l'église par une porte latérale. Quant à la confirmation, elle n'a laissé en moi aucune trace.

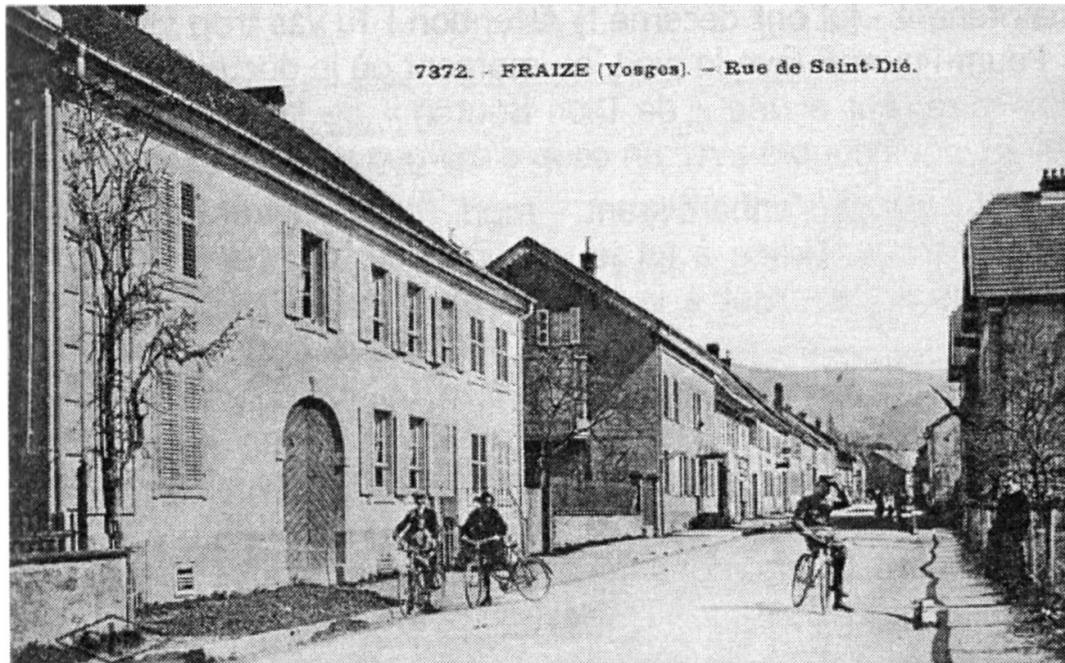
Je n'en ai pas moins suivi ponctuellement avec ma grand-mère les « exercices » de la « Mission », mais j'y voyais davantage un spectacle qu'un moyen de sanctification. Elle avait débuté par la visite aux familles pratiquantes du pays de deux missionnaires. On nous annonce un jour leur venue, et ma grand-mère est dans tous ses états. Lorsqu'ils se présentent, accompagnés de notre curé, elle entreprend comme de coutume l'inévitable récit que je connais par cœur, qui lui tire des larmes et lui vaut en retour quelques paroles lénifiantes. Elle les voit partir avec un soupir de soulagement et soudain passe des pleurs au rire à la pensée que ces saints hommes ont sans doute remarqué la grande photo de son petit-fils qui, dans son cadre doré, orne le mur de notre chambre. On peut m'y contempler en effet à l'âge de six mois, assis sur une peau de mouton et ma nudité révèle à l'évidence ce que des regards pieux ne sauraient voir. Pendant un mois va se dérouler tous les soirs, dans l'église brillamment illuminée, une impressionnante cérémonie. Le sommet en est le sermon où se distingue le missionnaire principal qu'on prétend être un cousin, passé à l'ennemi, du directeur de notre école laïque, Monsieur

Legras, et dont j'admire l'éloquence. Je l'entends encore évoquer du haut de la chaire, en une escalade d'images à donner le vertige, ce qu'est l'éternité : imaginez une immense sphère d'acier, mille fois plus grosse que la Terre et un petit oiseau qui, une fois tous les mille ans, viendrait, en la frôlant de son aile, en enlever une infime partie. Quand la sphère aurait disparu, l'Éternité n'aurait pas encore commencé ! Et je me représentais la souffrance des damnés, attendant désespérément, au milieu des flammes, pendant un millénaire, le fameux passage de ce « petit oiseau » dont j'admirais l'infatigable persévérance... et la longévité !

A la fin de la cérémonie, le missionnaire s'avance dans l'allée centrale, embrasse du regard son auditoire subjugué, et lance à tous les échos d'une voix sonore : « Mes frères, je vous dis bonne nuit ! Je vous dis à demain ! Et que Dieu vous garde ! » A ce dernier mot, il pivote sur les talons, fait demi-tour et, d'un pas rapide, tel un comédien chevronné qui, escomptant un rappel, se retire vers les coulisses, il disparaît dans la sacristie. Mais il n'y a pas de rappel ! Toute l'assistance se lève, écrasée sous tant d'éloquence, pendant que s'éteignent les lustres et que s'ouvre le grand portail. Que de fois n'ai-je pas mimé l'adieu final quotidien du missionnaire à ses ouailles et, pour l'amusement de ma grand-mère, tonitrué ce solennel « Que Dieu vous garde ! » qui clôturait chaque... « représentation ».

Ma piété, nourrie par mon amour du spectacle et mon goût de l'éloquence, manque de ferveur. Je cesse d'assister aux vêpres dès que je n'y suis plus astreint. La tiédeur de ma grand-mère, qui se contente de la « petite messe » dominicale, parce qu'elle dure moins longtemps et qu'à la quête, faite par le vicaire, elle peut ne donner qu'un sou, qui par ailleurs se borne à « faire ses Pâques » une fois Tan, ne m'encourage guère. Quant à ma tante, elle concilie l'intransigeance de son anticléricalisme avec une « pratique » occasionnelle quelque peu honteuse dans sa discrétion.

Elle a du reste d'autres préoccupations que métaphysiques. Toujours soucieuse d'être dans le pays à l'avant-garde du progrès, elle vient d'inaugurer une ère nouvelle. Au règne du phonographe, instrument désormais devenu obsolète, a succédé celui de la T.S.F.. C'est une boîte noire, oblongue, un peu semblable à une machine à coudre, avec des boutons et quatre lampes argentées. Mon oncle, seul utilisateur compétent, la manœuvre en tournant les boutons et on entend parfois, l'espace de quelques secondes, de la musique ou des voix. Il arrive qu'il parvienne à capter un poste – c'est le plus souvent « Radiola » – dont le son fuit, revient, s'enfle, puis disparaît à nouveau derrière les sifflements, les ronflements, que mon oncle tente d'endiguer en manœuvrant deux disques latéraux. Alors il incrimine les « parasites » et prétend même, bien incapable qu'il est de distinguer un fa dièse d'un fa naturel, entendre un « fa dingue » et nous attendons le moment « fugitif et toujours menacé » où il s'écriera enfin triomphalement : « Cette fois, je l'ai ! » Je n'aime pas la T.S.F. et je regrette le phono, mais on n'arrête pas le progrès. Il sera désormais relégué au rayon des antiquités d'où plus jamais il ne sortira.



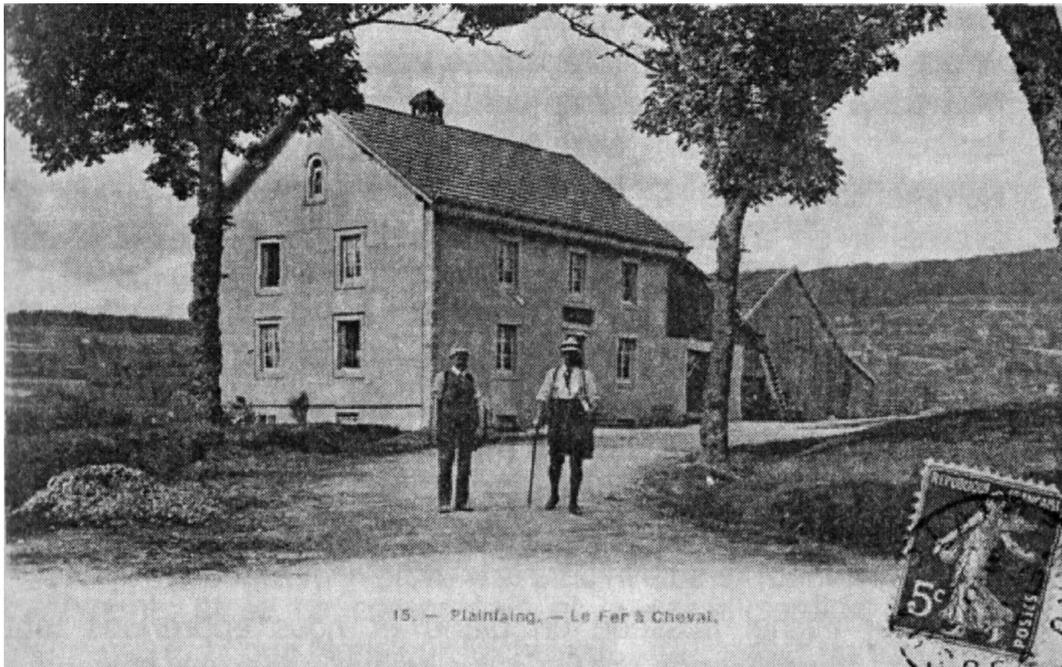
Rue de Saint-Dié

Ma tante tient à mettre en valeur des aptitudes qui ne se limitent pas à la pédagogie. Elle prend des leçons de piano auprès de Monsieur Munier l'organiste, mais se gardera bien de jamais faire devant nous la démonstration de son talent et de ses progrès. Si de mon côté je m'exerce à pianoter quelques mesures de la méthode « Le Carpentier » qui, invariablement ouverte à la même page, ne quitte pas le pupitre, elle se précipite aussitôt vers portes et fenêtres qu'elle referme soigneusement, afin que ses collègues ne puissent m'entendre et s'imaginer qu'elle est à l'origine de ces sons discordants. Elle apprend également auprès d'un horticulteur professionnel à bouturer des rosiers et fait admirer ses créations, confectionne des troussees en cuir repoussé dont elle fait cadeau à ses relations les plus intimes, commande à un forgeron d'art un lustre en fer forgé que tout visiteur est admis à contempler.

Pendant ce temps mon oncle, moins privilégié par la nature, doit subvenir aux basses besognes ménagères plus conformes à ses talents. Il vient du reste de troquer sa moto à side-car, jugée elle aussi désuète, pour une automobile Ford, en tous points semblable à la voiture jouet de ma petite enfance. Je la revois peu confortable, haute sur roues, avec un marchepied, ouverte à tous les vents malgré une capote à vitres en mica dont on la recouvrait par temps de pluie. Pourtant mes premières randonnées aux côtés de mon oncle me remplissaient de ravissement.

Très vite les voyages à Saint-Dié du jeudi deviennent traditionnels. Ma grand-mère y participe parfois et, de peur d'être en retard, se présente une bonne heure avant le moment fixé pour le départ. Furieuse, ma tante, occupée fébrilement à ses préparatifs, affecte d'ignorer sa présence. De son côté mon oncle vérifie longuement le gonflage des pneus, embarque par précaution un ou deux bidons d'essence, procède à quelques essais de moteur. Enfin nous partons. Mon oncle, qui est la prudence même, ne manque pas, à chaque carrefour, de « corner » vigoureusement en appuyant sur une sorte de poire en caoutchouc fixée à portée de sa main, ce qui fait aboyer les chiens et sursauter les passants. Dans la longue ligne droite qui sépare Saint-Léonard de Saulcy, je surveille l'aiguille de l'indicateur de

vitesse qui, en tremblotant, grimpe, grimpe, jusqu'à atteindre le soixante à l'heure. Alors ma tante, effrayée, retient mon oncle par la manche : « Poum-Poum ! (c'est le nom de guerre ridicule que les enfants Baroudel – ils sont deux maintenant – lui ont décerné !) Attention ! Tu vas trop vite ! » Et « Poum-Poum » lève le pied, au moment où le docteur Thiébaud de Fraize, qui a une « de Dion-Bouton » de la toute dernière cuvée, nous double avec un coup d'œil goguenard.



Hôtel du Fer à Cheval

Peu à peu, s'enhardissant, mon oncle ajoutera à ses performances. Grâce à lui je visiterai pour la première fois la vallée de Habaurupt à la saison des jonquilles, Gérardmer et son lac où, avec une dextérité qui lui valut de chaleureux compliments, il évita de justesse dans un virage une voiture à chevaux. Il m'est aussi arrivé de passer deux heures entières, seul à m'ennuyer dans la voiture arrêtée sous une pluie diluvienne devant le café du « Fer à Cheval » où mon oncle avait disparu. J'ai compris que cette escapade lui permettait de se soustraire un instant à l'esclavage domestique.



Rue de la Costelle

Personne, pas même ma tante, ne conteste mon « oreille musicale ». J'en suis fier. Il est temps de la mettre en valeur et le violon que mon père m'a laissé en héritage m'y invite. Ma grand-mère, pour qui la musique ne va guère au-delà des valse et polkas de sa jeunesse, se laisse convaincre. Monsieur Michel, le marchand de vins de La Costelle, me donnera des leçons.

Comme son métier ne l'indique pas, Monsieur Michel est un artiste. Il en a le physique : de la prestance, des cheveux bouclés, une barbe fleurie. Célibataire, il vit chez ses parents. Il est la copie conforme de son père, si ce n'est que la barbe de celui-ci, qui n'a plus un cheveu sur le caillou, est d'une blancheur immaculée, ce qui le fait ressembler à Dieu le Père. Sa mère, baptisée comme il se doit la « Mère Michel » – et qui a plus d'un chat ! – est une amie de ma grand-mère. Pour ma première leçon, en compagnie de Paul Klein et d'un autre garçon inconnu, je suis initié à la « vraie » musique.

Monsieur Michel possède un piano et nous apprenons tout d'abord, accompagnés par lui, à lire les notes sur une portée, ce qui n'est pas une mince affaire. Formé à la

méthode chiffrée de Monsieur Jacquot, je suis décontenancé et je m'embrouille. L'astuce qui consiste à marquer les altérations du son en altérant la prononciation de la note (fa dièse devient « fè », la bémol « leu ») me rend carrément ridicule et agace le professeur. Lorsque survient un mi bémol (« meu »), c'est un beuglement qui sort de ma gorge et je sombre sous les rires.

Pourtant Monsieur Michel n'a pas beaucoup de peine à déceler mes aptitudes. Au bout de quelques leçons, il largue Paul Klein, décidément rebelle à la musique, ainsi que son compagnon, et je me retrouve seul. Mes progrès sont si rapides que déjà on parle de conservatoire. Je répète mes exercices avec enthousiasme et chaque leçon devient pour moi un événement dont je rêve toute la semaine. Lorsque, après avoir longuement « filé des sons », tâche ingrate dont je m'acquitte avec docilité, Monsieur Michel consent à jouer avec moi l'un des duos de la méthode « Mazas », j'éprouve une vive jouissance et je rentre à la maison transfiguré. J'aime passionnément la musique.

Imperméable à mes exploits, ma grand-mère entend néanmoins profiter au maximum des loisirs que lui procure ma leçon hebdomadaire. Elle la paie, estime-t-elle, assez cher ! Aussi m'y envoie-t-elle, pour être plus longtemps « tranquille », de plus en plus tôt. J'arrive maintenant avant même que la famille Michel, qui le soir dîne de très bonne heure, ait fini son repas. Comme il n'ose me renvoyer, le professeur pense décourager mon zèle en me faisant « filer des sons » pendant qu'il termine son repas en famille. Je dois alternativement jouer « le plus doux possible » et écraser la corde sous l'archet jusqu'à produire un affreux grincement. Je m'y applique avec ardeur jusqu'au moment où, le repas enfin terminé, la leçon effective peut commencer à l'heure réglementaire. Ma passion pour la musique était telle alors que j'aurais pour elle accepté le pire traitement, et je ne comprenais ni le calcul sordide de ma grand-mère, ni que Monsieur Michel pût faire passer un tant soit peu avant son amour de l'art celui des nourritures terrestres.

Monsieur Michel gravira du reste encore un échelon dans mon estime à l'occasion d'un événement dont la chronique locale a sans doute conservé le souvenir. Une nuit, je suis réveillé par une agitation inaccoutumée : cris, appels, galopades dans la rue. Ma grand-mère est debout près de moi, pâle, tout habillée comme prête à sortir. Elle tient, serré contre sa poitrine, le coffret qui renferme toute sa fortune. Elle me fait me lever en hâte et j'aperçois, de la fenêtre de la cuisine, la lueur rouge qui colore la moitié du ciel. Je sais ce qu'est un incendie. Plusieurs ont déjà eu lieu, en pleine nuit, dans le pays même. Il y a quelques années, une maison a brûlé aux Aulnes, une autre près de l'abattoir, mais mon sommeil n'en a pas été troublé. Je n'ai vu que le lendemain les quatre murs noircis, consterné d'apprendre que le corbeau apprivoisé du propriétaire, oublié dans sa cage lors du sauvetage des meubles, avait péri dans l'incendie.

Cette fois, trois maisons seulement nous séparent des flammes et notre voisine, aussi affolée que ma grand-mère figée sur sa chaise près de la porte, vient à tout instant nous informer de la progression du danger. Monsieur Michel, qui habite la maison contiguë, est, paraît-il, sur le toit et lutte avec les pompiers. Il parviendra à éteindre les foyers d'incendie qui déjà se sont déclarés dans son grenier et seule la maison du boucher Gaudel sera la proie des flammes. Ce n'est qu'au petit matin, le danger écarté, que je pourrai réintégrer mon lit.

Traumatisée par les événements d'août 1914, ma grand-mère ne cessera de vivre dans la terreur de l'incendie. Je revois à chaque menace d'orage son précieux coffret trônant sur la table de nuit, et lorsque le tonnerre se rapproche, elle se lève, s'habille et serrant contre elle sa fortune, s'installe en alerte près de la porte. Peut-être prie-t-elle ? Quant à moi qui ne ressens que modérément la contagion de cette panique, je feins l'indifférence et même je voudrais, comme mon professeur de violon, pouvoir défier le danger.

Peu à peu ma personnalité se développe, essaie de s'affirmer, mais ceux qui me sont proches ne me prennent

pas au sérieux. Ma tante veut bien me reconnaître, tout en les assaisonnant de réserves, quelques aptitudes scolaires que ma grand-mère traite par le mépris. Bien plus ! Elle se plaint sans cesse que je lui sois à charge et ne lui procure en échange aucune satisfaction. Rien de ce que j'aime ne l'intéresse et ce qui fait sa vie n'est pour moi que mesquinerie, platitude et vulgarité. Mes efforts pour lui confier certains de mes rêves, de mes espoirs, de mes découvertes se heurtent à un mur, à ses sarcasmes. Pour elle, je ne serai toujours qu'un enfant qui n'a qu'à obéir sans répliquer. En public, elle me rabat mon caquet et prend plaisir à m'humilier. Je me renferme de plus en plus dans un silence fait d'orgueil et de mépris. En ma présence, je l'entends avec colère regretter que la fin prochaine de ma scolarité obligatoire ne soit pas pour moi le début de l'apprentissage. Ouvrier d'usine, pourquoi pas ? Au moins je gagnerais ma vie ! Parfois ma rage éclate et je crie mon indignation. Alors elle prend le Ciel à témoin de ma méchanceté, de mon ingratitude.

Ma révolte devant l'injustice est telle que je lui lance un jour à la figure une poignée des miettes de pain dont les poches de mon tablier sont pleines en permanence : geste inconsidéré dont je n'ai pas mesuré les conséquences. Elle en a plein les yeux et se met à pleurer : je suis un petit-fils indigne, capable de tout, même de porter la main sur celle qui l'a élevé, qui remplace ses parents... Je suis consterné, mais n'éprouve aucun remords.

Pourtant elle m'aime à sa façon, dépourvue de tendresse. Elle tremble pour ma santé, prend grand soin de ma nourriture et flatte volontiers ma gourmandise. Elle achète parfois le vendredi un poulet qui sera mon régal du dimanche, fabrique pour moi tout seul un énorme pâté bourré de chair à saucisse bien grasse qui pendant des heures me reste sur l'estomac, descend un jour en mon absence m'acheter une glace auprès du marchand ambulancier et m'offre à mon retour, au fond d'une soucoupe, une bouillie sirupeuse où se mêlent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ces attentions que n'accompagne aucun sourire, aucun geste de tendresse me laissent froid et mon indifférence remplit ma grand-mère d'amertume. Je lui

fournis cependant à deux reprises, en cette année 1924, l'occasion d'être fière de moi.

Ma qualité d'orphelin de guerre m'autorise à concourir pour obtenir une bourse d'études. ^ Sous la conduite de Monsieur Legras, je me rends donc à Épinal avec d'autres élèves, dont l'éternel Paul Klein, fils de famille nombreuse, à qui la blessure de son père donne également le droit de participer au concours. Le voyage est déjà en soi une fête et je me plais à énumérer au passage les noms de toutes les gares que je connais depuis longtemps par cœur. Mais ce jour-là, il pleut et nous déambulons à travers les rues sous des trombes d'eau.

J'ai gardé le souvenir précis des épreuves auxquelles je ne crois pas avoir particulièrement brillé. La dictée avait trait à un chemineau qui, avec art... et avec son couteau, sculptait toutes sortes d'objets. Impressionné par la répétition de ce même mot « couteau », obstinément prononcé avec un fort accent franc-comtois (« c'est avec son couteau que... »), j'ai cru devoir le doter d'un accent circonflexe inopportun que ma tante m'a longtemps reproché. Invité en rédaction à décrire l'arbre de mes préférences, j'ai tout bêtement décrit le sapin des forêts vosgiennes et mérité une excellente note, alors que Paul Klein, pour être original, a cru habile de décrire l'oranger, arbre dont il n'a encore jamais vu l'ombre, et il n'a récolté qu'une note médiocre. En revanche, devant les problèmes, j'ai paniqué et perdu tous mes moyens. Je n'ai pu venir à bout que du premier, le plus facile, qui ne méritait que la note six.

Mais c'est l'après-midi, au cours des épreuves orales, que je suis passé près de la catastrophe. Au moment de me présenter devant l'examineur en histoire, je suis pris d'un malaise. J'ai des nausées et n'ai que le temps de gagner les couloirs pour me libérer, à l'abri des regards indiscrets, de la salade de tomates ingurgitée au restaurant pour la première fois de ma vie et qui m'est restée sur l'estomac. Cette indisposition, qu'il a attribuée à l'émotion, a sans doute incliné le jury à l'indulgence. Toujours est-il que je suis reçu, ainsi que tous mes camarades, mais après ce succès peu glorieux, je n'aurai pas à chanter victoire et ma

tante ne manquera pas, lorsque je me vanterai d'avoir, en célébrant le sapin, fait le bon choix, de me rappeler ma piètre prestation en mathématiques.

Mon succès au certificat d'études sera moins contesté. Je bénéficie au départ d'avoir déjà passé une année au cours supérieur, alors que mes concurrents sortent du cours moyen. Je me sens donc sûr de moi. Curieusement j'ai tout oublié des épreuves subies. Il me revient seulement d'avoir dû, en géographie, procéder à l'énumération de nos colonies d'Afrique noire. Fort embarrassé, j'ai jeté au hasard des noms de pays : Congo, Niger, que j'aurais été bien en peine de situer. Qu'importe ! Les jeux étaient faits d'avance et le correcteur de l'épreuve, Monsieur Balthazard, un rescapé de la guerre qu'il n'avait pas faite, ne pouvait moins faire que d'attribuer au fils infortuné de son ancien collègue, lequel n'en était pas revenu, la note maxima. Je ne doute pas que mon titre d'orphelin, fils de héros (« ils ont des droits sur nous ! ») m'ait valu d'être reçu premier du canton avec mention « très bien ». Lorsqu'à la proclamation solennelle des résultats, sous la fameuse plaque commémorative qui porte mon nom, tous les regards se tourneront vers moi, je serai néanmoins très fier et ma grand-mère ira cette fois de sa petite larme. En récompense, je recevrai le vélo, marque « Alcyon », si longtemps promis. Il restera hélas pratiquement consigné dans notre salle à manger et je ne serai autorisé à m'en servir que dans les grandes occasions.

Chapitre 15. Le héros

Je suis accueilli aux Voivres comme un héros. Tout le village est déjà au courant de mon succès triomphal et me fait fête. Ma marraine exhibe partout son filleul et claironne à qui veut l'entendre, avec des trémolos dans la voix, qu'il vient d'être reçu premier du canton... sur cent cinquante-huit ! Ce chiffre fantaisiste, destiné à mettre en valeur mes prouesses, est de ma part pure invention, mais je finis par le croire vrai et le reprends à mon compte.

Comment ne pas reconnaître pourtant que mon comportement en société n'est toujours pas à la hauteur de ma légende ? Je reste timide, complexé, incapable de participer avec aisance aux conversations des adultes et j'ignore les bons usages. On attribue généreusement mon air stupide à l'encombrement de mon esprit (« il en a tellement dans la tête ! »), mais à l'admiration que j'inspire à ma grand-mère paternelle, femme pratique et de bon sens, se mêle souvent un brin d'inquiétude.

On décide, pour me dégrossir, que tous les dimanches, à la sortie de la messe, j'accompagnerai les jeunes gens du village au café et on me remet une pièce pour que je puisse payer moi aussi ma tournée. Et je dois, pendant une bonne heure, tout en buvant de la bière que je déteste, entendre muet les éclats de voix et les fanfaronnades d'une meute de paysans heureux de se défouler de la semaine et de se raconter par avance leurs bonnes fortunes.

On va même jusqu'à me dispenser des vêpres de l'après-midi que remplacera aux côtés de mon cousin Roger une expédition à travers la campagne. J'ai obtenu en effet de ma grand-mère de Fraize qu'elle m'autorise à emporter ma bicyclette neuve, et me voilà pédalant au milieu d'un groupe de jeunes de quatre ou cinq ans plus âgés que moi. Arrivé au Canal de l'Est, à la Forge de Thunimont que précède une périlleuse descente, je suis en pays inconnu. Au-delà se trouvent des villages mystérieux : Harsault, Escles, Vioménil...

Dans une prairie une jeune paysanne garde ses chèvres. Le groupe s'arrête pour lui conter fleurette, dans un langage fort peu... fleuri ! Je me sens de trop et reste à l'écart,

témoin gêné et réprobateur d'un bavardage que je trouve inepte. Plaisanteries vulgaires, trivialités, allusions pleines de sous-entendus, tout y passe et tout m'écœure. J'ai hâte de repartir et les gros rires de mes compagnons n'éveillent en moi aucun écho. Au retour, mon cousin se vantera auprès de sa mère d'avoir, en me dessalant, contribué à mon éducation.

Il vient d'avoir dix-neuf ans, veut devancer l'appel et suit dans ce but un cours de préparation militaire élémentaire. Il fait de plus partie de la fanfare municipale de Bains-les-Bains où il joue du piston. L'indigence de ses notions musicales le fait souvent recourir à mes lumières et je m'escrime sans grand succès à lui apprendre le solfège. Plus patent encore est mon échec lorsque je tente de mettre au point un chant à deux voix dont il assume la partie de basse. Au bout de quelques mesures il déraile et, découragé, je jette le manche après la cognée.

Ma voix qui commence à muer malgré tout est un de mes rares atouts en société. Mon âge m'autorise maintenant à étendre mon répertoire à des domaines jusqu'alors interdits. L'actualité y a sa part et je fais pleurer l'assistance en entonnant à la fin d'un repas de famille « Sous le soleil marocain ». Quand j'arrive aux deux derniers vers du dernier couplet :

« Seule une croix demain sera mon destin
Sous le soleil marocain »

je vois fuser les larmes et jouis de mon effet.

Ma renommée est parvenue aux oreilles d'une vieille fille refoulée du village qui, avide de romances sentimentales, veut que je lui apprenne la sérénade de Toselli : « Viens, le soir descend » que j'orthographe, je ne sais pourquoi : « Vient le soir décent » et plusieurs soirs de suite je lui donne, patiemment et fort... déceimment, une leçon. Je vais jusqu'à chanter, pour le « parrain » et la « marraine » de Bayecourt qui, sans oser s'interposer, rougissent de mon audace :

« C'est une chemise rose

Avec une p'tit' femme dedans »,

Mais il est vrai que déjà « il n'y a plus d'enfants ».

Mon cousin plus âgé échappe à toute censure et nul ne s'offusque de l'entendre chanter « Nuit de Chine » ou « Dolorosa, c'est la femme des douleurs » ou encore :

« La lune est jolie ce soir,

Ma chérie, allons donc la voir ! »,

sans parler du répertoire de Mistinguett, Saint-Granier ou Dranem qui n'a plus de secret pour lui.

En dépit de cette émancipation toute relative que favorise le séjour aux Voivres, je reste attaché aux joies traditionnelles des vacances liées aux divers travaux des champs auxquels je m'associe selon mon bon plaisir. Dans la ferme où mon père a passé son enfance, je me sens libre. Je peux m'exprimer sans susciter la méfiance ou l'ironie. Tout n'est certes pas idyllique : les visites à Gremifontaine, malgré la gentillesse de la « marraine Mathilde », sont toujours un cauchemar. La rigueur et le formalisme du « parrain de Bayecourt » me créent des complexes. Les taquineries de mon cousin Roger m'agacent. Mais ce sont là des vétilles vite oubliées lorsque, venue la mi-septembre, je reprends le train à la petite gare de La Chapelle-aux-Bois, afin d'être présent à la fête de Fraize, date fatidique, que je ne voudrais laisser passer pour un empire.

Chapitre 16. Le cours complémentaire

La rentrée scolaire de 1924 inaugure ma première année de cours complémentaire dont le professeur principal est maintenant Monsieur Klein. De ses tics, de ses manies nous n'avons plus rien à apprendre. Son élocution fortement scandée, à l'accent montagnard prononcé, nous est familière. Les mots fétiches qui émaillent son discours (« s'pas », « alors », « par conséquent » et même « de sorte que par conséquent ») font l'objet depuis longtemps d'une comptabilité minutieuse. Sa discipline est bon enfant, avec parfois, lorsque nous abusons de sa bienveillance, des retours de manivelle et des coups de colère spectaculaires.

Voulant un jour punir l'insolence d'un élève, il le saisit à bras le corps, l'arrache de son banc, mais il se heurte à forte partie : l'énergumène se rebiffe, trépigne, rue des quatre fers. Ne parvenant pas à le maîtriser, Monsieur Klein le jette dans le couloir et, refermant vivement la porte, se prend un doigt dans l'embrasure. Tout pâle, il saigne abondamment et bande sa blessure dans un silence de mort. Notre maître est un grand blessé de guerre ; il nous parle souvent du schrapnell qui reste coincé dans sa troisième vertèbre lombaire : aussi malgré nos chahuts, nous le respectons.

Monsieur Klein enseigne cette année, outre les sciences et l'allemand, la comptabilité, le dessin artistique, la musique et... l'écriture, ces différentes disciplines avec des fortunes diverses. De la première d'entre elles, il ne m'est rien resté, bien que j'aie pieusement rempli, sous la dictée du maître, des pages et des pages d'opérations commerciales desquelles il résultait – ô miracle ! – que le montant des recettes couvrait toujours, à un centime près, le montant des dépenses. Le dessin artistique en revanche m'a toujours captivé. Deux heures le mardi après-midi lui étaient consacrées que j'attendais chaque fois comme une heureuse détente.

Sitôt entrés, nous disposons les tables en demi-cercle autour de l'objet à dessiner : un vase de fleurs, un arrosoir, une bicyclette, une échelle double et nous le reproduisons, tel que nous le voyons de notre place, en tenant compte de cette loi élémentaire de la perspective qui est notre

évangile, car nous la savons par cœur et notre professeur nous la répète à satiété : « Toutes les lignes verticales restent verticales, tandis que les lignes horizontales convergent toutes vers un point unique appelé point de fuite et situé sur la ligne d'horizon ».

Pour nous comme pour le professeur, c'est la classe relaxe par excellence. Chacun va et vient dans la salle, prend des mesures, compare son œuvre à celle du voisin, lui raconte au passage à l'oreille quelque bonne histoire. Pendant ce temps, Monsieur Klein s'absorbe dans la préparation d'une expérience de chimie en retard, concocte un des fameux « mélanges... étonnants » et nous nous retranchons derrière nos cartons à dessin selon le scénario bien connu et déjà décrit. Une demi-heure avant la fin du cours, le maître vient contempler nos œuvres, rectifiant ici une ligne, ajoutant là une ombre, sanctionnant le tout par une note souvent généreuse.

En vérité cette reproduction d'après nature, selon les lois rigoureuses de la perspective, ne permet guère de mettre en valeur nos dons artistiques, mais nous avons tout le loisir de le faire à la maison, car Monsieur Klein, joignant l'utile à l'agréable, sait faire des plus habiles d'entre nous les collaborateurs bénévoles de Madame la Directrice de la nouvelle école maternelle, son épouse. Celle-ci, pour rendre sa classe plus avenante, n'a rien trouvé de mieux que d'y coller aux murs des images coloriées à l'aquarelle réalisées par les élèves de son mari ; et je passe les jeudis des matinées entières à reproduire sur du papier à dessin des images d'Épinal empruntées à un vieil album. L'émulation qui en résulte auprès des élèves est d'autant plus vive que les plus doués se voient décerner des récompenses : compliments chaleureux ou même cadeaux utiles, tels que plumes, crayons, cahiers pris sur les fournitures scolaires. Et nous sommes heureux d'avoir, sans le savoir, contribué à l'avancement de Madame Klein que son inspecteur émerveillé couvre d'éloges.

Si je vois dans la leçon de dessin un agréable passe-temps, la leçon de musique paradoxalement m'exaspère. Sous la baguette d'un maître qui, contrairement au Michel Simon de

« Jean de la Lune », entend encore plus faux qu'il ne chante, elle se passe à solfier indéfiniment les mêmes exercices de la vieille méthode de Claude Augé qui n'ont pour moi plus de mystère. Et je rage d'entendre ce pénible déchiffrage ou mieux... défrichage, auquel je me refuse à participer. Le professeur, qui un jour a bien voulu publiquement me reconnaître « la bosse de la musique », a beau me lancer des regards implorants. Aussi sourd à ses appels qu'il l'est lui-même à la cacophonie qu'il déchaîne, je garde obstinément la bouche close.

Il sait en revanche que, pour la leçon d'écriture, ma bonne volonté lui est acquise. Pour lutter contre les « pattes de mouche », chaque élève dispose d'un petit opuscule sur les pages duquel figurent les lettres, rondes, bâtardes et cursives, suivies d'exercices calligraphiés. Il lui suffit d'appliquer sur la page à reproduire un papier glacé transparent et au moyen d'une plume adéquate de suivre le contour des lettres. Après quelques essais, il doit être capable de recopier directement sur son cahier les modèles proposés. A juste titre convaincu de l'efficacité de sa méthode, Monsieur Klein ne manquait jamais de faire remarquer qu'il l'avait maintes fois recommandée aux médecins dont les ordonnances sont, comme chacun sait, illisibles.

Mes relations avec Monsieur Lalevée ne se sont pas améliorées, bien au contraire, car les travaux pratiques ont maintenant succédé aux longues dictées théoriques. A l'atelier de menuiserie, j'ai à fabriquer des assemblages aux noms étranges : tenon et mortaise, queue d'aronde, et je m'empêtré dans mes outils. A dix reprises au moins je montre au professeur une planche rabotée qu'il s'obstine à ne pas trouver plane et je continue à manier ma varlope jusqu'au moment où je n'ai plus qu'à jeter au rebut la pièce défectueuse devenue trop mince et en recommencer une autre, laquelle connaîtra le même sort.

A la forge, je laisse de préférence travailler mon partenaire et je reste au soufflet dont j'actionne la pédale avec énergie ; mais il faut bien que parfois j'empoigne à mon tour le marteau. Et je frappe sur le fer qui refroidit avant que j'aie

réussi à lui donner forme. Une fois sur deux, le marteau frappe directement l'enclume et rebondit. Au bout de cinq minutes, mon bras droit douloureux menace de lâcher l'outil, tandis que du gauche, je m'acharne à maintenir en bonne position, avec une longue pince, l'objet à forger.

La facilité de certains de mes camarades, dont les performances dans les disciplines scolaires sont plus que médiocres, me fait honte. Ils triomphent quant à eux avec modestie ; mais leur indulgence condescendante à mon égard m'exaspère. Il a été établi une fois pour toutes que je suis un « pur littéraire », dont personne ne met en doute les aptitudes. Mais il est tout aussi évident que ces dons entraînent comme inévitable corollaire l'absence de tout sens pratique et une inaptitude congénitale à se servir de ses dix doigts. Je finis par en prendre mon parti, d'autant mieux que les occasions ne me manquent pas de prendre d'éclatantes revanches.

Les classements mensuels me voient alternativement premier et second, en vertu d'une justice distributive qui veut que le « fort en sciences », Paul Klein, fils du professeur principal, partage avec le « fort en lettres » que je suis les honneurs suprêmes. Beaux joueurs, mes camarades ne contestent pas ce choix et reconnaissent mes mérites. Certains même recherchent ma compagnie. Je ne les repousse pas, car il s'agit généralement d'élèves moyennement doués, que leur modestie, leur effacement volontaire me permettent sans peine de dominer, ce dont parfois j'abuse.

L'un d'eux, Rémy, un garçon souffreteux, mal vêtu, fils adoptif du marchand de fruits dit « l'Espagnol », me suit comme son ombre. Il disparaîtra après le brevet élémentaire et devra faire un séjour au sana. Un autre, Pierre Gerl, fils de la tenancière du Café de la Comète, veuve de guerre qui s'est récemment remise en ménage, m'accompagne fréquemment dans mes promenades du jeudi. Il est de tempérament calme, dépourvu de toute agressivité. Nous nous parlons de tout et de rien, satisfaits d'être ensemble, d'unir nos solitudes, mais il ne m'inspire pas de véritable amitié. Il mourra quelques années plus tard

de tuberculose et la nouvelle me laissera indifférent. Nombreux sont du reste les jeunes gens dont j'apprendrai la mort au cours de mon adolescence. L'un d'eux, fils aîné de Monsieur Petitnicolas, l'instituteur de Clefcy connu dans tout le canton, dépérira pendant plusieurs années avant de mourir au sana.

Je n'ai que fort peu d'affinités avec ceux de mes camarades que leurs aptitudes orientent vers l'apprentissage d'un métier manuel. La plupart sont grossiers, brutaux, vulgaires et je n'éprouve à les fréquenter aucune joie. Ceux vers qui m'avait entraîné un engouement passager ont perdu leur prestige. Jean L. est devenu un adolescent boutonneux et j'en veux à André F. de pactiser avec les infidèles. Il va du reste quitter Fraize pour Nancy, où je le retrouverai beaucoup plus tard. Il est vrai aussi que l'adolescence et mes édifiantes lectures commencent à éveiller en moi un intérêt pour le sexe féminin que le manque d'occasions et surtout une extrême timidité ne me permettront pas avant longtemps de concrétiser.

Le temps de scolarité au cours complémentaire est de deux ans. Il prend fin avec les épreuves du brevet élémentaire et, pour les plus doués, du concours d'entrée à l'École Normale. Je n'ai que treize ans et la limite d'âge inférieure m'interdit de me présenter avant seize ans. Ma grand-mère, qu'affole la simple idée de me voir en pension, se refuse à envisager mon départ pour le collège de Saint-Dié dont la clientèle se recrute du reste parmi les fils de notaires, percepteurs, ingénieurs, médecins, haute société dont nous ne faisons pas partie. Ma tante de son côté n'est pas fâchée de voir son « faux » neveu embrasser la même modeste carrière que la sienne (« tu seras maître d'école de la République ! »). Quant aux professeurs, ils tiennent à garder un élève qui est une valeur sûre et leur permettra d'engranger sans doute un brillant succès de plus à leur actif.

Il est donc décidé que je serai, bon gré mal gré, instituteur, une prétendue « vocation », à laquelle à aucun moment je n'ai pensé me soustraire. Pour cela je serai condamné, en raison de mon âge, à tripler ma deuxième année de cours

complémentaire, donc à subir à trois reprises, et le plus souvent sous la même forme, avec des camarades différents, le même enseignement. Je souffrirai longtemps de cette aberration pédagogique. Sûr de réussir sans effort, je promènerai pendant trois ans ma paresse et mon ennui auprès de professeurs dont je connais les manies et les lubies que je sais comment satisfaire à peu de frais. Eux-mêmes cessent de s'apercevoir de ma présence, si ce n'est pour me donner parfois en exemple à quelque cancre, et j'acquiesce peu à peu une suffisance blasée qui me restera longtemps. Quant à ma vie extrascolaire, elle se déroule morne et monotone. Aussi n'ai-je retenu de ces trois années, sans doute les plus pauvres de ma vie, que quelques rares événements.

Chapitre 17. 1926-27

M. Legras, la Fraizilienne et Korvin

Mon professeur est désormais Monsieur Legras, le directeur, personnage vénérable dont je mettrai plusieurs mois à démythifier l'image. Son front dégarni, ses longues moustaches blanches, le timbre métallique de sa voix, son coup de sifflet strident qui, à la récréation, interrompt brusquement les jeux, les gestes impérieux qui accompagnent, pendant les interclasses, les discours pontifiants qu'il adresse à ses collègues respectueusement groupés autour de lui ou s'efforçant de le suivre dans un va-et-vient incessant d'un bout à l'autre de la cour, tout contribue à accroître son prestige.

Il enseigne avec prédilection les mathématiques. Grâce à lui, le mécanisme des démonstrations géométriques, dont je n'étais jamais parvenu encore à pénétrer les arcanes, m'apparaît soudain d'une limpide clarté. Son art consiste à n'intervenir que pour orienter notre démarche, par d'habiles questions, vers une solution qui, dans une brusque illumination, s'impose à nous avec une telle évidence que nous n'en croyons pas nos yeux. Émerveillés de notre propre génie, nous en redemandons et la leçon, autrefois une corvée, devient un jeu. Sans doute a-t-on reconnu en haut lieu les éminentes qualités de notre professeur, car j'ai la surprise de lire un jour, dans un journal pédagogique, intégralement reproduit, le texte dialogué d'une leçon particulièrement réussie.

Monsieur Legras assume également l'enseignement de toutes les disciplines littéraires, sans doute avec moins de bonheur. Les dictées y jouent un rôle non négligeable, suivies des non moins traditionnelles questions. C'est là un domaine où je peux briller sans effort, d'autant plus que ma qualité de redoublant me procure l'avantage de plancher pour la deuxième fois sur un texte de Taine relatif à la forêt vosgienne ou de George Sand décrivant les labours. Il est vrai que je ne suis pas exempt d'aberrations qui déconcertent le professeur et que peut expliquer un goût quelque peu pervers pour les néologismes aux belles sonorités verbales. Ayant depuis peu découvert, au cours d'une savante lecture, le mot « spécificité » encore inconnu, n'ai-je pas, à propos d'un texte sur l'art gothique, évoqué la

« spécidiscuté » (l'aspect si discuté) de tel ornement architectural ? Un camarade a fait mieux en transformant le « petit Saint Jean Baptiste » de la « Mare au diable » en... « petit singe en batiste ».

Mes rédactions, baptisées désormais « compositions françaises », me valent régulièrement neuf sur dix. Il s'agit la plupart du temps d'une maxime à commenter ou parfois de deux proverbes contradictoires qu'il convient de concilier : « Ne t'attends qu'à toi seul, c'est un commun proverbe », « il se faut entraider, c'est la loi de nature » ; ou même de réflexions qui suscitent la rêverie et permettent de déployer la richesse de son imagination : « Grande est pour tous les êtres la tristesse du soir ». Ces derniers sujets me plaisent tout particulièrement. Je les traite dans mon style ampoulé, ronflant, redondant habituel, accumulant les adjectifs, les images, les antithèses à la Victor Hugo, parfois même les citations latines pêchées dans les pages roses du dictionnaire. Ma facilité verbale a séduit notre professeur qui, de confiance, avant qu'il l'ait lue lui-même, me fait lire devant toute la classe ma composition française ; et l'attention religieuse de mes camarades – qui n'est peut-être qu'une somnolence étudiée – me comble de fierté.

Mais la récitation est le domaine où je triomphe sans conteste. Je n'ai oublié ni les sermons grandiloquents du missionnaire, ni les ardentes supplications de la « vierge martyre » de ma petite enfance. Interpréter un rôle dans une pièce me ravit. J'aime déclamer un texte avec emphase, en « y mettant le ton ». Monsieur Legras a coutume de répartir entre plusieurs élèves une longue pièce de vers, chacun se levant à son tour pour réciter le morceau qui lui revient. Quand je me lève pour enchaîner, dans « les pauvres Gens », le passage où l'auteur évoque les joies éphémères de la vie, on entendrait voler une mouche et lorsque après l'antithèse finale qui oppose

« Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,
Aux mères adorant l'enfance épanouie,
Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau
... Le refroidissement lugubre du tombeau »,

je me rassieds, encore tout tremblant d'émotion, mon successeur tarde à prendre le relais tant mon éloquence lui a fait froid dans le dos.

Jusqu'au jour où je suis atteint d'une étrange et humiliante maladie. Monsieur Legras nous a donné à apprendre une fable de La Fontaine, celle que nous voulons. Fuyant les sentiers battus, je me suis arrêté à « l'Ivrogne et sa femme », choix original grâce auquel j'espère me tailler un franc succès. A peine ai-je commencé à réciter que je trébuche sur « un suppôt de ... Bacchus ». Je me reprends. Peine perdue ! La consonne initiale de « Bacchus » ne sort pas et je dois constater, rouge de honte, que je bégaié. Au bout de quelques vers, je bute sur la même consonne et, tel un sauteur qui prend son élan pour franchir l'obstacle, reviens en arrière, cela au prix d'une mimique sans doute fort drôle, car mes camarades, d'abord consternés, commencent à ricaner. Plus j'avance, et plus le brouhaha, les rires étouffés s'intensifient, au point que Monsieur Legras, agacé, me fait rasseoir. Je voudrais être à cent pieds sous terre. A la sortie, la plupart des élèves sont aussi gênés que moi et rares sont ceux qui se moquent. Pendant des semaines, Monsieur Legras, que désarme mon inexplicable infirmité, n'osera plus m'interroger et ma crainte d'être mis sur la sellette entretiendra en moi une permanente angoisse. En fait mon bégaiement disparaîtra, brusquement, sans raison apparente, comme il était venu, et définitivement.

C'est en explication de texte que l'enseignement de Monsieur Legras me paraît le plus contestable. Certes je partage son goût pour les poètes romantiques et déclame avec conviction « l'Isolement », « le Lac » et la plupart des poèmes des « Méditations ». J'ai même sans lassitude relu tout « Jocelyn » et entendu à trois reprises, et dans les mêmes termes, expliquer les mêmes extraits, dont certains vers hantent encore ma mémoire :

« O nuit majestueuse, arche immense et profonde,
Où l'on entrevoit Dieu comme le fond sous l'onde ».

Qu'importe leur emphase ou leur platitude ! Je me laisse bercer par le rythme régulier des alexandrins. Je les ressens

comme une musique et rien ne me choque tant que de les entendre désarticulés par un Béotien. Oserai-je dire que Monsieur Legras en est un ? Il est vrai qu'il lit mal, escamotant les liaisons, réduisant le vers à onze syllabes, le coupant arbitrairement ailleurs qu'à la césure, ne faisant pas sonner suffisamment la rime. Bref il lit aussi faux que chante Monsieur Klein, ce qui n'est pas peu dire. Et je souffre de ne pouvoir marquer ma réprobation.

Il y a pire. Lorsque, après la lecture d'un poème, nous sommes encore sous le coup de l'émotion – ou sous l'effet d'une douce somnolence –, il nous demande à brûle-pourpoint « l'impression générale qui s'en dégage », un grand silence lui répond, silence pesant, prolongé, chargé de menaces. Nous nous regardons avec inquiétude, attendant l'intervention salvatrice, mais rien ne vient. Pendant ce temps, le professeur nous scrute les uns après les autres d'un regard sans indulgence, puis de plus en plus sévère. Soudain il se lève, fait les cent pas. Sa colère monte. Enfin elle éclate : nous sommes des paresseux, incapables du moindre effort ; nous ne pensons qu'à dormir, à nous « faire du lard » ; il faut que nos professeurs se tuent à la tâche, tandis que nous restons là amorphes, avachis sur nos bancs, sans réaction... Nous laissons passer l'orage, sûrs que Monsieur Legras finira par prononcer lui-même le mot que nous avons vainement cherché, que nous n'avons pas su dire. En vérité, le choix limité aurait dû nous le faire trouver, ce mot espéré, ce mot rédempteur, car je sais par expérience que, pour notre maître, d'un poème quel qu'il soit ne peut se dégager qu'une impression de « mystère », de « grandeur », de « grâce » ou de « mélancolie ». Mais je suis, comme mes camarades, inhibé par la terreur d'une scène dont nous savons tous par avance qu'elle se reproduira, à chaque explication de texte, selon un enchaînement inéluctable.

Monsieur Legras enseigne aussi la « morale ». C'est pour moi un moment privilégié, car il y met une conviction qui donne à son monologue inspiré une réelle éloquence. Il incarne « la bonne vieille morale de nos pères », chère à Jules Ferry, et les textes qu'il choisit pour illustrer son propos me vont droit au cœur. J'entends encore, à la suite

d'une leçon sur « la bonté envers les animaux », l'inévitable Jocelyn Iarmoyer sur sa solitude et s'écrier, s'adressant à son « pauvre Fido » couché à ses pieds :

« Et seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien ! »

Mon intérêt pour la morale ne s'étend pas à l'instruction civique. Le fonctionnement des institutions se déroule dans un monde qui m'est étranger et dont les adultes ne me parlent jamais. De plus, les leçons qui s'y rapportent usent d'un langage aussi hermétique que celui de la comptabilité qu'enseigne Monsieur Klein. Le dernier sujet de composition : « une crise ministérielle » n'a pas éveillé en moi le moindre écho et je me suis borné à écrire, pour ne pas rendre une copie blanche, que la Chambre des députés peut, dans certains cas que je me gardais bien de préciser, et avec l'accord du Sénat, « dissoudre... le Président de la République ». J'ai donc récolté un zéro, accompagné d'une appréciation peu élogieuse qui n'a pas échappé à la vigilance de ma tante.

Soucieux d'en faire de bons citoyens, Monsieur Legras fait tous les ans apprendre par cœur à ses élèves la « Déclaration des droits de l'Homme ». Il nous suffit d'aller individuellement le trouver, de préférence au cours d'une récréation ou après la classe, alors qu'il arrose ses fleurs, et de lui réciter du premier au dernier les célèbres articles. Il entend distraitemment le marmonnement monotone de la litanie et, pourvu qu'elle ne s'interrompe pas, que le récitant ne trébuche pas, il s'estime satisfait. Sinon tout est à recommencer.

Comme tous ceux de ses collègues qui n'ont pas fait la guerre, Monsieur Legras affiche un patriotisme sourcilleux. La veille du 11 novembre, il entame devant ses élèves un discours enflammé à la gloire des héros. Un de nos camarades, qu'amuse cette éloquence insolite, a le malheur d'esquisser un sourire. Il bondit alors de sa chaise et, pendant plusieurs minutes, inflige au malheureux une correction qui le laisse à demi assommé. Quand il revient à son bureau, il est pâle comme un mort et ne reprend que peu à peu ses esprits. Nous l'entendons alors, en une longue plainte entrecoupée de soupirs, stigmatiser notre

ingratitude à l'égard de ceux – peut-être s'imagine-t-il être l'un d'eux – qui se sont fait pour nous « trouver la peau ».

Vers la fin de l'année scolaire, Monsieur Legras organise à plusieurs reprises un « concours blanc » au cours duquel, placés dans les conditions de l'examen auquel nous nous préparons, nous sommes soumis à des épreuves identiques et nous jouons le jeu avec le plus grand sérieux. Je sais qu'à chacune de ces compétitions le littéraire que je suis devra se mesurer avec Paul Klein le scientifique et il me paraît équitable que nous soyons l'un et l'autre alternativement premier et second. Parfois un bienveillant hasard, dont je ne saurais à aucun instant imaginer qu'il ait pu être sollicité, veut que, unis dans le triomphe, nos totaux soient rigoureusement les mêmes. Plus âgé que moi d'un an, Paul Klein passera le concours en 1927 et entrera à l'école normale avec le numéro deux. Son père se consolera difficilement qu'un littéraire lui ait ravi la première place.

La rentrée scolaire de 1926 a vu, avec son succès au professorat, le départ pour Nancy de Monsieur Chevalier. Il continuait à nous enseigner l'histoire et la géographie, mais avait beaucoup perdu de son prestige. Rendu moins disponible à ses élèves en raison de son mariage que la rumeur publique prétendait mal assorti, il était devenu cassant, parfois méprisant. Il laissa pourtant une réputation qui rendra à son successeur, grand bonhomme dégingandé, au profil chevalin, la tâche fort lourde.

Monsieur Roesz nous administre, dès ses premiers cours, la preuve de sa médiocrité. Incapable de distinguer l'essentiel de l'accessoire, il se perd en divagations verbeuses truffées de cuirs et de pataquès, accumule les réflexions puériles, bref nous traite comme des enfants que nous ne sommes plus, mais dont, pour répondre à son attente, nous adoptons le comportement. Par démagogie et dans l'espoir de faire ainsi la part du feu, il feint de ne pas remarquer nos chahuts. Il lui arrive même de provoquer sans le vouloir une hilarité générale qu'il pense endiguer en la partageant. Comme il se pique d'être musicien, je suis un de ses favoris, sans être pour autant un de ses disciples. Il disparaîtra sans laisser de regrets.

Lui succède Monsieur Durand, un ancien élève du cours complémentaire, à peine plus âgé que certains d'entre nous, qui vient de sortir de l'école normale. Originaire d'un village voisin, il a été l'élève de ceux dont il est maintenant le collègue, lesquels adoptent à son égard une attitude protectrice que nous ne tardons pas à remarquer. Vis-à-vis d'eux comme vis-à-vis de nous, il a des complexes qu'il tente vainement de dissimuler en lisant, d'une voix blanche, monotone, des cours entièrement rédigés qui distillent un morne ennui. Lorsque le chahut larvé qui règne en permanence dans la classe prend des proportions inquiétantes, il rougit, élève un peu la voix et nous avons pitié de le sentir aussi désarmé.

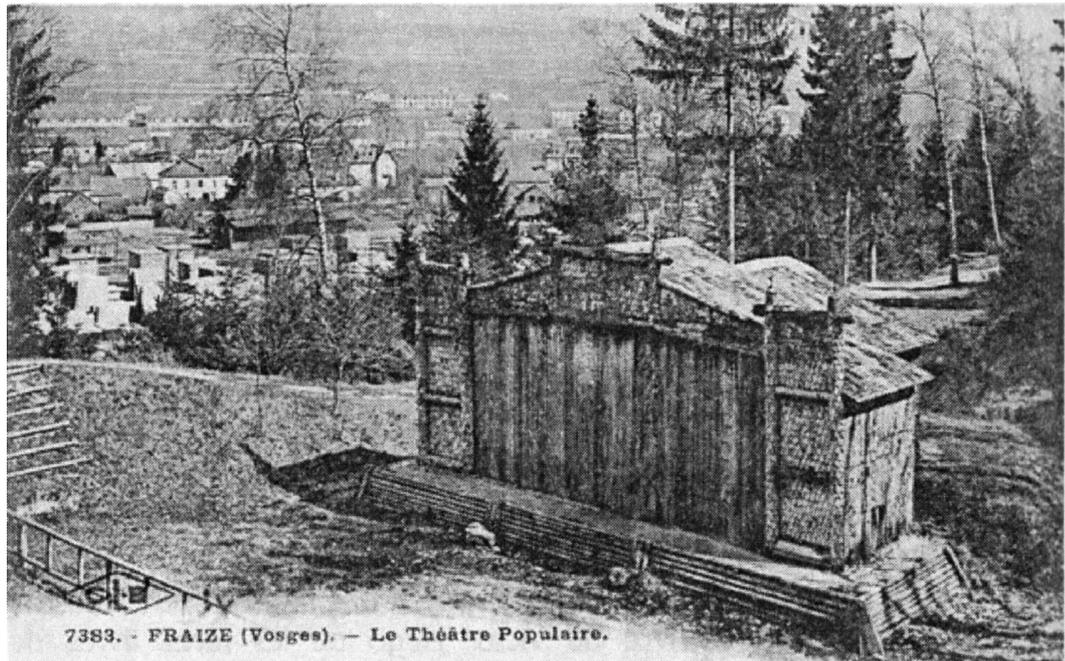
Si j'ai, au cours de ces années, beaucoup rabâché et peu appris, il est au moins un enseignement dont j'ai tiré de vives satisfactions : celui de la botanique. Je le dois à Monsieur Klein. Depuis ma petite enfance, je suis sensible aux beautés de la nature. Lorsque le soir, accompagnant ma grand-mère qui va régulièrement chercher un litre de lait dans une ferme voisine, nous traversons la prairie, j'aime cueillir les premières fleurs du printemps : anémones, primevères, boutons d'or. Je m'émerveille du jaune éclatant des genêts qui tapissent les pentes et dont, naguère encore, les dimanches de Fête-Dieu, je jetais les fleurs à poignées devant les repositoires. Je partage le goût de ma grand-mère pour les plantes vertes et les fleurs en pot : géraniums, fuchsias, cinéraires qu'elle entretient dans notre salle à manger.

Monsieur Klein dispose d'un petit jardin botanique attenant à l'école que nous nettoions de ses mauvaises herbes et il nous apprend à déterminer les plantes à l'aide de la « Flore Bonnier ». A la fin de l'année scolaire, tous examens terminés, il organise des visites guidées de la filature, de la papeterie, de la scierie, mais surtout il entreprend avec ses élèves des excursions botaniques au cours desquelles nous recueillons une ample moisson de plantes que nous déterminons ensuite. J'ai su et je sais encore les caractéristiques de toutes les familles. Chaque plante inconnue que j'identifiais me procurait la joie de la

découverte et j'en apprenais par cœur le nom latin dont les sonorités me ravissaient.

Soucieux d'ouvrir ses collègues aux méthodes pédagogiques nouvelles préconisées par leur inspecteur, Monsieur Legras a fait transformer une salle désaffectée de l'ancien bâtiment en salle de cinéma. Tous les vendredis, après la récréation du soir, la totalité des élèves à partir du cours moyen s'y entasse afin d'assister à la projection de films dits éducatifs. Handicapé par la vétusté de son appareil, dont les pannes se succèdent, par la mauvaise qualité des films qui à tout instant se rompent, contraint d'être tout à la fois opérateur, technicien et commentateur, le maître perché sur son estrade doit de surcroît maîtriser une masse de plus en plus houleuse de garçons dont l'attention peu à peu fléchit. Tout en continuant imperturbablement une projection qui bientôt n'intéresse plus personne, il tâche sans succès d'identifier les ombres qui s'agitent à ses pieds, distribue au petit bonheur des punitions et soudain, découragé, rend la lumière qui d'un seul coup laisse apparaître des élèves aussi sages que l'image qui se fixe sur l'écran. Le souvenir de ces séances m'a rendu sceptique sur l'utilisation de méthodes pédagogiques d'avant-garde, séduisantes en théorie, mais qui ne résistent pas aux aléas de la pratique.

Je continue à prendre des leçons de violon, mais mon amour de la musique trouve, au cours de l'année 1926, un nouvel aliment imprévu : Monsieur Michel vient de fonder une chorale : « la Fraizilienne », pour laquelle il recrute, outre de généreux bienfaiteurs, des membres actifs doués d'une oreille juste et d'un organe puissant. Mon oncle qui, à défaut de Tune, possède l'autre en fait déjà partie. Ma présence y est tout indiquée ; mais Monsieur Michel, constatant que ma voix mue, doit renoncer une première fois à mon concours. Ce n'est que partie remise puisque, un an plus tard, je suis admis, en qualité de ténor, à participer aux répétitions du « beau Danube bleu ». La carrière de la « Fraizilienne », au sein de laquelle les circonstances ne me permettront de faire qu'une brève apparition, sera du reste de courte durée. Mais elle aura au moins assuré la partie musicale d'une manifestation artistique qui sans elle se serait soldée par un four mémorable.



Le théâtre populaire

A l'orée de la forêt dominant le bourg, dans un site choisi aménagé en amphithéâtre, le « Comité des promenades » a fait construire, peu avant la guerre, un « théâtre populaire » dont la scène est restée depuis désespérément vide. Monsieur Michel a entrepris de la faire revivre. En ce dimanche d'été, la foule a pris place sur les gradins pour assister à une représentation de la pièce de Courteline : « Le Gendarme est sans pitié ». Le rideau à peine levé, je vois apparaître sur la scène un personnage inattendu que j'identifie aussitôt : cette longue silhouette efflanquée, cette voix de fausset, ce nez rouge en bec d'aigle, c'est Monsieur Roesz, notre professeur de géographie. Je l'écoute dévider son monologue et je sais qu'il va trébucher. Déjà il bafouille, bute sur un mot, se reprend, repart, mais il n'ira pas loin. Soudain il reste coi, s'avance vers le souffleur, tend l'oreille, regarde d'un air hagard la foule qui se gausse et applaudit par dérision. Mais si la foule, comme le gendarme de Courteline, est « sans pitié », tout comme lui elle n'est pas « sans grandeur d'âme » et la pièce se terminera tant bien que mal devant un public plus amusé que déçu.

Cela d'autant plus que la prestation de la « Fraizilienne » le dédommage largement de sa déconvenue. Outre « le beau

Danube bleu », figure à notre répertoire un arrangement pour chœur à quatre voix d'un célèbre monologue emprunté à « Cyrano de Bergerac ». Empanaché, serré dans mon justaucorps, brandissant une épée de carton, je me joins aux choristes pour proclamer à tous vents que nous sommes « les Cadets de Gascogne qui font cocus tous les jaloux » !

Les exhibitions de la « Fraizilienne » ne sont d'ailleurs pas les seules manifestations « culturelles » auxquelles il m'est donné d'assister. La commune possède une fanfare, dirigée par le garde champêtre, Monsieur Câlin, qui donne fréquemment des concerts, par exemple le 14 juillet, sur la Place de la Gare, avant que ne s'allument les feux d'artifice, ou la veille, lors de la retraite aux flambeaux. Un grand festival aura même lieu en 1927 auquel seront conviées une dizaine de formations musicales qui donneront plusieurs concerts en même temps en différents points de la ville.

Seules ces diversions me rendent supportable la vie auprès de ma grand-mère. Repliée sur son passé dont elle ressasse sans cesse les malheurs, accaparée par les soucis mesquins dont elle se fait un monde, elle m'est devenue de plus en plus étrangère. Elle ignore ce qui fait ma vie, mes études, mes aspirations, les tourments sentimentaux qui commencent à m'agiter. Nous n'avons plus rien à nous dire, si ce n'est parfois le soir, lorsque, avant de m'endormir, je lui pose des questions sur sa jeunesse, l'enfance de ma mère, ces vingt-sept années de vie à La Salle qui ont précédé ma naissance ; alors elle finit par oublier que je l'écoute et poursuit longtemps un monologue incohérent qu'interrompt le sommeil.

L'hiver ou les jours de pluie, je passe des heures silencieuses à lire et relire l'œuvre de Victor Hugo ou les rares livres de bibliothèque que je ne connais pas encore. Il m'arrive même de calligraphier dans des cahiers d'écolier les fables de La Fontaine, de dessiner les têtes des auteurs qui figurent à la suite des morceaux choisis du vieux livre de lectures « Mironneau », toutes occupations fastidieuses qui font passer le temps.

Quand il fait beau, j'abandonne ma grand-mère à ses visites chez la cousine Séraphine Aubert ou chez quelque vieille femme, veuve et solitaire comme elle et j'erre à travers bois et champs, le plus souvent sur les rives de la Meurthe ou le long des sentiers qui, du Théâtre populaire, grimpent à travers la forêt jusqu'à ce lieu mystérieux qu'une vieille légende a fait baptiser « la chapelle du Suisse ».



La Chapelle du Suisse

Ma grand-mère a dû bon gré mal gré accepter mon émancipation progressive. Les soirs d'été, je descends chez mon oncle pour y lire dans le journal les résultats du Tour de France qui me passionnent. On ne me pose plus de questions. Entre ma tante et moi, aucune communication n'est désormais possible. Mes rares velléités de lui faire partager quelque-une de mes joies, de mes déceptions, de mes espérances ne trouvent en elle aucun écho. Les exploits de son chat, dont elle vante l'intelligence et avec lequel elle bêtifie l'occupent bien davantage que les discours de son « faux » neveu auxquels elle ne prête qu'une oreille distraite. Elle excelle dans l'art de réfrigérer les enthousiasmes en interrompant brusquement, par une réflexion insipide, voire humiliante, un début de confidence.

Je supporte mal d'assister aux repas qu'imposent traditionnellement les deux fêtes patronales et j'attends avec impatience que mon ami Korvin vienne m'en libérer. Dès qu'il arrive, je quitte la table et je fuis sans demander mon reste. Je peux alors exploser et défouler ma hargne. Si différent qu'il soit de moi, Korvin m'écoute et sa présence me soulage. J'ai pris goût à la bicyclette et ma grand-mère a fini par consentir à mes randonnées. Il est vrai que mes ambitions sont limitées et que la perspective de devoir à mon retour nettoyer longuement mon vélo a un effet dissuasif ; mais j'éprouve à pédaler la joie d'être libre. Un jour Korvin m'accompagne sur la route de Saint-Dié et nous grimpons sans effort jusqu'au col de Saâles. Une autre fois nous remontons ensemble la vallée de la Meurthe jusqu'au Grand Valtin où nous cueillons des jonquilles dont nous décorons nos vélos. Korvin n'est pas le seul de mes camarades auquel je puisse me confier, mais il est un des rares qui m'écoute avec sérieux, sans ironie. De plus, j'exerce sur lui un ascendant dont j'ai conscience et dont parfois j'abuse. Il connaîtra donc ce que j'ai appelé mes « tourments sentimentaux » et les jugera avec indulgence.

Chapitre 18. Ginette, Madeleine, Charlotte,
Séraphine... et ma grand-mère

Avec les filles qui fréquentent le nouveau bâtiment situé de l'autre côté de la rue, nous n'avons aucune relation ; mais nous sortons aux mêmes heures. Nous sommes donc amenés à nous croiser ou à nous rencontrer. De plus le chemin de fer déverse tous les matins sa cargaison de filles et de garçons mêlés qui le soir repartent ensemble, ce qui favorise les contacts. Je ne connais pour ma part aucune fille, en dehors de la petite boiteuse qui habite sur le même palier que nous, et je n'ose en aborder aucune.

J'en ai pourtant remarqué une, élève du cours complémentaire, qui, quatre fois par jour, fait le trajet de la rue de la gendarmerie à l'école. J'apprendrai plus tard qu'elle n'est pas jolie et même qu'elle est affligée d'une légère difformité physique, vice selon ma tante rédhibitoire : elle a « la tête dans les épaules » ! Jamais je ne m'en suis aperçu. Je connais en revanche son manteau et son chapeau dont le rouge vif se voit de loin.

Je l'attends à l'extrémité de la rue et, dès qu'elle paraît, prépare mon entrée en scène. Je vais à sa rencontre en sifflotant et m'applique à prendre un air « naturel », voire désinvolte. Ne sachant que faire de mes bras, je les croise sur ma poitrine comme en classe, ce qui me donne beaucoup plus l'apparence d'un écolier studieux que d'un séducteur. Dès qu'elle parvient à ma hauteur, je me sens rougir et n'ose la regarder. Chaque jour recommence le même manège. Peu à peu je m'enhardis et le coup d'œil furtif que je jette vers Ginette – c'est son nom – devient plus appuyé, insistant, suppliant. Elle n'en a cure et chaque fois poursuit son chemin avec la même indifférence. Me remarque-t-elle seulement ?

Mes camarades eux ont compris depuis longtemps. Je supporte avec une résignation mélancolique leurs quolibets et leurs plaisanteries. Au fond, je ne suis pas fâché de devenir leur point de mire dans un domaine qui n'est pas celui où j'ai coutume de briller. Mon attitude met la puce à l'oreille des professeurs eux-mêmes. Averti par son fils, Monsieur Klein se livre à un « gag » qui met toute la classe en joie. Profitant de la détente de fin de trimestre, il entreprend de lire à ses élèves, après m'avoir envoyé porter

un message dans une classe voisine, une histoire empruntée à un quelconque magazine pour jeunes et dont l'héroïne s'appelle... Ginette. Au moment précis où, ma mission terminée, je rentre en classe, j'entends prononcer ce nom qui me fait sursauter. J'ai l'air si stupide que tous les élèves éclatent de rire, imités par le professeur. La vague d'hilarité passée, Monsieur Klein poursuit sa lecture, mais chaque fois qu'il s'apprête à prononcer le nom fatidique, il s'arrête, hésite, prépare son effet et les rires redoublent, ajoutant à ma confusion.

Le dimanche à la grand-messe, mes regards restent fixés pendant tout l'office sur le chapeau rouge qui se détache sous la chaire, derrière la cornette blanche de sœur Julie, parmi d'autres coiffures moins voyantes. J'en ai rêvé pendant des mois et mes travaux scolaires en ont été gravement perturbés. Oserai-je dire que celle à qui je dois d'avoir connu ma première émotion amoureuse n'en a jamais rien su ? D'autres moins timides que son adorateur muet se sont sans doute chargés de l'informer, avant qu'à la fin de l'année scolaire elle ne déménage avec ses parents pour le département voisin, sans que je lui aie jamais adressé la parole.

A Ginette succède Madeleine. Je l'ai vue pour la première fois par hasard, avec sa boîte à violon, se rendre accompagnée d'autres jeunes filles au cinéma de Noiregoutte où elle assure l'accompagnement musical du film. Elle est très belle, du moins je le pense, et la rumeur publique m'assure cette fois que c'est vrai. Pour elle j'assiste à toutes les séances de cinéma. A défaut de la voir, il me semble l'entendre. Je ne l'entrevois qu'à la sortie. J'écris pour elle des poésies et lorsque l'inspiration me manque, je plagie ou même recopie sans vergogne des vers de mirliton rencontrés au hasard de mes lectures. Je tente même de lui faire parvenir un sonnet bien senti qui n'est pas de moi, mais dont je m'approprie indûment la paternité. Une cousine de Madeleine, que connaît mon ami Pierre Gerl, doit servir d'entremetteuse. A-t-elle rempli son office ? Ce que j'avais cru être de ma part une déclaration sans équivoque restera en tout cas sans réponse et de Madeleine

comme de Ginette ne subsistera que l'image idéale de la jeune fille dont je rêve.

Rien de commun entre cette adoration quasi religieuse, ce sentiment désincarné et l'instinct brutal qui s'exprime chez certains de mes camarades, en un langage dont la crudité me choque. Qu'il pût y avoir le moindre rapport entre mes divagations éthérées et l'éveil de mes sens ne me serait à aucun moment venu à l'esprit et j'aurais jugé outrageante une telle révélation.

D'autres ont succédé, incarnations fugitives de ma nostalgie, à Ginette et à Madeleine. L'une d'elles, qui épousera quelques années plus tard le frère du camarade victime du tragique accident de la gare de Saint-Léonard, ne survivra pas à une première maternité. Elle s'appelle Charlotte et l'intérêt que je lui manifeste ne lui a pas échappé. Consciente du pouvoir qu'exercent sur moi ses attraits, elle en abuse, se moque ouvertement de mon air compassé, imite ma démarche, me toise du regard au passage en croisant comme moi ses bras sur sa poitrine et éclate de rire. Mortifié, je finis par l'éviter et ronge mon frein en silence.

A-t-elle quelque remords ? Toujours est-il qu'un soir de



Rue de la Gare

Le lendemain je sors à nouveau et, suivant le même chemin, j'aperçois bientôt, comme je m'y attendais, Marthe accompagnée cette fois de son frère Joseph, un camarade de classe, garçon un peu benêt, destiné sans doute à lui servir de chaperon... ou de garde du corps. Ils m'abordent, m'invitent à les accompagner. J'accepte et nous nous engageons dans le petit sentier appelé « sentier des Dames » qui, à travers la prairie, mène aux rives de la Meurthe. Je suis trop ému pour prononcer une parole. Pour la première fois de ma vie, je chemine auprès d'une jeune fille. Certes elle n'est pas celle que j'aurais choisie, mais c'est elle qui a fait le premier pas et je ressens, malgré ma gêne, une légitime fierté. Arrivés près de la rivière, nous nous asseyons. Sans doute attend-elle de moi quelque chose, un mot, un geste. Mais je reste pétrifié, troublé par cette présence féminine à mes côtés. Alors elle se lève, cueille à un arbuste voisin quelques « boules de neige » dont elle me fait respirer le parfum, m'en offre une en souvenir de notre promenade nocturne et me quitte avec un « à demain » prometteur.

Il n'y a pas eu de lendemain. Pendant plusieurs jours, j'ai évité de fréquenter le quartier où je risquais de la rencontrer. J'ai su que F., par lassitude, avait fini par succomber à ses avances. Quant à Charlotte, jugeant son rôle suspect et redoutant les effets de sa coquetterie, j'ai renoncé à elle définitivement.

S'attarder à raconter ces aventures à peine ébauchées peut paraître témoigner d'un narcissisme quelque peu puéril ou plutôt sénile ! Mais elles étaient l'indice tout à la fois d'une carence affective et d'une imagination exclusivement nourrie par la lecture d'auteurs romantiques dont les héroïnes : Cosette, Esmeralda, Doha Sol, incarnaient un idéal féminin d'un autre âge. Vingt ans plus tard, je reverrai, tenancière de café avec son mari, celle dont autrefois j'avais repoussé les avances. Nous nous reconnâtrons, mais elle ne fera pas plus que moi allusion à cet épisode sans lendemain.

En vérité, je suis peu doué pour une carrière de Don Juan. Je n'en ai pas le physique et, lorsque je me regarde dans

une glace, l'acné qui défigure mon visage et résiste aux lotions dont je m'enduis la peau me désole. Quant à mes « avantages » intellectuels, ils sont un trésor caché, difficilement monnayable, et je ne sais comment en tirer parti. J'apparais pourtant à certains – ou à certaine – un parti enviable. Séraphine Toussaint, cousine éloignée de la branche maternelle, a six mois de plus que moi. Quand je la rencontre les jours de marché, j'imagine ma grand-mère au même âge : une future Madame Angot, rougeaude, les joues rebondies, la poitrine proéminente, forte en gueule et en muscles. Elle sera une « belle femme », mais rien de commun avec celle de mes rêves ! Sa mère, bigote, fantasque et rancunière, « ne nous cause plus » et nul ne sait pourquoi. Quant au père, organiste à l'église de Clefcy, village dont il deviendra le maire, il voit d'un œil indulgent les visites hebdomadaires que nous fait sa fille. Peut-être les favorise-t-il ? C'est du moins ce que pense ma grand-mère qui déjà fait des projets et me verrait sans déplaisir prématurément fiancé à cette fille plantureuse, bien « pourvue » sur tous les plans.

Un jour, celle-ci me persuade, encouragée par ma grand-mère, de la raccompagner et au lieu de prendre la route habituelle, m'entraîne dans le sentier qui, à travers la forêt, par la « chapelle du Suisse », conduit au village de Clefcy. Résigné, je la suis, mais elle en sera pour ses frais, car ses sourires et sa voix de sirène ne parviendront pas à me dégeler.

Il est pourtant des moments, rares il est vrai, où je suis sensible à son charme. C'est lorsque, à la tribune de l'église, juste avant que ne commencent les vêpres des morts de la Toussaint, invisible au milieu de ses compagnes de chœur, elle chante en solo, accompagnée à l'orgue par son père, la complainte funèbre dont la mélodie et les paroles s'harmonisent si bien avec les tentures noires et les vêtements de deuil :

« C'est un songe que la vie,
Condamnés dès le berceau,
Nous la voyons tout infinie,
Puis vient la mort et le tombeau ».

Alors sa voix, dont j'oublie l'enveloppe charnelle, me fait frissonner. Mais lorsque, à la fin de la cérémonie, après le stage obligatoire devant la tombe familiale, Séraphine vient discrètement nous saluer, j'ai peine à croire que le chant des anges ait pu sortir de ce corps replet de paysanne bien nourrie.

L'année 1928 doit décider de mon destin. Je suis désormais le successeur probable des grands ancêtres dont les succès à l'école normale ont porté au loin le renom du cours complémentaire de Fraize. Aux derniers concours blancs, je n'ai plus de concurrent et je triomphe sans péril, donc sans gloire. Je m'attends, avec assurance, à un succès dépourvu de toute surprise. Pourtant, au cours de l'hiver qui précède, un événement a fortement perturbé ma vie.

Je viens de m'endormir, lorsqu'une quinte de toux de ma grand-mère me réveille, suivie d'un gémissement prolongé. Inquiet je l'appelle. Elle ne répond pas. Je me lève et l'aperçois immobile dans son lit, le regard vague, les joues écarlates, apparemment inconsciente. Rapidement je descends l'escalier de fer qui mène à la cour, alerte notre propriétaire qui se lève à son tour, m'accompagne jusqu'à la chambre et comprend aussitôt que ma grand-mère vient d'être victime d'une « attaque ». Mon oncle et ma tante sont prévenus. On appelle d'urgence le docteur Bernard qui confirme le diagnostic et apporte les premiers secours.

Pendant plusieurs jours ma grand-mère restera entre la vie et la mort. Ma tante, consciente de ses devoirs de belle-fille, vient s'installer dans notre appartement tandis qu'on m'envoie coucher à la mansarde. Ma grand-mère retrouve assez vite l'usage de la parole, mais reste pendant plusieurs semaines partiellement paralysée.

Sa maladie n'est pas sans retentissement sur ma propre vie : on me contraint à des tâches inhabituelles, telles que d'aller chercher à bicyclette à la papeterie les morceaux de glace qu'on dispose en permanence autour de la tête de ma grand-mère. Mais surtout on décide que je devrai renoncer définitivement aux répétitions de la « Fraizilienne » et c'est pour moi une privation dont je ne me consolerais pas. Ma tante, dont le dévouement incontestable n'est peut-être pas

sans arrière-pensée, profite de la situation pour remettre de l'ordre dans l'appartement, non sans pester contre la saleté qui y règne. Elle se décerne elle-même des « satisfecit », fait ostentation de ses mérites, de son désintéressement. Elle se gausse de la naïveté de ma grand-mère qui, pour éviter que sa fortune ne soit d'un coup la proie des cambrioleurs, s'est ingéniée à répartir les quelques billets de mille francs de sa pension ou de ses rentes dans différentes enveloppes. On les retrouve cachées aux emplacements les plus divers qu'elle a bien entendu oubliés. Ma grand-mère doit subir, pendant des semaines, à son corps défendant, la tyrannie de sa bru.

Finalement la vie reprendra tant bien que mal et elle recouvrera son autonomie tandis que ma tante se plaindra amèrement de son ingratitude ; mais elle restera fortement marquée par la maladie. Elle se retrouvera vieillie de dix ans, fort amaigrie, diminuée physiquement, plus larmoyante que jamais. Hantée par la crainte de la mort, elle abandonnera le docteur Bernard qui pourtant l'a sauvée, pour se confier au docteur Thiébaud dont la bonhomie désinvolte la sécurise et elle suivra ponctuellement ses prescriptions. Moyennant quoi elle survivra près de seize ans, jusqu'en 1944.

Chapitre 19. 1928.

Le brevet élémentaire ; entrée à l'École normale

Le Brevet Élémentaire a lieu fin juin au lycée d'Épinal. Nous sommes une dizaine à le passer, dont les meilleurs espèrent obtenir un classement qui leur permettra d'entrer à l'école normale. Monsieur Legras, qui nous accompagne, nous fait héberger dans un petit hôtel bon marché à l'enseigne de la « Pomme d'Or ». De la veillée d'armes qui précède le grand jour émergeant dans mon souvenir deux images insolites.

Nous avons décidé, avant d'aller occuper nos chambres, de passer quelques instants au Palais de la Bière. Chacun paie sa tournée et, quand vient mon tour, j'oublie de laisser un pourboire au garçon qui grommelle entre ses dents avec mépris : « Encore un qui sort de sa cambrousse ! », et je rentre mortifié.

A l'hôtel, un nouvel intermède nous attend au milieu de la nuit. Éveillés par des cris, nous assistons de nos fenêtres, terrorisés, à une violente scène de ménage entre le patron de l'hôtel, manifestement ivre, et deux femmes, son épouse et sa fille sans doute, qui en larmes tentent de le calmer. L'homme se débat, frappe à droite et à gauche en vociférant.

A cette nuit agitée succède la première des épreuves écrites, celle qui, selon notre directeur, doit me permettre de prendre sur mes concurrents un avantage décisif, la composition française. Nous sommes invités à développer nos réflexions sur l'exploit de Lindbergh qui, « d'un coup d'aile », vient de traverser l'Atlantique. Aucun sujet ne pouvait mieux me convenir. Quelques semaines auparavant, lors d'un voyage à Saint-Dié, j'avais été témoin de l'émotion provoquée par la tentative malheureuse de Nungesser et Coli. En plein après-midi, la T.S.F. avait annoncé le survol de Terre-Neuve et des rassemblements s'étaient formés spontanément. Des gens qui ne se connaissaient pas s'interpellaient pour exprimer leur joie avant que, quelques heures plus tard, ne vienne le démenti : « L'Oiseau blanc » n'avait pas atterri à New York, mais il avait disparu corps et biens. La victoire de Lindbergh, survenue peu après, m'avait moi aussi transporté d'allégresse et je n'ai qu'à laisser courir ma

plume pour exprimer mon enthousiasme dans mon style fleuri habituel.

Rompus désormais, grâce aux cours magistraux de notre professeur, aux pièges des problèmes de mathématiques, je viens à bout sans effort de cette nouvelle épreuve. Face au sujet de géographie : « Les régions industrielles de la France », je regorge de connaissances et je noircis sans peine des pages. J'apprendrai plus tard qu'en développant le thème général de « l'industrie en France », je n'ai pas traité le sujet et que ma copie ne sera notée que six sur vingt. J'ai tout oublié des autres épreuves.

A l'oral de géographie, je m'apprête à sécher sur la Bretagne, où je n'ai jamais mis les pieds, mais j'ai la chance d'avoir à mes côtés mon ami Korvin qui y passe régulièrement ses vacances et me souffle une telle foule de villes, de rivières, de caps, d'îles, de baies que l'examineur en reste béat d'admiration.

Je me prépare à affronter les mathématiques dont l'examineur, Monsieur Perrin, est professeur à l'école normale. Impressionné par sa barbe et son aspect austère, j'attends qu'il appelle mon nom quand je le vois se diriger vers un de ses collègues avec lequel il se concerte longuement. Lorsqu'il revient, je devine à son air soudain devenu bienveillant, au ton de sa voix, qu'il sera indulgent. Il me guide avec douceur, me sourit quand je me trouble. Il voudrait pouvoir me souffler et quand je trouve enfin la solution, je suis sûr qu'il aimerait aussi pouvoir m'applaudir. J'apprendrai bientôt que Monsieur Perrin faisait partie autrefois, avec Aimé Klein, de la même promotion que mon père et qu'ils étaient liés d'amitié.

A tout moment, Monsieur Legras, lui-même examinateur, vient s'enquérir des performances de ses poulains. Romus Korvin a provoqué un petit scandale en refusant de répondre à l'interrogateur de physique, prétendant que la question posée ne figure pas au programme et ses chances sont fort compromises. On m'a montré par ailleurs le « crack » de l'école primaire supérieure de Thaon, mon concurrent le plus redoutable, Babelot, fils de l'instituteur de Liffol-le-Grand, un garçon en culottes courtes, grandi

trop vite, avec des taches de rousseur dans un visage poupin, en qui tout le monde voit déjà le futur « major ». Au fur et à mesure que le temps passe, l'agitation grandit et l'on voit à tout moment surgir, de la salle des délibérations, le directeur de l'école normale que nous avons d'emblée identifié à son air important et à son gilet blanc. Enfin les résultats sont proclamés, par ordre de mérite. Je n'entends que mon nom, le premier. Quand j'ai repris mes esprits, j'apprends que Babelot est deuxième. Quant à mes camarades, trois sont reçus, dont Korvin, l'avant-dernier, admis à l'essai, avec une belle sermonne du président du jury pour avoir fait preuve d'esprit contestataire. Un quatrième, Galmiche, de Clefcy, a été refusé à la visite médicale. Ai-je bien mérité ma place ? J'ai toujours soupçonné qu'un coup de pouce m'avait favorisé. Babelot, lui aussi fils de collègue, n'avait pas comme moi l'avantage d'être orphelin.

Cette année-là, le séjour aux Voivres est la consécration de mon triomphe. Mon cousin Roger, qui fait son service militaire en Allemagne, est absent. Il ne reparait que pour une permission de quelques jours, les poches pleines de paquets de cigarettes de luxe qu'il me fait fumer généreusement. « L'Achille », un voisin complaisant, et sa femme Tavie aident ma tante et ma grand-mère aux travaux des champs. Je n'y participe plus que de loin en loin, en amateur, préférant désormais les longues randonnées à bicyclette. Le « parrain de Bayecourt », fier d'un succès dont il n'est pas loin de s'attribuer en partie le mérite, m'exhibe à des amis de Paris venus passer leurs vacances au village, dont la fille vient de passer brillamment son professorat. Déjà on m'engage à suivre son exemple. La tribu de Gremifontaine fait chorus aux applaudissements qui me viennent de toutes parts. Vainement le « parrain Émile » et la « marraine Mathilde » tentent de me retenir plusieurs jours. Je reste rebelle à leurs marques d'affection, dont je comprendrai, seulement beaucoup plus tard, non sans remords, la sincérité.

Pendant ce temps, à Fraize, ma grand-mère, secondée par ma tante qui, elle aussi, s'imagine avoir contribué à mon succès, rassemble mon trousseau, se procure les pièces

encore manquantes, marque le tout de façon réglementaire au numéro 18 qu'on m'a attribué. C'est un vrai branle-bas de combat auquel j'assiste à mon retour. L'approche du jour J pose un problème encore non résolu : qui m'accompagnera à Mirecourt ? Une circulaire du directeur demande en effet qu'un membre de la famille vienne lui présenter chaque nouvel élève. Ma grand-mère, jugée inapte à une telle mission, on pense à la « marraine des Voivres » laquelle, sollicitée à plusieurs reprises au téléphone, se déclare défaillante : les travaux des champs la requièrent absolument. Le « parrain de Bayecourt », qui pourtant passe ses journées à la pêche ou à la cueillette des champignons, se récuse lui aussi. Ma tante dont je ne suis pas le « vrai » neveu se récuse d'elle-même. Reste mon oncle, peu représentatif il est vrai, mais dont les décorations et la blessure de guerre peuvent faire bon effet. Il suffira qu'il demande à son directeur l'autorisation de manquer le jour de la rentrée, ce que Monsieur Legras ne saurait lui refuser.

Ainsi en est-il. Accompagnés d'une énorme malle qui contient mon trousseau et d'une valise lourdement chargée, nous nous embarquons pour Mirecourt. Mon oncle, taciturne à son habitude, semble conscient de l'importance de sa mission. A partir d'Épinal, les compartiments voisins se remplissent et retentissent de conversations animées entre élèves des promotions précédentes. Ils plastronnent devant les nouveaux, plaisantent bruyamment, chantent, s'interpellent. A midi, nous déjeunons dans un restaurant proche de la gare où mon oncle retrouve la mère de mon camarade Jean Lhôte qui accompagne son fils. Enfin au début de l'après-midi nous attendons dans l'antichambre du directeur qui nous reçoit avec une jovialité exubérante à laquelle mon oncle, intimidé, ne répond que par monosyllabes. Il assure que nous serons bientôt « une paire d'amis ». Il nous congédie avec une poignée de main chaleureuse et nous nous retrouvons dans le couloir, un peu abasourdis, avec nos bagages. L'après-midi entière ne sera pas trop longue pour ranger le tout conformément aux indications reçues. Le soir, mon oncle me quitte et je me retrouve seul, désespéré, au milieu de camarades inconnus qui, comme moi, se préparent au grand rassemblement des

trois promotions prévu avant le coucher, au cours duquel Monsieur le directeur a coutume tous les ans de haranguer ses élèves, anciens et nouveaux.

C'est un moment solennel. Près de cent garçons, réunis dans la même salle, debout, attendent l'entrée du « patron ». Près du bureau, le surveillant général, à peine moins ému qu'eux, modère les chuchotements et guette la porte, attentif aux moindres pas. Soudain, il rectifie la position, imité par toute l'assemblée. Dans un silence de mort paraît Monsieur Cartier. Il gravit prestement les marches de la chaire, nous fait asseoir d'un geste large et se met à parler, d'une voix sonore qui me rappelle celle du missionnaire de mon enfance. De son discours, je ne retiens qu'une promesse : notre séjour à l'école normale doit être un « enchantement » !

A propos de l'auteur

Jean CHASSARD est l'auteur de plusieurs dizaines de manuels scolaires et a consacré sa vie à l'enseignement de la langue... allemande.

Table des matières

Chapitre 1. Émile et Jeanne nommés à Fraize.....	11
Chapitre 2. La guerre ; la mort de mon père.....	17
Chapitre 3. La mort de ma mère.....	43
Chapitre 4. Nous quittons l'école.....	49
Chapitre 5. Ma grand-mère, ma tante et moi Les Voivres.....	59
Chapitre 6. École et catéchisme.....	69
Chapitre 7. Entre ennui et maladie.....	81
Chapitre 8. Les vacances aux Voivres.....	89
Chapitre 9. 1920. Je subis Monsieur Lalevée et je découvre le théâtre.....	97
Chapitre 10. Rayon de soleil aux Voivres.....	111
Chapitre 11. 1921-22. M. Jacquot.....	117
Chapitre 12. 1922. La communion, les lunettes, la lecture.....	133
Chapitre 13. 1923. Le cours supérieur ; premiers émois.....	147
Chapitre 14. 1924. J'ai l'oreille musicale. L'incendie. Le certificat d'études.....	159
Chapitre 15. Le héros.....	171
Chapitre 16. Le cours complémentaire.....	175
Chapitre 17. 1926-27 M. Legras, la Fraizilienne et Korvin.....	183
Chapitre 18. Ginette, Madeleine, Charlotte, Séraphine... et ma grand-mère.....	197
Chapitre 19. 1928. Le brevet élémentaire ; entrée à l'École normale.....	205

Index des illustrations

Le département des Vosges.....	10
Mon père.....	12
Duos habet.....	12
Les écoles (photo 2003).....	13
Ma mère.....	13
Avec ma mère (1913).....	14
Parade militaire à Fraize.....	18
Carte : La Salle et ses environs.....	19
Ma mère (1915).....	20
Carte : Les Voivres.....	21
En costume de marin (1915).....	23
Avec ma mère (1914).....	23
Carte : Fraize.....	25
Ma mère, ma tante, mon oncle et moi (1916).....	30
Ma mère et ma tante Alice (1914).....	30
Avis de mort pour la France.....	32
Plateau de Californie : Monument (photo 2004).....	33
Monument (photo 2004).....	33
« La » voiture.....	38
En costume d'écolier (1917).....	40
Les tilleuls de la liberté.....	51
Généalogie de la famille CHASSARD.....	55
Généalogie de la famille PIERRAT.....	56
L'Église.....	74
Le monument aux morts.....	85
Les écoliers de Fraize. Commémoration.....	86
La plaque sur les écoles (Photo 2003).....	87
Le cimetière.....	102
Les morts de la guerre.....	103
Rue de la Gare.....	122

Place de la mairie.....	126
Grande rue.....	129
En communiant (1923).....	139
La gare.....	155
Rue de Saint-Dié.....	162
Hôtel du Fer à Cheval.....	164
Rue de la Costelle.....	165
Le théâtre populaire.....	192
La Chapelle du Suisse.....	194
Rue de la Gare (autre vue).....	200